
U d'/ of Ottawa
39003001788081

HISTOIRE SOMMAIRE

DES

ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE

ANGERS. — IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

HISTOIRE SOMMAIRE

DES

ÉTUDES D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE

PAR

S. CHABERT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1906



AVANT-PROPOS

S'il est vrai qu'en général une bonne définition soit indispensable en matière scientifique et que non seulement l'étude, mais encore les progrès éventuels d'une science dépendent en grande partie de la juste idée qu'on s'en fait, il est bien permis de dire que jamais science n'exigea, plus que l'épigraphie, une définition nette et précise. Au cours des longs siècles de recherches qui ont précédé le nôtre, on n'a guère été d'accord sur autre chose que sur le terme *d'inscriptio* — car le latin fut, dès l'origine, et demeure encore la langue universelle des grands recueils; on le réservait, alors comme aujourd'hui, aux documents écrits sur une matière dure et durable (même si l'auteur ne s'est pas formellement proposé d'assurer à son œuvre une durée indéfinie), quel que soit le procédé d'écriture et quelle que puisse être la nature du texte ainsi copié et conservé. Dès 1762, l'Académie française avait reçu dans son Dictionnaire le mot *épigraphe*, synonyme, entre autres sens, d'inscription placée sur un édifice pour en indiquer la destination, la date, etc.; elle n'admit qu'en 1878, il n'y a pas trente ans, le mot *épigraphie*, en même temps que ses dérivés *épigraphique* et *épigraphiste*, avec la signification fort étendue de *science qui a pour objet l'étude des inscriptions*. Essayons tout d'abord de déterminer plus exactement cet objet, les procédés spéciaux et les principales divisions de la science épigraphique.

Constatons, sans insister, que la matière *dure* peut l'être à divers degrés; le bois est plus tendre que la pierre ordinaire;

celle-ci s'effrite plus facilement que le marbre; le marbre est moins résistant que la plupart des métaux, le plomb moins ferme que le bronze, le bronze plus oxydable que l'argent et l'or : peu importe. Ce qui est exclu, c'est le parchemin, c'est aussi le papyrus, c'est tout ce qui est matière « livresque ». Quant au procédé d'écriture, c'est la gravure au burin ou au ciseau qui domine; mais un métal peut être frappé, une terre glaise durcie au feu, un mur charbonné de *graffiti*. L'essentiel est que la matière subjective ait été dure, et, bien entendu, qu'elle se soit conservée jusqu'à l'époque où l'inscription a été relevée; il appartient à l'épigraphiste d'apprécier le degré d'authenticité du texte dont le monument matériel a disparu et la place qui doit lui être attribuée dans un recueil.

Le rôle des textes épigraphiques a toujours été considérable dans l'antiquité, surtout pour la publicité des actes officiels, mais aussi pour d'autres choses. L'étude en est plus importante pour nous que ne le serait, pour une postérité éloignée, l'examen de nos inscriptions modernes. La reproduction typographique diminue sensiblement les chances de disparition pour tout ce qui est livre ou brochure; d'autre part, la disproportion entre les monuments imprimés et les monuments épigraphiques de notre époque est telle, que ceux-là ne sont presque rien au regard de ceux-ci. L'épigraphie est donc une science dont l'objet actuel appartient à l'antiquité et semble toujours devoir lui appartenir en propre; d'autant plus que, d'un commun accord, on exclut aujourd'hui la numismatique et l'étude des inscriptions monétaires de l'épigraphie proprement dite, pour la ranger plutôt dans l'archéologie, tant le monument ou objet y présente plus d'importance que son inscription, tant aussi l'inscription y est intimement liée à la pièce de monnaie ou à la médaille qui l'a conservée.

Il n'est pas inutile de rappeler, avant d'aller plus loin, tous les droits de l'épigraphie au titre de science indépendante. Auguste Boeckh écrivait encore, dans sa préface du 10 octobre 1827, contrairement à la doctrine de son maître Fr.-A. Wolf : *Confiteor*

epigraphicen nullam esse peculiarem et suis finibus circumscriptam disciplinam. Ce n'était à ses yeux qu'une auxiliaire de la philologie; il la rattachait plutôt à l'histoire littéraire, bien qu'elle fournît de la matière à toutes les parties de la philologie, vie publique, vie privée, vie religieuse, histoire scientifique. Cette opinion est universellement abandonnée et depuis longtemps. Ne nous bornons pas à remarquer qu'une littérature inscrite sur une matière dure est pourvue de caractères particuliers, conséquence à peu près nécessaire de cette circonstance : les phrases seront concises, les formules prépondérantes, sans autre distinction bien souvent que celles des noms propres et des dates, semblables sur bien des points à nos imprimés officiels, dont il suffit de remplir les blancs; le nom de l'auteur n'a généralement qu'une faible importance, en regard de l'intérêt que présentent la date et le lieu, à moins que par *auteur* on n'entende ces collectivités anonymes, telles que le sénat, le peuple, la cité. Ce qui est capital, comme le remarque avec tant de raison M. W. Larfeld (*Handbuch* d'Iwan Müller, 2e édit. du t. I, p. 362), c'est que les inscriptions nous révèlent l'homme et la vie, sans interposition d'art ou d'idéal, puisque ce sont par définition des documents de circonstance : *Die Hauptmasse der inschriftlichen Litteratur verdankt ihre Entstehung den materiellsten und alltäglichen Verhältnissen des Lebens, in denen nichts Ideales, nichts Künstlerisches sich bietet.* Dire, avec Boeckh, que l'épigraphie est de la littérature ordinaire, tour à tour prose, vers, histoire, etc., c'est, aux yeux de Larfeld, ranger à la fois dans la littérature le Faust de Gœthe et les comptes de son blanchissage, si on les découvrait un jour. L'épigraphie est la science de la littérature monumentale, soit ; mais cette littérature monumentale n'est presque jamais de la littérature proprement dite.

Il ne faut pas moins la séparer et la distinguer de l'histoire de l'art; c'est tout à fait par exception que la forme du monument a pu exercer une influence considérable sur le contenu de l'inscription, qu'il existe un rapport défini entre la décoration ou l'architecture du support et les phrases qu'on y a gravées.

Enfin, et d'une manière générale, l'épigraphie et la paléographie, qui offrent d'ailleurs beaucoup de points communs, puisque l'une et l'autre science étudient l'écriture ancienne, se distinguent nettement l'une de l'autre, abstraction faite de la matière subjective, par les caractères suivants :

1° Dans les manuscrits, entre la main de l'auteur et celle du dernier copiste, il a existé presque toujours une quantité d'intermédiaires qui se reportaient, sans contrôle possible sur l'original, à l'un des intermédiaires antérieurs ; de là, cette constitution des manuscrits en familles, ces corrections ou recensions successives plus fâcheuses cent fois que le maintien des altérations involontaires, cette indéfinie multiplication des fautes, chacun ajoutant les siennes à celles de la génération précédente, de là, par conséquent, la nécessité d'une critique scientifique d'un ordre tout particulier : c'est la critique de la *transmission*, ou, au sens étymologique, de la *tradition* qui s'exerce d'âge en âge. Les inscriptions, au contraire, nous révèlent plus ou moins nettement le texte, sinon correct, du moins authentique, *de la première main*, ou plutôt (car le graveur n'est qu'un ouvrier, qu'un manœuvre dont le nom grec ne nous est même pas connu) le texte contemporain et corrigé au besoin par les contemporains eux-mêmes : nulle généalogie, nulle famille, nulles fautes indéfiniment transmises et accrues par la transmission.

2° La lecture des manuscrits n'est pas très difficile, ou du moins elle est largement facilitée par la comparaison des textes entre eux ; il est bien rare, il est exceptionnel que nous ne possédions d'un auteur ou d'un ouvrage qu'un seul texte manuscrit. Au contraire, il est exceptionnel que nous possédions plusieurs copies d'une seule et même inscription : la plupart d'entre elles n'étaient gravées qu'une fois. Exposées à l'air, à toutes les injures du temps, au vandalisme des envahisseurs toujours avides de métal pour leurs armes ou de marbre pur pour fabriquer de bonne chaux, les inscriptions ont souffert comme les statues, sinon davantage ; leurs lettres se sont usées quand on ne les a pas martelées ; quelle est celle qui n'exige pas une restitution, en plus ou

moins grande partie ? La difficulté de la lecture est encore aggravée par les conditions matérielles dans lesquelles se trouve l'explorateur, gêné tour à tour ou tout ensemble par les lieux, les saisons et les hommes. D'ailleurs, le contrôle d'une première lecture est parfois impossible : aussi la découverte et l'application de moyens mécaniques de reproduction des textes fut-elle d'un prix inestimable pour les progrès de la science épigraphique.

3° Les manuscrits ne sauraient nous permettre d'écrire à coup sûr une grammaire des divers dialectes grecs, parce que l'ignorance et la négligence des copistes ramenait insensiblement les types dialectaux aux formes communes ; du reste, le nombre des dialectes littéraires est extrêmement restreint. Les inscriptions, reflet plus pur, reproduction parfois absolument exacte de la langue parlée, en ont fixé les formes pour toujours, fournissant la matière solide d'une science tout à fait nouvelle.

4° Les manuscrits d'un même ouvrage nous révèlent, non pas l'écriture de l'auteur, mais l'altération de l'écriture à travers les âges : capitale, onciale, cursive, minuscule, ou à travers les pays : écriture lombarde, irlandaise, saxonne de tel ou tel siècle. Les inscriptions nous conservent, puisque le texte est contemporain, l'écriture authentique, les caractères certains de son époque, en un mot l'alphabet du temps. L'histoire primitive de l'alphabet n'a été possible qu'à la lumière de l'épigraphie scientifiquement constituée.

5° L'usage de formules traditionnelles constitue, après l'étude de l'alphabet, une réelle spécialité de l'épigraphie. Actes publics ou privés, inscriptions votives ou funéraires, s'écrivaient dans une langue fixée pour chaque pays et chaque époque, et l'on a pu dire, en exagérant quelque peu, que la même chose s'écrit toujours de la même façon. Il en résulte que la lecture des inscriptions possède un fondement scientifique, qu'elle est une science et non pas seulement un art, et que Borghesi, esprit si peu théorique pourtant et nullement systématique[1], sans avoir

1. R. de la Blanchère, *Histoire de l'épigraphie romaine jusqu'à la publica-*

jamais exposé sa doctrine ni donné *ex cathedra* les règles de sa méthode, a pu se montrer dans ses travaux constamment fidèle à cette règle non écrite : « Rien ne se devine, tout s'explique ».

6° Enfin, l'épigraphie nous apporte à peu près toujours des textes de circonstance, tandis que les textes littéraires sont presque toujours écrits, à quelque degré, *sub specie aeternitatis.* En conséquence, les questions de date et d'attribution locale y sont de tout premier ordre. Le lieu, le plus souvent, est celui-là même où l'inscription fut découverte ; n'oublions pas toutefois que des blocs de marbre ont été transportés comme lest ou à titre de butin, que certaines copies authentiques de lois ou de traités étaient envoyées fort loin de leur cité d'origine, et que parfois la copie exportée nous reste seule, tandis que l'original demeuré sur place est inconnu. Du moins le contenu de l'inscription est-il souvent significatif. Pour les questions de date, au contraire, le problème est parfois insoluble : il s'en faut que la plupart des inscriptions soient datées, ou, si elles le sont, qu'elles le soient d'une façon indiscutable. L'épigraphiste est tenu alors de fixer la date indirectement, par l'étude approfondie du texte, par la comparaison de la forme des lettres avec celles des inscriptions datées, par la confrontation des formules. On est d'accord aujourd'hui pour disposer les inscriptions, dans les recueils ou *Corpus*, par ordre de lieux d'abord, puis par catégories d'espèces, enfin par époques.

L'épigraphie se présente donc à nous, dans l'état actuel des choses, comme une science qui comprend, en soi et sans parler de son rôle auxiliaire de l'archéologie, de la littérature, etc., *trois* parties essentielles : *collection des textes* (découverte, lecture, transcription ou reproduction mécanique, édition dans le *Corpus* en cours de publication), *histoire de l'écriture*, *histoire des formules employées.* La première partie est la condition des deux autres ; pendant de longs siècles, elle a constitué à elle seule

tion du Corpus, rédigée sur les notes de Léon Renier. Paris, 1887, p. 49. Nous avons utilisé à maintes reprises et avec grand profit cette intéressante publication.

toute l'épigraphie, les textes étant trop peu nombreux, les recueils trop restreints, les esprits trop peu tournés vers la science pure, pour que l'on pût songer utilement, soit à l'alphabet, soit au formulaire. Mais, si considérable que puisse être la science ainsi constituée, elle demeurerait presque stérile sans l'addition d'un nouvel ordre d'études, consécutif au précédent : l'*herméneutique* ou interprétation des textes, ce qui les rend utiles et utilisables, ce qui fait de l'épigraphie, qui est une science en soi, un des plus précieux, des plus indispensables auxiliaires de la connaissance de l'antiquité en général, ce qui en fait presque l'unique document que nous possédions pour la reconstitution de la vie privée des anciens, c'est-à-dire, en un mot, de l'histoire de la civilisation humaine.

Toutes ces vérités sont bien connues et désormais acquises ; nous n'avons eu d'autre intention que de les rappeler, au début d'un mémoire destiné à montrer comment on est parvenu, en tant de siècles, à les établir d'une manière définitive. Mais, comme ce sont uniquement les études d'épigraphie grecque qui nous occuperont ici — la chose est faite, et fort bien faite, pour l'épigraphie latine, par MM. R. de la Blanchère (*Histoire de l'épigraphie romaine depuis les origines jusqu'à la publication du Corpus*, *Revue arch.*, 1886, et Paris, 1887), et J. P. Waltzing (*Le recueil général des inscriptions latines et l'épigraphie latine depuis cinquante ans*, Louvain, 1892), — il importe maintenant de les distinguer avec soin des études d'épigraphie romaine, non seulement par la langue de leur texte, ce qui ne serait pas suffisant, puisqu'il reste des inscriptions bilingues ; non seulement par le lieu où elles ont été placées ou découvertes, puisqu'on trouve des inscriptions grecques en pays latin et des inscriptions latines jusqu'en Asie-Mineure ; encore moins par les dates extrêmes des textes, qui sont à peu près contemporaines, mais aussi et surtout par la date à laquelle ces études ont pris naissance, par les conditions spéciales de leur développement, enfin par l'étendue de leur domaine linguistique et dialectal.

Il a été dit fort justement que les Romains du Moyen-Age

n'ont eu l'idée d'aucune solution de continuité entre eux-mêmes et les Romains de l'Empire et que la tradition de l'existence municipale de Rome ne fut pas rompue un instant. Ce n'est pas à dire que le souci de recueillir et d'utiliser d'antiques inscriptions ait toujours été pareil, ni que les contemporains du x[e] siècle aient apporté à la conservation des monuments un réel souci d'archéologues. Non certes ; mais enfin il n'arriva sur le sol italien aucun événement, si douloureux fût-il, qui produisît une brusque rupture entre le présent et le passé. La conquête de Rome par Odoacre ou par les Ostrogoths ne ressembla pas à ce que devait être la prise de Constantinople par les Turcs. Et comme le latin demeurait, sans éclipse, la langue des clercs et des savants, la recherche des inscriptions latines n'eut pas, à proprement parler, de recommencement : il y avait eu ralentissement, négligence, indifférence plus ou moins grande ; il n'y eut jamais ignorance totale ni oubli complet. En revanche, il arriva de fort bonne heure, et sans que les relations diplomatiques ou commerciales aient jamais cessé, que l'Orient grec suivit sa voie pendant que l'Occident latin suivait la sienne : les querelles religieuses aboutissant bientôt, vers le x[e] siècle, à un schisme définitif, achevèrent de séparer ce que la géographie, la langue, les mœurs, l'administration depuis Théodose divisaient naturellement. A partir du VII[e] siècle, le monde grec, déjà si lointain, fut envahi progressivement par les conquérants de l'Islam, réfractaires à tout rapport intime avec les chrétiens d'Occident, tandis que leur dédain d'étrangers pour le passé du pays conquis ne leur permettait pas de s'intéresser à ce qui pouvait en rappeler et en ressusciter la glorieuse histoire. En somme, dès le v[e] siècle, les Grecs restèrent de plus en plus chez eux, leurs conquérants furent très inhospitaliers et, jusqu'au xv[e], le souci de l'érudition pure ne suffisait pas, tant s'en fallait, à renouer les liens rompus. Entre l'antiquité classique et la Renaissance italienne, il s'écoula donc pour l'épigraphie grecque une période sans histoire.

Pourquoi les Grecs de l'empire byzantin n'auraient-ils pas eux-mêmes pratiqué sur leur propre sol, d'une façon tout au

moins superficielle, les observations, sinon les recherches, auxquelles se livraient par patriotisme leurs contemporains d'Italie? Un fait paraît certain : c'est que, dans toute l'époque byzantine, on n'a pu relever jusqu'ici d'autre travail épigraphique, si l'on peut employer ce mot, que celui du marchand d'Alexandrie Kosmas Indikopleustès : en 545 après J.-C., sous le règne de Justinien, Kosmas, au cours d'un des longs voyages qu'exigeaient ses affaires, eut l'idée et prit la peine de recopier en Éthiopie le *marmor Adulitanum* (*CIG.*, III, 5127), description des triomphes du troisième Ptolémée. S'il a manifesté cette curiosité, d'autres ont pu l'éprouver sans doute; mais il serait bien étrange qu'on se fût beaucoup appliqué à cette branche de la science archéologique, sans qu'il nous en restât un document.

Le fait admis, il n'est pas indifférent de lui trouver des raisons. Le fanatisme étroit des Byzantins semble d'une façon générale avoir toléré tout au plus les auteurs et les souvenirs profanes. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'au Bosphore pour se rendre compte de l'état d'esprit de la plupart des Pères de l'Église au IVe ou au Ve siècle — rappelons-nous le dédain avec lequel saint Augustin (*Confess.*, I, 13 et III, 4) considère la patriotique légende d'Énée : *Æneae nescio cujus errores*, et le maître de la prose latine : *librum quemdam cujusdam Ciceronis* —; mais il semble que ces dispositions militantes aient sévi davantage et se soient plus longtemps soutenues en Orient; les *Hellénisants* d'ailleurs n'étaient pas moins suspects au pouvoir civil qu'à l'autorité religieuse. Ce qui est sûr, c'est que la capitale des Byzantins n'était pas, comme la ville de Rome, située sur les lieux mêmes qui possédaient les plus glorieux souvenirs. Quand même la capitale d'Arcadius eût été l'Acropole athénienne, cet empire qui parlait grec s'appelait encore l'empire *romain*; on régnait, moins que les Turcs ne devaient le faire, mais on régnait un peu comme en pays conquis. Les ancêtres, c'était Romulus, c'était Auguste, c'était Constantin; ce n'étaient ni Périclès ni même Alexandre. Mais la théocratie de la Rome catholique pouvait se réclamer de l'impérialisme païen, se glorifier de son his-

toire, exploiter à son profit matériel et surtout moral les présages d'éternité multipliés sur le Capitole :

Tu regere imperio populos, Romane, memento ;

la municipalité gardait fièrement et conserve encore la devise *S. P. Q. R.* ; les papes s'en armaient contre les Césars de l'Orient ; si l'on comprenait assez mal la Rome antique, on ne cessait, on ne pouvait cesser de s'y intéresser, puisqu'on l'avait sous les yeux et qu'on en profitait. La théologie ne dédaignait pas le concours de l'archéologie profane. Si l'esprit scientifique faisait défaut de part et d'autre, l'Orient n'y suppléait sur ce point par aucune aspiration patriotique : c'est d'Italie que la Renaissance devait venir, gagnant de proche en proche tout ce qui pouvait être une matière de connaissance.

Mais, dans le développement en soi de l'une et l'autre épigraphie, les conditions politiques et géographiques sont demeurées diverses et se sont manifestées par des effets différents jusqu'au milieu du XIX[e] siècle : les progrès de l'épigraphie grecque ont toujours ressemblé à des conquêtes de vive force. La matière était lointaine, difficilement accessible, infiniment disparate par l'écriture, la langue et les traditions. Nous ne dirons certes pas que toutes les inscriptions romaines se ressemblent ; mais enfin elles sont l'expression d'un monde politiquement centralisé : rien de pareil en terre grecque. Les recherches présentaient le caractère des expéditions coloniales : affaires de hasard, d'à-coups, alternatives d'activité et d'indifférence, transports onéreux, difficiles, exposés à maints accidents, tous les risques d'une campagne à l'étranger. Même quand, au milieu du siècle dernier, on remplaça la tente du nomade par des installations plus durables sous forme d'Écoles ou d'Instituts, la différence se faisait sentir entre ces héroïques chevauchées et l'exploitation paisible du sol national. Aussi bien les prouesses étaient-elles plus éclatantes, les triomphes plus glorieux, les imaginations plus exaltées.

Ajoutons que, dans sa diversité, la matière est peut-être beau-

coup plus riche et s'annonce comme plus grosse de promesses.

Une raison, toute matérielle, est que le marbre, si commun en Grèce, avait plus de chances de survivre que le bronze, éternel sujet de convoitise pour les Barbares de tous les temps, dont les Croisés furent sans doute les plus terribles ; un bloc de marbre est plus lourd qu'une plaque de bronze et l'on n'a jamais, à le marteler, l'intérêt que l'on trouvait à fondre la plaque et à la reforger. A certains égards, le marbre résistait davantage ; le bronze s'oxydait plus vite que le marbre ne s'usait. Souvent, la gravure du marbre était plus profonde, sinon plus nette. E. Egger (*Journal des Sav.*, 1871, p. 158) observe avec raison que les inscriptions grecques, bien que moins nombreuses (en 1871), offrent une proportion plus considérable de pièces vraiment importantes pour l'histoire, et cela, parce que les Grecs ont moins souvent que les Romains préféré le bronze au marbre pour l'inscription des actes authentiques. Sur dix plaques de métal, neuf peut-être ont péri, soit sous la terre et par l'action corrosive de l'humidité, soit parce que l'industrie ignorante et la cupidité les ont détruites pour en employer la matière à d'autres usages ; au contraire, la plaque ou le bloc de pierre, même déplacés, même brisés pour servir à la construction d'un édifice, ne s'altèrent pas, ne se transforment pas toujours au point qu'il ne reste rien du texte qu'on y avait gravé jadis. Mieux vaut ici rompre que plier.

Une autre raison, non moins fortuite, est que les pays orientaux se sont de plus en plus dépeuplés, jusqu'à se transformer parfois en déserts, soit par l'incurable négligence de l'administration turque, soit pour toute autre cause. Quand on sait à quel point le temps est moins destructeur que les hommes, on ne peut que se féliciter, pour l'épigraphie, de cet abandon progressif de pays si riches autrefois. Il y a moins à fouiller par là et, quand on y fouille, les objets reviennent au jour en meilleur état. C'est la juste compensation des difficultés matérielles qui sont le lot de l'épigraphiste grec. Moins d'hommes se sont interposés entre le passé et notre époque; l'antiquité paraît ainsi, en quelque

sorte, rapprochée de notre temps. Et comme, des capitulations de François I[er] à l'affranchissement de la Grèce, et de l'affranchissement de la Grèce à la construction des Chemins de fer Ottomans, les facilités d'exploration vont croissant de jour en jour, nous concevons à notre tour les longs espoirs et les vastes pensées, d'autant plus que la matière touche à ces mystérieuses langues et civilisations orientales qui nous sont encore si mal connues, même dans leurs grandes lignes, et que l'intérêt scientifique s'avive ainsi à chaque progrès.

Ces inscriptions grecques, mieux conservées par leur matière et dans la paix silencieuse de leurs déserts, plus tardivement connues que les inscriptions latines, furent pour les savants occidentaux l'objet d'un culte plus dégagé d'intérêts étrangers à la science; elles ont été moins altérées, moins frelatées par des faussaires[1]. Le trop fameux abbé Michel Fourmont (1690-1746), trop décrié peut-être il est vrai, n'a pas rencontré beaucoup de rivaux ni d'imitateurs; c'est bien assez qu'il soit de nationalité française et que notre Académie des Inscriptions ait conçu la malencontreuse idée de lui confier une mission officielle (cf. *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, t. VII, et *Mém. de l'Acad.*, XII, XV, XVI). Les *inscriptiones spuriae* ne figurent dans les recueils qu'en assez petit nombre et, si le critique doit demeurer attentif, il a cependant le droit d'être un peu moins inquiet qu'en matière d'inscriptions latines.

L'épigraphie grecque nous ouvre donc un champ d'études merveilleusement riche dans ce qu'on en connaît, plus riche encore dans ce qu'on en peut attendre. Il n'est pas surprenant que ces recherches tardivement commencées aient pris peu à peu, et surtout depuis 1830, un magnifique essor, embrassant à la fois tous les recoins de la terre hellénique et poursuivies parallèlement par des savants de tous pays : les États-Unis d'Amérique ont tenu

1. Il faut compter, il est vrai, avec ces faussaires de l'antiquité, si nombreux en Grèce à l'époque romaine, et dont Cicéron (*ad Atticum*, VI, 1, en 50 avant J.-C.) disait déjà : *Odi falsas inscriptiones statuarum alienarum.*

à s'y associer ; des Turcs même s'en sont mêlés autrement qu'à titre de spectateurs. De nos jours, les textes recueillis sont extrêmement nombreux et le total s'en accroît très vite ; les épigraphistes, les écoles, les recueils particuliers se multiplient ; le nouveau *Corpus* prend des proportions tout à fait inespérées. On a pensé qu'il ne serait pas indifférent de résumer, dans un simple mémoire, la brève histoire des études d'épigraphie grecque, depuis l'époque de la curiosité pure, à peu près dénuée de critique, depuis les premières tentatives pour former un *absolutissimum Corpus*, jusqu'au *Corpus Inscriptionum Graecarum* de Boeckh, aux créations d'instituts, aux *Inscriptiones Graecae* en cours de publication, et de terminer par une revue sommaire des périodiques, des outils d'investigation, des principaux ouvrages qui en sont comme les contreforts. Nous noterons, chemin faisant, les étapes accomplies et les progrès réalisés, nous attachant moins à être complet dans la bibliographie qu'exact et clair dans l'exposé des règles successivement acquises.

De ce tableau se dégagera peut-être une esquisse de ce que nous promet l'avenir et, avec une raison nouvelle de travailler, fondée sur les succès de la veille, une appréciation du profit considérable que l'épigraphie grecque apporte à l'histoire de la civilisation. Fort respectable en soi, elle est plus grande encore par son caractère d'élément et d'auxiliaire, infiniment précieux, de la Science universelle.

I

Recueils antérieurs a toute idée scientifique et a tout plan d'ensemble.

Nous ne possédons aucun recueil d'inscriptions grecques antérieur aux transcriptions de Ciriaco de' Pizzicoli (1391-1457), éparses dans les lettres et les notices de cet infatigable voyageur. Cela ne signifie pas que nous n'en connaissions aucun, ni, bien entendu, qu'aucun recueil antérieur n'ait jamais existé. Du fait que les inscriptions, dans la Grèce antique, tenaient lieu en partie de ce que nous appelons aujourd'hui le *Journal Officiel* et le *Bulletin des Lois*, il résulte que les copies et recueils d'inscriptions étaient indispensables à l'orateur comme à l'historien, que par conséquent ces copies et recueils devaient exister, et, en fait, un certain nombre nous ont été signalés. Du ve au IIIe siècle av. J.-C., les historiens Hellanicos, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Timée, constituèrent ou utilisèrent des recueils.

On ne sait trop, il est vrai, si Hellanicos de Mitylène avait exploité les archives ou les inscriptions : ce qui est sûr, c'est que ses *Prêtresses d'Héra Argienne*, ses *Vainqueurs des fêtes Carnéennes* comportaient comme point de départ les ἀναγραφαί, ou listes officielles, qu'il devait ensuite commenter et illustrer. Encore l'authenticité de ces ouvrages a-t-elle été contestée. Mais il n'est pas possible de douter qu'Hérodote n'ait à maintes

reprises copié les inscriptions dédicatoires des temples et n'ait utilisé d'une façon très suivie les inscriptions des monuments de Delphes. On connaît ses réflexions sur la mensongère attribution d'une urne d'or donnée à Delphes par Crésus : un faussaire, que l'historien se refuse à nommer, *τοῦ ἐπιστάμενος τὸ οὔνομα οὐκ ἐπιμνήσομαι*, y avait inscrit *Λακεδαιμονίων* (I, 51) ; il y a là comme un embryon de critique. Il s'en rencontre aussi dans les ch. 59-61 du livre V, quand, après avoir dit qu'il a vu de ses propres yeux des inscriptions en lettres cadméennes dans un temple de Thèbes, et après avoir constaté la ressemblance de ces lettres avec celles de l'alphabet ionien, Hérodote décline la responsabilité des noms de leurs auteurs et de leurs époques présumées :

« *Ταῦτα ἡλικίην ἂν εἴη κατὰ Λάϊον τοῦ Λαβδάκου... Σκαῖος δ' ἂν εἴη ὁ Ἱπποκόωντος, εἰ δὴ οὗτός γ' ἐστὶ ὁ ἀναθεὶς καὶ μὴ ἄλλος τὠυτὸ ὄνομα ἔχων τῷ Ἱπποκόωντος, ἡλικίην κατ' Οἰδίπουν τὸν Λαΐου.* »

Qu'il soit hors d'état de contrôler le sens ou l'antiquité réelle d'inscriptions égyptiennes (II, 101, 136) ou perses (III, 88; IV, 88, 90) complaisamment rapportées, c'est évident; mais il a dû lire lui-même aux Thermopyles les trois épigrammes qu'il reproduit (VII, 228), et ces quelques exemples sont des indices suffisamment significatifs de l'intérêt qu'il découvre à ce genre de documents.

Kirchhoff, dans son mémoire sur les *Documents utilisés par Thucydide* (I, *Monatsbericht der K. Preuss. Akademie*, 1880, pp. 834-854 ; II, *Sitzungsber.* 1882, pp. 909-940; III-VI, 1883, 829-868; VII sq. 1884, 399-416, etc.) a étudié longuement l'emploi que Thucydide a fait des inscriptions et le parti qu'il en a tiré. Thucydide connaît le prix des documents authentiques, il a transcrit textuellement plusieurs traités (V, 23, 47), et quand même ces inscriptions seraient, comme le veut U. von Wilamowitz-Moellendorf (*Hermès*, t. XII, p. 338), des interpolations d'époque plus récente, on ne saurait nier que Thucydide n'ait recouru le plus possible aux documents, le témoignage ayant plutôt à ses yeux une valeur de contrôle ou de supplément aux sources que son exil ne lui permettait pas d'examiner. Il est

hors de doute que le témoignage oral lui paraît toujours devoir être discuté :

« Επιπόνως δὲ ηὑρίσκετο, διότι οἱ παρόντες τοῖς ἔργοις ἑκάστοις οὐ ταὐτὰ περὶ τῶν αὐτῶν ἔλεγον, ἀλλ' ὡς ἑκατέρων τις εὐνοίας ἢ μνήμης ἔχοι (I, 22). »

Harpocration, aux mots Ἀττικοῖς γράμμασι, rapporte que Théopompe n'admettait pas l'authenticité d'inscriptions relatives à la paix dite de Cimon, et cela pour des raisons d'écriture : ces inscriptions présentaient le nouvel alphabet attique adopté en 403, bien que la paix en question fût de 46 ans plus ancienne :

« Θεόπομπος δ' ἐν τῇ κε' τῶν Φιλιππικῶν ἐσκευωρῆσθαι λέγει τὰς πρὸς τὸν βάρβαρον συνθήκας, ἃς οὐ τοῖς Ἀττικοῖς γράμμασιν ἐστηλιτεῦσθαι, ἀλλὰ τοῖς τῶν Ἰώνων. »

Polybe (XII, 12, 2) rend ce témoignage à l'historien du IIIe siècle Timée de Tauroménion :

« Καὶ μὴν ὁ τὰς ὀπισθοδόμους στήλας καὶ τὰς ἐν ταῖς φλιαῖς τῶν νέων προξενίας ἐξηυρηκὼς Τιμαῖός ἐστιν. »

Assurément, le témoignage de Plutarque ne prouve rien en ce qui touche l'historien Diyllos, puisque ψήφισμα γράφειν signifie proposer, non graver un décret :

« Ὅτι μέντοι δέκα τάλαντα δωρεὰν ἔλαβεν (ὁ Ἡρόδοτος) ἐξ Ἀθηνῶν Ἀνύτου τὸ ψήφισμα γράψαντος ἀνὴρ Ἀθηναῖος οὐ τῶν παρημελημένων ἐν ἱστορίᾳ Δίυλλος εἴρηκεν (*De Malign. Her.* 26). »

De même, le texte de Plutarque (*Cimon*, 13,7) contredisant Callisthène, en un point du traité de Cimon, d'après la collection épigraphique de Krateros, ne prouve pas que Callisthène ait spécialement utilisé les inscriptions. Il n'en demeure pas moins acquis que, dans l'antiquité, du jour où l'histoire est vraiment née, les historiens ont compris la valeur documentaire du témoignage épigraphique et ont tenu, non seulement à le consulter directement ou indirectement, mais encore à le discuter comme n'importe quel témoignage.

On peut en dire autant des orateurs : les discours purement politiques et même les plaidoyers civils pouvaient s'appuyer sur

des textes gravés et leurs auteurs devaient se familiariser avec la lecture de ces textes. Sans doute, il faut noter le caractère accidentel et occasionnel de leurs discours : avec eux, pour reprendre l'expression de Thucydide, il ne s'agit pas en général d'un κτῆμα εἰς ἀεί à édifier, mais d'un ἀγώνισμα εἰς τὸ παραχρῆμα à faire entendre; les archives manuscrites des temples, celles notamment que l'on conservait dans le Μητρῷον d'Athènes, suffisaient peut-être le plus souvent. Et cependant nous avons des témoignages formels : Isocrate (περὶ ἀντιδόσ., p. 87, *Orelli*), Démosthène en maints passages, nous montrent par leurs paroles qu'ils ont déchiffré ou utilisé les inscriptions pour la connaissance des décrets ou des lois. Ce n'est pas que les textes insérés dans les éditions actuelles de leurs discours soient toujours ni même généralement authentiques, loin de là; mais ces interpolations mêmes, souvent maladroites, représentent la plupart du temps des extraits de tel recueil analogue à ceux que nous aurons à signaler bientôt et nous ont ainsi transmis des textes parfois exacts, sinon situés à leur juste place. Le faussaire, en mettant les choses au pire, avait tout au moins un modèle sous les yeux. N'insistons pas davantage; E. Egger (*Journal des Savants*, 1875) et Henri Weil (*Plaid. polit. de Dém.*, 2e éd. 1883, p. 411 sqq.) ont dit sur ce point très spécial tout ce qu'il y avait à dire; nous remarquerons seulement que Boeckh avait cru pouvoir défendre l'authenticité de ces documents (*de archont. attic. pseudonymis*, *Mém.* de l'Acad. de Berlin, 1827; *Gesamm. kleine Schriften*, IV, p. 266 sqq.), ce qui les protège tout au moins contre l'indifférence de la critique.

*
* *

Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer, dès la plus haute antiquité, la mention de collections variées, encouragées tour à tour par la curiosité archéologique, le dilettantisme, ou même par la conscience d'amasser des matériaux scientifiques. A cette époque, où les voyages n'étaient pas faciles ni les rapports bien réguliers entre les cités si souvent en guerre, où la vérification

de visu était déjà fort malaisée quoique les monuments fussent intacts, les collections pouvaient rendre d'énormes services. Toutes sont perdues pour nous; mais il nous reste assez de titres et de témoignages pour nous assurer de ce fait qu'elles existaient et qu'on savait fort bien en tirer parti à l'occasion. C'est naturellement l'époque alexandrine, avec son goût pour les recherches d'érudition, qui en produisit le plus grand nombre.

Philochoros d'Athènes, au dire de Suidas, aurait rassemblé des Ἐπιγράμματα Ἀττικά. Il florissait vers 280 av. J.-C. Son ouvrage serait donc, toutes proportions gardées, le plus vieil ancêtre du *Corpus Inscriptionum Atticarum* d'Ad. Kirchhoff, qu'il précéda d'environ vingt-deux siècles.

Le Macédonien Krateros, fils du général d'Alexandre et demi-frère d'Antigone Gonatas (roi de 278 à 242), recueillit des décrets gravés, au témoignage formel d'Harpocration (ὅτι διαμαρτάνει) :

« Ὅτι διαμαρτάνει Δημοσθένης ἐν τῷ κατὰ Νεαίρας λέγων Πλαταιέας γεγράφθαι ἐν τῇ Ποικιλῇ Στοᾷ · οὐδεὶς γὰρ τοῦτο εἴρηκεν, ὥσπερ οὐδὲ Κρατερὸς ἐν τῇ τῶν ψηφισμάτων συναγωγῇ. »

Nous connaissons par ailleurs l'existence de la συναγωγή, autrement dite περὶ ψηφισμάτων, dont le livre neuvième et dernier comprenait les listes des tributaires d'Athènes (Schol. Aristoph. *Grenouilles* 323, *Oiseaux* 1073; Plutarque, *Aristide* 26; Pollux, VIII, 126).

Un peu plus tard, vers la fin du IIIe siècle avant J.-C., le guide ou περιηγητής (Athénée, p. 574 c) Polémon, surnommé Στηλοκόπας (Athénée, p. 234 d :

« Ἐπεκαλεῖτο δὲ στηλοκόπας, ὡς Ἡρόδικος ὁ Κρατήτειος εἴρηκε »),

ou *gratteur de stèles*, en raison de son zèle à déchiffrer et à expliquer les inscriptions, composa un περὶ τῶν κατὰ πόλεις ἐπιγραμμάτων, dont le περὶ τῶν ἐν Λακεδαίμονι ἀναθημάτων (Athénée, p. 574 c) n'était peut-être qu'une partie; Athénée (p. 472 b) et Strabon (IX, 396) citent d'autre part quatre livres περὶ τῆς

Ἀθήνησιν ἀκροπόλεως ou περὶ τῶν ἀναθημάτων. Est-il absolument sûr qu'il s'agisse d'inscriptions? c'est du moins très probable. Le passage d'Hérodote (I, 51) décrivant un ἀνάθημα semble bien indiquer qu'il était difficile de décrire des offrandes sans déchiffrer et signaler du même coup l'inscription qui leur constituait un état civil. Si l'épigraphie n'était pas le principal, elle était du moins l'indispensable accessoire.

C'est sous le bénéfice de la même observation qu'il faut citer d'après Athénée (p. 591 c) le περὶ τῶν ἐν Δελφοῖς ἀναθημάτων, dont l'auteur, Alkétas, rapporte l'inscription — fort simple — placée par Phryné sur la base de sa propre statue à Delphes :

ΦΡΥΝΗ ΕΠΙΚΛΕΟΥΣ ΘΕΣΠΙΚΗ

puis le περὶ ἀναθημάτων de Ménétor (p. 594 d); d'après Harpocration, au mot Ὀνήτωρ, nom propre, le περὶ τῶν Ἀθήνησι τριπόδων d'un certain Héliodore :

« Ὅτι δὲ τῶν χορηγησάντων ⟨ὁ Ὀνήτωρ⟩ ἦν, ⟨λέγει⟩ Ἡλιόδωρος περὶ τῶν Ἀθήνησι τριπόδων. »

Les titres des ouvrages d'Aristodémos περὶ τῶν Θηβαϊκῶν ἐπιγραμμάτων (*Schol.* Apollon. de Rhodes, II, 906) et de Neoptolemos, περὶ ἐπιγραμμάτων (Athénée, p. 454 f), semblent être plus nets ; reconnaissons que la συναγωγή de Krateros l'était davantage, et que, si l'on se reporte au texte d'Athénée relatif à Neoptolemos — c'est une citation d'un distique, placé sur le piédestal de la statue d'un sophiste à Chalcédoine —, on peut se demander s'il ne s'agissait pas d'une simple anthologie littéraire, sans grande portée historique. Autant qu'il est permis de le conjecturer d'après les divers contextes, tous ces auteurs auraient vécu de 280 à 150 avant notre ère.

Voilà tout ce que nous avons — à peu près rien — et tout ce que nous savons — fort peu de chose — des collections épigraphiques de l'antiquité. Un fait demeure établi : c'est qu'il en a existé, sous diverses formes, un certain nombre à l'époque Alexandrine ; après quoi, c'est le silence et l'ignorance pendant une quinzaine de siècles. Nous en avons recherché les motifs (le

fait une fois constaté) dans notre avant-propos; nous n'y reviendrons pas, sinon pour ajouter qu'un prétexte à cette universelle négligence fut peut-être, vu le manque d'esprit scientifique dans l'antiquité en général, le peu de valeur littéraire des textes gravés et une sorte de superstitieuse croyance à leur indéfinie conservation : les deux hypothèses ne s'excluent pas. La matière était durable, l'exposition très publique, l'intérêt médiocre : à quoi bon recopier ces documents éternels? Quoi qu'il en soit, le mouvement de la Renaissance vint de l'Italie, non de la Grèce; il s'appliqua d'abord aux inscriptions latines par patriotisme et par occasion, mais gagna bientôt les textes et aussi les pays de langue hellénique.

*
* *

Ce qui n'était qu'une aspiration vague vers la connaissance du passé grec reçut une impulsion décisive au cours des voyages du marchand Ciriaco de' Pizzicoli (1391-1455?), qui plus tard, dans son amour du grec, se fit appeler Kyriakos d'Ancône. Ce contemporain de notre roi Charles VII a pu être comparé, pour bien des motifs, à Henri Schliemann (1822-1890); non qu'il fût né pauvre ou que sa fortune fût son œuvre propre; il ne fut ni garçon épicier, ni mousse, ni représentant de commerce : c'était un riche négociant, qui voyageait pour ses affaires, et qui, sans être né avec la passion de l'archéologie, donna bientôt, par sa curiosité toujours en éveil, un caractère d'expéditions savantes à ses pérégrinations commerciales. Comme Schliemann, il fut un autodidacte; comme Schliemann aussi, cet *inintellectuel* d'origine devait plus contribuer à l'impulsion scientifique que les savants de profession. La lecture d'une inscription de l'arc de Trajan dans sa patrie fut, dit-on, le point de départ de ses études; elle lui fit comprendre ce qui lui manquait; il se décida à s'instruire d'une façon systématique, pour profiter mieux de tout ce qu'il se rappelait avoir vu dans ses premiers voyages en Orient. Il avait alors plus de trente ans; il se mit à apprendre le latin, vint à Rome en 1424, apprit un an plus tard le grec à Cons-

tantinople et reprit ses voyages de plus belle. Grâce à son biographe Fr. Scalamonte (jusqu'en 1434), grâce aux travaux de Th. Mommsen (*CIL.*, III, pp. XXII-XXIII) et de J.-B. de Rossi (*Inscr. Christ. Urbis Romae*, II, pp. 356-387) pour les années suivantes, nous pouvons reconstituer année par année l'emploi de sa prodigieuse activité, au cours de ses innombrables voyages en tous pays connus.

1400-1404. Naples, Calabre.
1412-1414. Egypte, Rhodes, Asie-Mineure, Chypre, Naples, la Sicile (2 fois).
1417. Raguse et Dalmatie.
1418. Constantinople, Epire, mer Egée.
1419. Istrie.
1421. Ancône : membre du Conseil municipal, fait refaire le port, apprend le latin.
1424. Vient à Rome avec le neveu de Grégoire XII, cardinal Condolmieri (futur Eugène IV, 1431-1447), visite les monuments et relève les inscriptions.
1425-1430. Constantinople (année de l'avènement de Jean VIII, avant-dernier empereur d'Orient) : apprend le grec; Chios, Rhodes, Cyzique, Archipel, Syrie, Chypre et Macédoine.
1432. Retour à Rome sous Eugène IV. Relève des inscriptions latines.
1433. Va à Sienne auprès de l'empereur Sigismond, qu'il guide ensuite dans Rome. A Florence, auprès de Cosme de Médicis. Haute-Italie, Gênes.
1434. Retour à Rome, d'où il s'enfuit avec Eugène IV, le 18 mai. Naples et la Sicile.
1435. Egypte (2e fois) (Mommsen). Dalmatie.
1436. Epire et Grèce.
1437. Italie méridionale.
1438. Ancône. Epire, Sparte.
1439. Florence, Ancône.
1440. Florence, où il écrit son itinéraire.
1442-3. Etrurie et Cisalpine.
1443-7. Constantinople : Asie-Mineure, Bithynie, Grèce, Thessalie, Macédoine, Thrace, Crète. A Chios, découverte de l'épitaphe d'Homère.
1449. Ferrare.
1453. (Prise de Constantinople par les Turcs le 29 mai).
1455? Cyriaque d'Ancône meurt à Crémone[1].

1. Cf. Boeckh, *CIG*, *praef.*, p. IX. — Franz, *Element.*, p. 10. — A. Westermann, *Realencycl.* de Pauly, IV, 182. — O. Jahn, *Cyriacus von Ancona und*

Vers 1431, d'après Th. Mommsen, Cyriaque aurait commencé la rédaction de ses trois grands volumes de *Commentarii*, aujourd'hui perdus pour la plus grosse part ; il n'en subsiste que des fragments, originaux ou recopiés, dans diverses bibliothèques italiennes ; l'un d'eux est à la bibliothèque de Berlin. Dans ses nombreuses lettres, il avait l'habitude d'insérer des inscriptions recueillies par lui, directement ou indirectement, si bien que la perte de ses *Commentarii* devint un peu moins regrettable. Naturellement, le grec et le latin s'y trouvaient mélangés, comme ils devaient l'être longtemps encore ; on ne possédait pas assez d'inscriptions pour en opérer systématiquement le départ. Ce qui est plus précieux encore que cette impulsion donnée par Cyriaque, c'est peut-être sa méthode de transcription — non pas sa critique, dont tout ce qu'on peut dire aujourd'hui, c'est qu'il ne doit pas être un faussaire et que sa bonne foi est probable ; — mais il applique des règles excellentes : 1° il copiait tout ce qu'il pouvait, et non pas seulement les inscriptions monumentales ; 2° il conservait scrupuleusement l'ordre des mots et la division des lignes, chose si importante, étant donnée la tradition antique de l'écriture στοιχηδόν. Cette conscience et cette exactitude, dont il ne concevait probablement pas toute la portée, ce souci de copier religieusement ce qui existe, sans se permettre d'altérations, même insignifiantes en apparence, ce n'était certes pas de la science, mais d'irréprochables procédés qui devaient y conduire à coup sûr. Dans l'ignorance où l'on était de moyens de reproduction mécaniques, un scrupule pareil était du plus haut prix. De plus, Cyriaque vint au bon moment ; un peu après, il eût été trop tard : la prise de Constantinople, suivie de l'occupation

Albrecht Dürer, dans l'*Altertumswissenschaft.*, Bonn, 1868, p. 346. — De Rossi, *Bullet. dell' instit. archeolog.*, 1871, p. 1 sqq. — Th. Mommsen, *CIL.*, III[1], p. XXII sqq. et *Arch. Zeit.*, XL (1882), p. 402. — G. Castellani, *Un traité inédit de Cyriaque d'Ancône* (*Revue des Et. Grecques*, IX, 1896). — H. Graeven, *Cyriacus von Ancona auf dem Athos* (*Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1899). — E. Ziebarth, *Cyriacus von Ancona als Begründer der Inschriftenforschung*, dans *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum*, III, 1 (1902), p. 214-226. — On ne saurait trop insister sur toutes les particularités d'une existence aussi extraordinaire pour l'époque, et aussi féconde pour l'épigraphie en général.

d'Athènes, et les progrès croissants des Turcs allaient, par la force des choses, rejeter l'attention publique, à peine éveillée, sur l'épigraphie latine. Jusqu'au milieu du XVIe siècle, on ne relève guère que des efforts de conservation de tout ce qu'avait recueilli Cyriaque.

Telle fut, par exemple, l'œuvre du médecin nurembergeois Hartmann Schedel (1440-1514), puis du célèbre Conrad Peutinger (1465-1547), le premier sauvant les papiers du voyageur, le second les mettant à profit dans la collection parue, en 1534, sous la direction de deux professeurs d'Ingolstadt, et dont voici le titre :

Inscriptiones sacrosanctae vetustatis, non illae quidem Romanae, sed totius fere orbis, summo studio ac maximis impensis terra marique conquisitae feliciter incipiunt. Magnifico viro domino Raymundo Fuggero invictissimorum Caesaris Caroli V ac Ferdinandi Romanorum regis a consiliis bonarum litterarum Mecaenati (sic) *incomparabili Petrus Apianus mathematicus Ingolstadiensis et Bartholomaeus Amantius poeta ded. Ingolstadii in aedibus P. Apiani MDXXXIV.*

De cette sorte de *Corpus*, sans prétention aucune à l'universalité, il faut retenir deux choses : la première est que, pour la première fois — et probablement sans motifs bien déterminés, puisqu'on s'en écarta souvent par la suite — l'ordre suivi était l'ordre géographique. La seconde est une simple indication, mais fort juste, et qui explique l'une des principales causes du retard de l'épigraphie grecque : il faut aller bien loin et dépenser beaucoup d'argent pour recueillir des inscriptions grecques. Un Mécène est toujours indispensable, soit qu'il paie de sa personne, soit qu'à titre public ou privé il protège les explorateurs. Aussi a-t-on relevé, parmi les épigraphistes, les noms de nombreux diplomates, dont la mission politique pouvait aisément se doubler d'une autre, en cours de route, et dont l'autorité et le savoir-faire professionnels n'étaient jamais superflus dans les domaines du Grand-Seigneur. On sait d'ailleurs que, dès 1525, le roi de France avait conclu avec Soliman II les fameuses *Capitulations*, dont la bienfaisante action se fait sentir encore ; bien que l'objet en fût politique avant tout, il est permis de croire que la fonda-

tion d'une chaire de grec au Collège de France, coïncidant à cinq ans près (1530) avec cet acte si important, ne laissa pas d'exercer quelque influence sur les progrès ultérieurs de la science qui nous occupe.

Ce ne fut pourtant pas un Français qui, vingt ans après le recueil d'Ingolstadt, eut le mérite de cette découverte capitale pour la connaissance de l'histoire ancienne, celle du monument gréco-latin d'Ancyre. En 1555, le savant homme d'État flamand, Augier Ghislain de Busbecq (1522-1592), en latin *Busbequius*, ambassadeur impérial auprès de Soliman II à Amasie dans le Pont, découvrit à Angora une longue inscription latine dans laquelle Auguste, peu de temps avant sa mort, énumérait ses *Res Gestae*; en 1701 seulement, Tournefort devait constater, au revers du texte latin, l'existence d'une traduction grecque, dont Paul Lucas, en 1705, devait prendre la première copie. Il fallut même encore deux siècles et demi pour en posséder, grâce à la mission de Georges Perrot (août-octobre 1861), une copie presque complète; mais la découverte de Busbequius servit indirectement l'épigraphie grecque, en ce sens que, durant les sept années (1556-62) de sa mission, il fut amené à recueillir une quantité de monnaies, de médailles et d'inscriptions. Le hasard, jusqu'en pleine Asie, fit que l'épigraphie grecque dut à sa sœur latine son essor définitif; dès cette époque, en effet, nous assistons à une série de recherches multipliées en vue d'un travail d'ensemble. Peu importait que, dans ces travaux, le grec fût mêlé au latin, dès l'instant qu'on cherchait à tout recueillir; dans cet effort vers l'unité du *Corpus*, le grec devait conquérir peu à peu sa place distincte et, devant la quantité croissante des matériaux, se séparer en fait du latin, tandis que peu à peu il devait aussi, par définition et par nature, être l'objet de règles spéciales : c'était, d'avance, le mieux justifié des schismes.

II

Tentatives de recueils universels

(xviie-xviiie siècles).

Les dernières années du xvie siècle, à la suite de si nombreux progrès accomplis par la philologie sous toutes ses formes, devaient voir éclore une grande et féconde pensée, dont la réalisation toutefois devait tarder plus de deux siècles : le premier projet de *Corpus* universel était conçu par l'illustre Joseph-Just Scaliger (1540-1609) et par Marcus Welser (1558-1614). On sait que Jules-César Scaliger, père de Joseph, né à Vérone en 1484, fut naturalisé Français en 1525 et mourut en 1558 ; son fils, né Français à Agen, finit par mourir Hollandais, successeur de Juste-Lipse (1593) à l'Académie de Leyde : la philologie se déplaça, si l'on peut dire, à la suite des Scaliger. Mais la France a le droit de revendiquer comme l'un des siens l'auteur du premier projet de recueil général : ... *Ut me*, disait Gruter dans sa dédicace à l'empereur Rodolphe II, *ab ipsis statim carceribus, veluti pusillum Regulum, humeris suis sustulerint magni illi rei litterariae Duumviri Josephus Scaliger ac Marcus Velserus, hic Germaniae suae, ille Galliae vere doctorum Aquila.* La préface de la réédition de 1707 est plus explicite encore : *Quis hodie imitaretur singularem Scaligeri liberalitatem, qui, cum jure suo Smetiani hujus laboris augmentum sibi adscribere posset, omne suum jus Grutero transcribit, neque indici a se confecto neque*

observationibus quibus plurima in lapidibus corrigit et illustrat nomen suum praefigi voluit..? Nous avons lieu d'être surpris, quand on connaît l'insupportable vanité des Scaliger, en présence d'un désintéressement et d'une abnégation pareille : était-ce déjà la manifestation de cette fatalité étrange qui nous a refusé jusqu'ici la gloire de rien achever en matière d'épigraphie, quand par son mérite et son labeur notre nation avait, plus que toute autre, préparé les pierres de l'édifice?

Sans doute, il n'était pas question de séparer encore le grec du latin; d'autre part, un procédé bien fâcheux dans la disposition des textes avait été adopté par le Hollandais Martin Smetius (mort en 1574), dont Juste-Lipse en 1588 publiait à Anvers le livre intitulé : *Inscriptionum antiquarum* (latines et grecques) *quae passim per Europam... liber. Accedit auctarium Justi Lipsi...* C'est la disposition par catégories ou par classes, infiniment regrettable et qui devait contribuer, pour une grande part et pendant longtemps, à paralyser les efforts des érudits. Car, si l'on s'en tient à la forme seule, on peut dire que le *CIG.* de Boeckh devait se distinguer des précédents par deux caractères, mais d'une extrême importance : 1° l'exclusion de tout ce qui n'est pas écrit en langue grecque; 2° la disposition rigoureusement topographique, dont Peutinger en 1534 avait donné le premier et unique exemple.

Ces tentatives de *Corpus* généraux ou partiels furent au nombre d'une douzaine :

1. 1603 : Gruter.
2. 1682 : Reinesius.
3. 1691 : Fleetwood.
4. 1707 : Graevius, réédition de Gruter et notes.
5. 1731 : Gori édite l'œuvre de Doni (1625).
6. » : Hessel édite l'œuvre de Gude.
7. 1732 : Maffei.
8. 1739-42 : Muratori.
9. 1751-3 : Bonada.
10. 1752 : Pococke.
11. 1763 : Passionei (rédigé en langue italienne).
12. 1765 : Seb. Donati.

Cinq, presque six recueils furent préparés au cours du XVIIe siècle (quatre seulement furent publiés aussitôt), si nous admettons que le siècle finit avec le règne du grand Roi.

L'œuvre de Gruter (Gruyters, en latin Gruterus, généralement connu en France sous le nom de Gruter, 1560-1627, né à Anvers, professeur en diverses villes d'Allemagne, notamment à Heidelberg) est l'une des plus importantes. L'auteur, s'inspirant directement de Scaliger, s'assura la collaboration ou tout au moins la sympathie des savants de l'Europe entière ; il put énumérer, en tête de son premier tome, les noms de 216 prédécesseurs ou collaborateurs, répartis en deux groupes : 116, *qui scriptis publicis profuerunt*; 100, *qui scriptis privatis profuerunt*. Le livre, énorme pour l'époque, est rendu plus précieux encore par les index laborieux de Scaliger. Il parut en 1603, à Heidelberg, avec un privilège de l'empereur Rodolphe II daté de Prague (10 avril 1602), sous le titre : *Inscriptiones antiquae totius orbis Romani in corpus absolutissimum redactae cum indicibus XXV ingenio ac cura Jani Gruteri, auspiciis Jos. Scaligeri ac M. Velseri*... Chose admirable ! Gruter refusa le titre de comte Palatin et la faveur extraordinaire d'un privilège universel pour tout ce qu'il pourrait publier à l'avenir; le roi de France Henri IV le comble à son tour de bons procédés; enfin, les érudits font assaut de panégyriques latins ou grecs à la gloire de leur confrère : quarante-sept odes en mètres de toute espèce, dont certaines ont plus de cent vers, chantent plus ou moins pédantesquement les louanges de la *Roma rediviva* :

Nunc est legendum, nunc hilari manu
volvenda charta est; nunc Latiaribus
explere curiosiorem
tempus erit dapibus juventam, etc.

s'écrie Tobie Scultet, comme Horace au lendemain d'Actium. Les 12.000 textes épigraphiques, grecs et latins, dont 6000 inédits, furent imprimés par le Flamand Commelin : l'ouvrage comprend 1.216 pp. in-f° en 2 vol., sans compter les *spuria ac*

supposititia et les index, qui forment encore 200 pages. On le voit, cette publication fut, en son temps, un événement analogue à celle du *CIG.*, deux siècles plus tard.

Elle ne lui ressemblait, au fond, que d'assez loin : l'exécution n'est pas à la hauteur des intentions. Gruter, qui n'a probablement jamais vu d'inscription sur place — et qui par là rappelle quelque peu la hardiesse d'un de ses *auctores*, Josias Simler, publiant en 1574 un traité des Alpes et de l'alpinisme sans avoir jamais fait d'ascension —, Gruter n'est pas d'ailleurs un épigraphiste ; il recueille de toutes provenances, directement ou indirectement, même de Pirro Ligorio, le grand faussaire, et ne commente pas ses textes. Heureusement, il était le plus consciencieux des hommes :

Illa, illa cura fuit princeps, diligenter conferre inscriptionem quamque editam cum variis exemplariis, eisque ipsam adfricare quasi lapidi veritatis Lydio... Et heic quidem tam fui, ut debui, superstitiosus, ut semper bona fide repraesentarim sive auctoris, sive lapicidae, sive exscriptoris hallucinationes... Si nonnunquam divertimus a scriptura hactenus recepta, non ea nos latuit, sed non etiam placuit ; quod ipsum aliquando prodimus, subscriptis duobus, tribus nominibus uni Epigrammati (*Ad lectorem*).

Toujours il indique la provenance de ses matériaux, qu'il a soigneusement — et malheureusement — répartis en vingt-deux classes. L'épigraphiste est bien plutôt Joseph Scaliger, dont la sagacité merveilleuse semble toucher au génie.

Le nom de *Corpus*, le dessein universel, la collaboration internationale, tout cela parut si neuf et si décisif que certains efforts dans la suite en furent découragés ; une bonne partie des épigraphistes du XVIIe siècle furent, de leur aveu ou non, des continuateurs de Gruter et leurs recueils de simples suppléments au sien. En même temps, l'épigraphie devint à la mode ; villes et particuliers travaillèrent à se constituer des collections de plus en plus riches :

Cum vero hic liber a Grutero emissus esset, incredibile dictu est quanto coeperint studio viri eruditi per omnes Europae partes lapides antiquos scrutari et has gemmas operibus, quae subinde argumentum ex antiquitate aliquod continerent, inserere (Réédition de 1707).

Saumaise (1588-1653), dès 1619, donnait l'explication d'inscriptions métriques d'Hérode Atticus, qui figuraient à Rome dans la collection Borghèse ; beaucoup d'autres suivirent son exemple. Hugo Grotius avait écrit fort justement :

Novo parentum maximorum foetui
Gruterus almam primus alluxit facem.

Le *Corpus* du Florentin J.-B. Doni (1594-1647) était achevé une vingtaine d'années plus tard. Il comprenait 6.000 inscriptions, figurant pour les deux tiers dans celui de Gruter. L'œuvre demeura manuscrite jusqu'en 1731, à la bibliothèque Barberini; à cette date, Ant. Gori, Florentin lui aussi, en publia des extraits considérables distribués en 20 groupes ou classes, avec des index « in modum Gruterianorum et Reinesianorum adornati », sous le titre : *Jo. Baptistae Donii patricii Florentini inscriptiones antiquae nunc primum editae ab Antonio Francisco Gorio*... Trois autres recueils avaient déjà paru, ceux de Reinesius (1682), de Fleetwood (1691) et de Graevius (1707), qui tous se réclament de Gruter : ce que n'avait pas fait Doni, mais seulement son éditeur posthume.

Le médecin Thomas Reinesius, né à Gotha en 1587, était mort à Leipzig en 1667, conseiller de l'électeur de Saxe Jean-Georges II ; son livre, qui ne comprend pas cent inscriptions grecques, ne fut publié à Leipzig et à Francfort que quinze années après sa mort, sous le titre modeste et juste de *Syntagma inscriptionum antiquarum cum primis Romae veteris quarum omissa est recensio in vasto Gruteri opere*. Quant à William Fleetwood (1656-1723), son œuvre, intitulée *Sylloge*, est plutôt un extrait grossi d'un supplément :

Inscriptionum antiquarum sylloge in duas partes distributa, quarum prior inscriptiones ethnicas et rariores pene omnes continet, quae vel

⟨in⟩ Gruteri corpore, Reinesii syntagmate, Sponii miscellaneis aliisque ejusdem argumenti libris reperiuntur; altera christiana monumenta antiqua, quae hactenus innotuerunt, omnia complectitur. In usum juventutis rerum antiquarum studiosae edita et notis quibusdam illustrata... Londini 1691.

Cette *sylloge* se présente, au moins dans le titre, avec un caractère ou une intention pédagogique véritablement nouvelle : quel qu'en ait été le succès, c'est la première fois qu'un auteur, en pareille matière, songeait à utiliser l'épigraphie pour l'instruction des étudiants; les textes sont imprimés en minuscules.

Les *Miscellanea* du médecin français Jacques Spon, cités ici, avaient paru à Lyon (1685); il y était question des choses les plus variées, comme le titre l'indique : *Miscellanea eruditae antiquitatis, in quibus marmora, statuae, musiva, toreumata, gemmae, numismata, Grutero, Ursino, Boissardo, Reinesio aliisque ignota referuntur et illustrantur*; mais, à Londres même, dès 1682, le compagnon de voyage de Spon, Geo. Wheeler, avait publié avec le plus grand succès son double ouvrage : *Journey through Greece in company of Dr Spon. — Journey into Dalmatia, Greece and Levant*; et, dès 1678, les deux explorateurs avaient composé en collaboration le récit de leur voyage. Ce voyage, dont nous parlerons tout à l'heure, eut un effet presque immédiat, puisqu'il semble avoir provoqué l'apparition du livre de Fleetwood.

De son côté, Marquardt Gude, de Rendsborg en Holstein (1635-1689), avait laissé un travail manuscrit dont l'impression fut exécutée, bien tardivement, à Leeuwarden en 1731, l'année même où les *IA*. de Doni voyaient le jour. L'éditeur de Gude, Franz Hessel (*Antiquae inscriptiones quum Graecae tum Latinae olim a Marquardo Gudio collectae, nunc a Francisco Hesselio editae*), avait ajouté à la préface de l'auteur un précieux appendice contenant des inscriptions inédites, qu'il tenait de divers compatriotes accrédités en Orient.

Enfin, on ne saurait exagérer l'importance de la réimpression

faite à Amsterdam, en 1707, du *Corpus* de Gruter, par les soins de Jean-Georges Greffe ou Graeve dit *Graevius* (1632-1703) et, après sa mort, de son élève P. Burmann dit l'*Ancien* (1668-1741). Sans doute, il avait fallu reproduire, sans autre changement que des corrections de détail, le texte de 1603, puisque les inscriptions recueillies alors étaient connues par l'indication de la page (chiffre romain) qui les contenait et du numéro d'ordre (chiffre arabe, 1, 2, 3...) qu'elles y occupaient; mais d'importants suppléments mettaient à jour la première édition, déjà plus que centenaire; un 25e index, *carminum Latinorum Graecorumque*, une intéressante et substantielle préface de Burmann, une collection de documents relatifs au succès de l'œuvre et surtout de magnifiques illustrations du peintre Boissard faisaient de ces volumes une publication aussi luxueuse qu'érudite et lui conféraient, pour l'époque, une sorte de caractère définitif.

Telle avait été l'œuvre du XVIIe siècle, en ce qui touche aux recueils; les deux éditions de Gruter l'encadrent de part et d'autre. Mais on n'aurait qu'une idée fort incomplète des travaux de cette période si l'on se bornait à donner la liste des *Corpus*, sans rien dire des expéditions et des recherches qui en avaient favorisé la formation. L'histoire des voyages devrait même logiquement précéder celle des livres : il nous a paru plus clair de ne pas interrompre la liste des continuateurs de Gruter, pour signaler à loisir quelques excursions particulièrement intéressantes.

Ils étaient nombreux, dès le début du siècle, les diplomates ou les marchands érudits qui profitaient de leur séjour ou de leur passage en terre Levantine pour relever des textes gravés ; même, certains amateurs éclairés, tels que l'historien J.-A. de Thou (1553-1617) et le conseiller N.-C. Fabri de Peiresc (1580-1637), pour ne citer que des Français, assumèrent la tâche qui devait, dès le siècle suivant, revenir en majeure partie aux sociétés savantes. Ils envoyèrent en Orient des expéditions ou des agents, nouèrent avec nos missionnaires, nos ambassadeurs et nos consuls des relations et des correspondances régulières et recueillirent ainsi des collections fort riches. Peiresc fut justement qua-

lifié par Bayle de *procureur général de la littérature*; or, dans cette littérature, l'épigraphie trouva sa large part (cf. *Lettres de Peiresc,* publiées en 8 vol. par Ph. Tamizey de Larroque, Paris, 1888-1898).

En Angleterre, Thomas Oward, comte d'Arundel et de Surrey, jouait à peu près le même rôle; c'est pour son compte qu'en 1627 W. Patti entreprenait son célèbre voyage et acquérait le fameux *marmor Parium* (*IG.*, vol. XII, fasc. I, n° 444). Partisan de Charles Ier dans sa lutte contre le Long Parlement, le comte d'Arundel fut une des victimes de la guerre civile et sa collection souffrit d'autant; ce qui en restait fut donné par son petit-fils à l'université d'Oxford. Le « marbre de Paros » est un document d'un prix inestimable : c'est une table chronologique des principaux événements, légendaires ou historiques, depuis Cécrops jusqu'en 254 av. J.-C. (la partie conservée s'arrête à 355). Les *marmora Arundelliana* furent l'objet d'une série de publications : celle de J. Selden (1584-1654), depuis archevêque de Canterbury (1628-9), contient 29 inscriptions grecques contre 10 inscriptions latines seulement : pour la première fois, dans un recueil, le grec formait l'élément essentiel. A Oxford, en 1676, Humphrey Prideaux (1648-1724) devait éditer, au nom de l'Université de cette ville et en utilisant les legs d'Arundel, de Selden et d'autres bienfaiteurs, ses *Marmora Oxoniensia ex Arundelianis, Seldenianis aliisque conflata*, réédités à Londres en 1732 par Mich. Maittaire; refaits à Oxford en 1763 par Rich. Chandler avec de beaux fac-similés de toutes les pierres (c'est la première fois) et une remarquable préface; abrégés à Oxford en 1791 par W. Roberts : *Marmorum Oxoniensium inscriptiones Graecae ad Chandleri exemplar editae.*

Le second des grands voyageurs d'alors en Orient est un Français, Charles-François Olier, marquis de Nointel (1630-1685)[1]. Chargé en 1670 d'une mission diplomatique relative à

1. Cf. A. Vandal, *l'Odyssée d'un ambassadeur, les voyages du marquis de Nointel* (1670-1680) (Paris, 1900) et H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient, aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (Paris, 1902), p. 175 sqq.

diverses questions commerciales, il fut bientôt nommé ambassadeur de Louis XIV auprès du sultan Mahomet IV et obtint en 1673 de nouvelles capitulations, qui devaient singulièrement faciliter aux explorateurs et négociants français l'accès du sol ottoman. Il fut rappelé en 1679 parce que sa passion pour les antiquités l'entraîna à des dépenses considérables, que son souverain finit par se lasser de payer. Sa mission fut néanmoins très fructueuse; sa collection d'objets d'art et d'inscriptions grecques devait revenir en 1722 à l'Académie des Inscriptions, puis finalement au Musée du Louvre (cf. Fröhner, *les Inscriptions grecques du Musée du Louvre*). Son successeur, le comte de Guilleragues, ne semble pas avoir manifesté un enthousiasme pareil; Louis XIV dorénavant pouvait dormir tranquille : en 1684, cinq ans après sa nomination et peu de temps avant sa mort, le nouvel ambassadeur en est toujours aux déceptions de la première heure; poètes et historiens lui paraissent avoir également trompé la postérité : « Dans le fond, écrit-il à Racine, les grands auteurs, par la seule beauté de leur génie, ont pu donner des charmes éternels et même l'être aux royaumes, la réputation aux nations, le nombre aux armées et la force aux simples murailles ». C'est dire que l'épigraphie grecque lui doit peu.

Mais le plus important de ces voyages, au point de vue qui nous intéresse, est encore celui de deux simples particuliers, riches et érudits, qui n'hésitèrent pas à entreprendre une longue chevauchée archéologique et surtout épigraphique, sans plan bien arrêté et sans s'être connus avant l'heure du départ. Nous voulons parler du médecin lyonnais Jacques Spon (1647-1685) et de l'Anglais Georges Wheeler. A la fin de 1674, Spon suivait, à tout hasard, un « antiquaire du roi » qui allait en Italie pour y chercher des médailles et diverses antiquités destinées à enrichir le Cabinet Royal. En route, ayant rencontré Wheeler à Rome, tous deux se décidèrent l'un l'autre à visiter l'Orient; le 20 juin 1675, ils s'embarquaient à Venise avec l'ambassadeur vénitien, un Morosini, parent évidemment de celui qui s'était immortalisé en 1668-70 par la défense de Candie et devait se déshonorer en

1687 par le bombardement du Parthénon. Dans son *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant,* J. Spon rapporte fort agréablement les épisodes de ses multiples traversées. L'ouvrage (Lyon, 1678) se compose de trois petits volumes, dont le récit, en six livres, occupe les deux premiers ; le troisième est réservé aux inscriptions et pourrait être divisé en deux moitiés, dont chacune se relierait utilement avec chacun des deux premiers volumes. Spon, dans son avertissement, prétend que le total des inscriptions grecques recueillies par lui « en Italie, en Grèce et en Natolie » s'élève à plus de 500 et égale, en quantité comme en importance, les inscriptions latines qu'il aurait copiées à Rome. Celles qu'il donne ici ne sont qu'en assez petit nombre, étant destinées à l'illustration de son voyage ; quant aux autres, dit-il, « je ferai part au public sans scrupule de tout ce que je croirai qui méritera son approbation et, pourvu que je trouve des libraires qui ne se rebutent pas par les dépenses assez considérables qu'il y faudra faire, je suis prêt à mettre au jour particulièrement toutes les inscriptions grecques qui n'ont point été imprimées ci-devant : réservant les latines pour les augmenter et en faire un supplément de Gruterus ». Il déclare les avoir copiées le plus fidèlement possible, les avoir toujours *collationnées* aux originaux ; « pour ce qui est de l'explication, je la fais d'ordinaire assez succincte, pour laisser aux savants la liberté d'en juger et de les expliquer selon leur sens, lorsqu'ils ne trouveront pas leur compte au mien ». Il traduit toutes les fois qu'il est nécessaire ou que la chose n'est pas impossible.

Cet avertissement, quelle que soit l'exactitude avec laquelle Spon a tenu ses promesses, mérite une grande attention, parce qu'il nous montre bien clairement quelles étaient les exigences du monde savant de cette époque en matière d'épigraphie : rigoureuse fidélité au texte, traduction, commentaire très bref et réduit à l'indispensable, cette réserve dissimulant peut-être l'insuffisance d'instruction de l'auteur, mais étant d'ailleurs excellente en soi et universellement suivie de nos jours. Si consciencieusement qu'il reproduise ses textes, Spon avoue « n'avoir pas

toujours pu faire entrer les inscriptions selon la disposition et le nombre des lignes qui sont aux originaux, ayant été borné par la petitesse du volume »; d'autre part, il sépare les mots, ce qui n'a pas lieu dans l'original; il remarque enfin, pour s'excuser de n'en avoir pas fait autant dans son petit livre, que les *Marmora Oxoniensia* (1676) donnent deux copies de chaque inscription : l'une qui est une reproduction aussi fidèle que possible, l'autre qui est une transcription en caractères usuels du xviie siècle, avec séparation des mots, esprits et accents. Lui-même a pris un moyen terme : « Au fond, dit-il, je n'ai pas cru que ce scrupule fût de si grande importance que cela me dût obliger d'en user de la sorte. » Dans la pensée de Spon, ce *voyage d'Italie*, etc., n'était qu'une simple narration; il réservait une portée plus scientifique à l'ouvrage in-folio qu'il annonce dans son avertissement sous le nom de *Miscellanea eruditae antiquitatis*, et qui parut effectivement à Lyon sept ans plus tard, en 1685. Dédié au Dauphin, fils de Louis XIV, ce volume est entièrement rédigé en latin, comme l'avaient été et devaient l'être à peu près tous les recueils; mais ce n'est pas un *Corpus*, parce qu'il n'est, comme nous l'avons vu, ni complet ni exclusif : les *Miscellanea*, justifiant leur titre, contiennent un peu de tout, « une foule de belles choses tirées des marbres, statues, gravures de pierres précieuses, bas-reliefs, cercueils, urnes, poids et mesures antiques, expliquées et *desseignées après* les originaux. »

La dernière section de l'ouvrage (p. 315-376) présente un choix de 135 inscriptions grecques recopiées en capitales, les lettres suppléées en minuscules, avec l'indication de l'origine (le plus souvent : *exscripsi*), la traduction latine presque toujours, parfois un commentaire historique ou géographique d'une certaine importance. Le privilège pour 10 ans est du 31 mai 1681; l'achevé d'imprimer, du 15 avril 1685.

L'auteur conclut par cette inscription latine de Rome, qu'il s'applique à lui-même :

Monumentum absolvi sumptu et impensa mea
amica tellus ut det hospitium ossibus
quod omnes optant sed felices impetrant :
namque quid egregium quidve cupiendum est magis
quam libertatis ubi tu lucem acceperis
fessae senectae spiritum ibi deponere ?
quod innocentis argumentum est maximum.

Protestant, Spon dut quitter la France, pour aller mourir misérablement à Vevey : il y avait un peu plus d'un siècle que Joseph Scaliger s'était expatrié pour le même motif.

On lira, dans le beau livre de M. Omont (ch. VIII des *Missions archéol. françaises au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècles*), les détails de la vie et des aventures de Paul Lucas (1664-1737), le dernier en date des voyageurs français en Orient sous le règne de Louis XIV. Fils d'un orfèvre de Rouen, dénué d'instruction classique, mais guidé par une sorte d'instinct naturel et sans cesse en route à travers les pays du Levant, il recueillit pour le Cabinet du Roi une quantité considérable de médailles et de pierres gravées ; de plus, comme le rapporte de Boze (*Hist. de l'Ac. des Inscr.*, 1751, t. XVI, p. 304), « il prenait toutes les inscriptions, en quelque langue qu'elles fussent, en appliquant sur les marbres où il les voyait un papier mouillé, de la même grandeur, pour les y imprimer. » Cet ignorant, qui pratiquait si bien l'estampage, rendit donc à l'épigraphie les plus grands services, et sa mission presque ininterrompue de vingt-six années (1699-1725) clôt dignement la série des explorations entreprises et menées à bien au cours du XVIIe siècle.

Nous mentionnerons encore, toutefois, certains travaux de détail : en 1668, Ottavio Falconeri, *Inscriptiones athleticae nuper repertae, editae et notis illustratae*, à Rome ; — en 1694, Thomas Smith, *Notitiae VII Asiae ecclesiarum*, à Utrecht ; — en 1695, J. Gronov (1645-1716), réédition de la partie latine du *Monumentum Ancyranum*, à Leyde ; — en 1699, R. Fabretti, le meilleur épigraphiste du siècle avec son correspondant Spon, mais par trop cantonné dans l'épigraphie latine pour que nous insis-

tions ici sur son nom, publie à Rome quelques inscriptions grecques (et un très grand nombre d'inscriptions latines), conservées *in aedibus paternis*, à Urbin : c'est lui qui eut le mérite d'attirer l'attention sur les inscriptions des briques romaines ; — en 1700-1702, voyage en Grèce et en Asie-Mineure du botaniste français Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), publié à Lyon en 1717 seulement, 3 vol. : nous avons déjà noté qu'il faut lui rapporter l'honneur d'avoir remarqué le premier la partie grecque du monument d'Ancyre ; — en 1709, découverte on ne peut plus importante, à Stratonicée en Carie, d'un premier fragment de l'édit de Dioclétien (301) sur le *maximum*, par l'Anglais Sherard.

L'épigraphie grecque, tout en demeurant fort en retard sur sa sœur latine, bénéficiait visiblement de ses progrès et des progrès de sa méthode. On possédait pour celle-ci de sérieux travaux théoriques, tels que ceux du comte Sertorio Orsato de Padoue (1617-1678) intitulés, l'un : *I marmi eruditi* (1669) pour l'étude philologique des monuments, l'autre : *De notis Romanorum* (1672), véritable manuel du déchiffreur par l'explication des sigles et des abréviations épigraphiques. Le souci de démasquer les faussaires latins fit songer aux faussaires grecs, ou du moins aux falsifications possibles — et prochaines ; l'accumulation des matériaux permettait à la critique de naître, en même temps qu'elle en nécessitait la constitution et qu'elle multipliait les preuves de l'utilité des textes épigraphiques.

*
* *

S'il fallait distinguer par un trait décisif l'œuvre du xviiie siècle de celle du xviie, il conviendrait asurément d'insister sur la constitution d'organes collectifs de recherches, se substituant pour une large part aux efforts individuels des âges précédents. Ces sociétés, dont les deux principales sont l'*Académie des Inscriptions* en France et la *Society of Dilettanti* à Londres, préparaient plus ou moins consciemment l'heureuse exécution du *CIG*. cent ans plus tard. On nous excusera d'insister davantage sur l'Aca-

démie des Inscriptions, la première en date et dont le rôle, plusieurs fois modifié, finit par être celui que son titre lui désignait. L'histoire même de ses erreurs ne saurait être indifférente (cf. E. Egger, *L'épigraphie grecque à l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, dans le *Journal des Savants*, 1885, p. 111 sqq.).

Fondée en 1663 par Louis XIV et Colbert, composée d'abord de quatre membres chargés de préparer des inscriptions pour les monuments publics du royaume, la Compagnie, appelée à l'origine Académie des Inscriptions, prit en 1701 le nom d'Académie des Inscriptions et Médailles, puis, le 4 janvier 1716, son nom actuel d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; en même temps, le nombre de ses membres s'élevait considérablement et sa constitution, comme son recrutement, la rendait digne de figurer auprès de son illustre aînée, l'Académie Française. De 1717 à 1789, elle publia 46 volumes de Mémoires; 4 volumes de suppléments, suivis d'un index, furent consacrés sous le premier Empire à recueillir ses travaux inédits de 1789 à 1793 : c'est, en effet, le 8 août de cette dernière année qu'un décret rendu sur la proposition de Grégoire la supprima comme « inutile ».

De bonne heure, elle fut autorisée par le gouvernement turc à envoyer deux de ses membres recueillir en territoire ottoman des manuscrits, des inscriptions et des médailles. Son premier choix, il faut l'avouer, ne fut pas heureux : elle crut bien faire en se faisant représenter par l'abbé Michel Fourmont (1690-1746), dont le frère aîné, Étienne, membre de l'Académie, était un hébraïsant, un arabisant et un sinologue de premier ordre. Michel Fourmont s'est acquis, à tort ou à raison, une triste célébrité par ses falsifications et son vandalisme[1]. Non content de copier sans soin les inscriptions qu'il rencontrait et de faire détruire et enfouir les monuments qui les portaient pour échapper à tout contrôle, il en aurait fabriqué à foison, comme avait fait en latin, deux siècles plus tôt, le trop fameux Pirro Ligorio (cf. la

1. H. Omont, *ouvr. cit.*, ch. IX-XIII, p. 383 sqq.

relation de son voyage dans le t. VII des *Mémoires* de l'Académie). C'est ainsi qu'il aurait pu se vanter d'avoir découvert 3.000 textes inédits, bien que Bekker, envoyé à Paris en 1815 par l'Académie de Berlin, n'en ait pu retrouver guère plus de 1.000 dans ses papiers conservés à la Bibliothèque Nationale. Il ne s'interdisait pas d'ailleurs les prétentions à la science de la critique : en 1740, il donna (dans le t. XV des *Mémoires*, p. 395) des « Remarques sur trois inscriptions trouvées dans la Grèce ». Heureusement pour l'épigraphie, sa compétence était médiocre; ses textes, dont quelques-uns étaient présentés comme antérieurs à la guerre de Troie, furent justement critiqués par Richard Payne Knight, Porson, le comte d'Aberdeen, Boissonade et enfin Boeckh, dont la rare sagacité a opéré dans cette collection un départ définitif. Toutefois, peu d'années avant l'apparition du *CIG.*, Désiré-Raoul Rochette, en 1819, crut devoir par patriotisme défendre l'abbé Fourmont et, tout récemment encore, Ad. Wilhelm *Anz. der phil. hist. Cl. der Wiener Akad.*, 20 juillet 1901), plaidant énergiquement en sa faveur, renouvelait une question que l'on avait pu croire épuisée.

Il serait aussi injuste d'accepter sans contrôle toutes les critiques dont Michel Fourmont fut l'objet que de passer sous silence toutes les autres explorations pour ne parler que de la sienne ; l'œuvre de Ch. de Peyssonnel, par exemple, est à l'abri de pareils reproches et devrait être analysée ici tout au long, si elle ne se rapportait plutôt à l'archéologie qu'à l'épigraphie proprement dite. Peyssonnel, né à Marseille en 1700 et mort en 1757, fut avocat dans sa ville natale jusqu'à l'âge de 35 ans; nommé alors secrétaire d'ambassade à Constantinople, il parcourut l'Asie Mineure et envoya en France, pour la bibliothèque du Roi, non seulement des médailles et des manuscrits, mais de précieux marbres antiques, notamment en 1749. Une lettre de l'ambassadeur français comte de Castellane (2 janvier 1746) nous le montre très justement occupé à la recherche des manuscrits, puis, cette mine épuisée, se tournant « du côté des médailles, des *inscriptions* et des observations géographiques ». En 1748, Peyssonnel

avait été nommé consul à Smyrne, où il devait mourir après une dizaine d'années d'activité vraiment féconde.

L'Académie, pour sa part, compta parmi ses membres des épigraphistes très distingués, Cuper, Küster, l'abbé Belley, Nicolas Fréret (1688-1749), secrétaire perpétuel à partir de 1742, Choiseul-Gouffier (1752-1819), qui était ambassadeur à Constantinople au moment de la Révolution française et dont la collection d'antiquités devait être acquise en partie par le Musée du Louvre. Les articles de pure épigraphie grecque, sans être bien nombreux, sont fort instructifs. Dès 1716, Küster discutait la valeur d'une inscription apportée de Smyrne; en 1747 et 1748, un même texte apporté de Tripoli fournissait les éléments de quatre mémoires, se répondant les uns aux autres et signés par Gibert, Fréret, de la Nauze, Fréret enfin, qui eut le dernier mot. Le XXIIIe volume contient trois remarques ou explications : les deux premières, de l'abbé Belley, « Sur une inscription d'Athènes relative au gymnase public de cette ville » et « Explication d'une inscription antique sur le rétablissement de l'Odeum d'Athènes par un roi de Cappadoce »; la 3e, de Barthélemy, concerne une inscription grecque « trouvée par M. l'abbé Fourmont dans le temple d'Apollon Amycléen et contenant une liste des prêtresses de ce dieu ». En 1764, c'est une explication de M. de Guignes sur un texte du tombeau de Sardanapale; en 1787, un mémoire critique sur des inscriptions rapportées par Villoison; en 1791, une dissertation de Barthélemy « sur une ancienne inscription relative aux finances des Athéniens, contenant l'état des sommes que fournirent pendant une année les trésoriers d'une caisse particulière. » Tous ces travaux, accompagnés ordinairement de planches exécutées avec soin, prouvent, sinon une activité fiévreuse, du moins une constance et une suite de plan bien propre à encourager toutes les recherches.

La *Society of Dilettanti* (cf. Ad. Michaelis, *die Gesellschaft der Dilettanti in London*, dans la *Zeitschrift für Bildende Kunst*, XIV, 1879), fondée à Londres en 1733, se proposait tout spécialement d'encourager les recherches archéologiques; elle donna son appui

à mainte expédition scientifique en Grèce et en Asie-Mineure. Un de ses premiers fondateurs, Edmond Chishull (1680-1733), était aussi remarquable par son érudition que par la sûreté de ses recherches, comme le prouve son *Inscriptio Sigea antiquissima bustrophedon exarata* (1721), et, en 1728, ses *Antiquitates Asiaticae christianam aeram antecedentes, ex primariis monumentis Graecis descriptae, Latine versae*... Il publia des textes copiés par Sherard en 1709[1], en copia lui-même, en rectifia d'autres inexactement relevés par Wheeler, prépara un recueil de 300 inscriptions postérieures à l'ère chrétienne, relevées dans plus de trente-cinq villes d'Asie-Mineure et qui furent confiées plus tard à Maffei, puis à Corsini. Il faut citer dès maintenant, parmi les épigraphistes anglais, John Taylor (1703-66), bibliothécaire à Cambridge, auteur (1743) de la publication du *Marmor Sandwicense* rapporté d'Athènes en 1739 (*IG*. II², 814); — Richard Pococke (1704-1765), évêque anglican, qui publia en 1752 son *Corpus*, si négligemment composé, sous le titre : *Inscriptionum antiquarum graecarum et latinarum liber*; — les architectes James Stuart (1713-88) et Nicholas Revett, dont le voyage eut lieu en 1751-3; pour la première fois, on ne se contenta plus de lire ce qu'on voyait, mais on pratiqua des fouilles, dont le résultat fut publié à Londres en quatre volumes (1762) : *The antiquities of Athens*, ouvrage traduit bientôt après, sur une deuxième édition anglaise, en allemand, en français et en italien ; l'expédition avait eu lieu aux frais de la *Society of Dilettanti*; — enfin Richard Chandler (1738-1810), envoyé par la même société avec Nich. Revett dans son deuxième voyage et le peintre William Pars (1764). Les résultats en furent consignés dans les *Ionian antiquities* (2 vol. 1769-97) et les *Inscriptiones antiquae plerumque nondum editae* (Oxford, 1775). Dès 1763, on se le rappelle, Chandler avait réédité à Oxford, avec une préface, les *Marmora Oxoniensia*.

1. Le *British Museum* possède des papiers fort précieux de Sherard et de Chishull; voir, en ce qui les concerne, ainsi que leurs successeurs, la préface de Boeckh en tête du *CIG*.

L'action collective des Académies n'empêchait pas les travaux de détail ; ceux-ci se multipliaient d'eux-mêmes par l'influence des précédents et, à mesure que le nombre des inscriptions découvertes allait croissant, les essais de *Corpus* universels se répétaient d'autant plus nombreux et d'autant plus condamnés à échouer ; on n'en compte pas moins de huit parus entre 1731 et 1765, si l'on considère que ceux de Doni et de Gude ne furent généralement connus qu'à partir de la première de ces deux dates ; mais aucune Académie ne semble avoir songé encore à entreprendre franchement la tâche que des érudits isolés ne pouvaient plus mener à bien.

La première preuve en est l'échec du projet conçu par Maffei (1732) : l'esprit qui l'animait était excellent et vraiment nouveau. François-Scipion, marquis de Maffei (1675-1755), né à Vérone, dans le pays d'origine des Scaliger, membre de la Société Royale de Londres, associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen de l'Académie florentine della Crusca et tout d'abord membre influent de la *Nova Veronensis Societas*, était, par son érudition universelle, par son savoir en épigraphie, par ses relations internationales développées au cours de ses voyages en France, en Angleterre, en Hollande et en Autriche, l'homme le mieux désigné pour refondre, en le mettant à jour, le *Corpus absolutissimum* de Gruter : les découvertes accumulées depuis 125 années formaient un supplément beaucoup plus considérable que le texte. Le premier volume, dans le plan de Maffei, devait comprendre — *à part* — les inscriptions grecques ; de plus, l'auteur eut au moins deux bonnes idées : celle d'agir, non en son nom personnel, mais au nom de la *Nova Veronensis Societas* et celle de choisir en France un excellent collaborateur, J.-Fr. Séguier de Nîmes (1703-1784), qui le suivit en Italie, l'accompagna dans ses voyages, redressa souvent sa critique par trop fantaisiste.

Quand Maffei, arrêté bien à tort par l'entreprise de Muratori (1739-42), renonça à l'achèvement de son ouvrage, Séguier, pour ne pas perdre tout le travail acquis, résolut de dresser

au moins un catalogue de toutes les inscriptions connues, 2 vol. gr. in-folio pour les inscriptions latines, un vol. petit in-folio pour les inscriptions grecques, disposées les unes et les autres par ordre alphabétique, d'après les premiers mots : cette partie de son œuvre se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. C'est grâce à lui et au legs qu'il fit à sa ville natale de sa bibliothèque, de ses notes et de la bibliothèque de Maffei, que Nîmes demeure, dans le midi de la France, la ville la plus riche en ouvrages épigraphiques anciens. En 1759, Séguier avait déchiffré l'inscription de la *Maison Carrée* de Nîmes, au moyen des traces des clous qui avaient attaché les lettres antiques de bronze doré. Boeckh, qui vint consulter ses index en 1815, en tira grand profit.

C'était, avons-nous dit, en 1732 que Maffei envoya, rédigée en latin, en italien et en français, sa circulaire : *Prospectus universalis collectionis Latinarum veterum ac Graecarum, ethnicarum et christianarum inscriptionum, quae Nova Veronensis Societas Europae doctis reique antiquariae studiosis hominibus exhibet ac proponit*, réimprimée en 1746 à la suite de ses *Graecorum siglae lapidariae*. En 1749, parut son *Musaeum Veronense, h. e. antiquarum inscriptionum atque anaglyphorum collectio*, catalogue de la riche collection épigraphique qu'il avait formée lui-même à Vérone et auquel il avait ajouté un certain nombre d'inscriptions copiées à droite et à gauche. Son *Ars critica lapidaria*, fort précieuse malgré le caractère aventureux de certains jugements, ne fut imprimée qu'en 1765, en tête du recueil de Seb. Donati. Ainsi, l'œuvre de Maffei était la plus complète ébauche de ce que devait être un recueil universel : traité d'épigraphie, recueil d'inscriptions, index rigoureusement complet, rien n'y manquait, non pas même la séparation du grec et du latin ; rien, sinon la disposition topographique et aussi l'essentiel, à savoir l'exécution et la publication *in extenso*.

L'entreprise de L.-Ant. Muratori de Modène (1672-1750) : *Novus Thesaurus veterum inscriptionum in praecipuis earumdem*

collectionibus hactenus praetermissarum (4 vol. Milan, 1739-42), était grosse de promesses, qui ne furent guère tenues; il est très fâcheux qu'elle ait découragé Maffei. Les 15.000 inscriptions du *Novus Thesaurus* sont surtout latines, naturellement; mais ce qui est grave, c'est que l'auteur n'est pas un épigraphiste, que ses reproductions sont très négligées, sa classification et ses index plus que défectueux, sa critique très faible. On lui a fort reproché d'avoir reproduit sept ou huit fois les mêmes textes : nous sommes loin de la méthode si consciencieuse de Gruter, dont le souci d'exactitude rendit la tâche si ardue : *Quod dum facio*, disait-il, *accidit ut unam epigrapham legerim, recensuerim mutarim, descripserim non semel, sed decies, prout inciderem in testem qui se ferret, aut oculatum aut oculato proximum*; on voit le peu qu'il y aurait à modifier dans cette phrase pour définir les distractions de Muratori.

La dédicace au prince de Lichtenstein, ancien ambassadeur en France de l'empereur Charles VI, définit l'œuvre en des termes analogues à ceux du titre; ce serait une publication des inscriptions *quae diligentiam Gruteri, Reinesii, Sponii atque Fabretti olim effugerunt aut post eosdem emerserunt*. Dans sa préface, qui est du reste à lire tout entière, il avoue avoir conçu la pensée d'un *Corpus* universel; ce qui l'a retenu, c'est la difficulté du rassemblement des matériaux, l'impossibilité de faire concorder les classifications discordantes des recueils précédents; enfin, chose étonnante! la crainte, s'il reprenait pour son ouvrage les matériaux de ces recueils, d'être qualifié de plagiaire : celui qui agirait ainsi, *notam ingrati hominis, mea quidem sententia, vix effugeret...neque fas videatur innumera ipsorum monumenta ob aliquod longe minus additamentum veluti nostra facere, debitoque honore tantos viros fraudare velle*. Rien de plus touchant, rien de plus antiscientifique surtout que cet honnête scrupule, s'il fut vraiment sincère. Vient ensuite une longue liste d'épigraphistes *italiens*, en commençant par Cyriaque d'Ancône; bien que ce soit là un catalogue plutôt qu'une histoire même simplement ébauchée, c'est peut-être cet index qui donne aujourd'hui à cette pré-

face le plus clair de son intérêt. L'Italie, en effet, avait été la terre de la Renaissance; c'est de son sol qu'était issu le grand mouvement de retour à la connaissance de l'antiquité; et bien que l'épigraphie latine ait, comme il convient, particulièrement attiré son attention, c'est encore l'Italie qui conserve au XVIIIe siècle la première place dans les études d'épigraphie grecque.

S'il est vrai que tout ce qui fut désormais conçu, tenté ou réalisé doive être étudié *en fonction* du *Corpus Inscriptionum Graecarum* de Boeckh, il faut citer en première ligne, après Maffei et son collaborateur Séguier, le patricien florentin Eduardo Corsini (1702-63), professeur à Florence et à Pise, dont l'œuvre maîtresse : *Fasti Attici, in quibus archontum Atheniensium series, philosophorum aliorumque virorum illustrium aetas atque praecipua Atticae historiae capita per Olympicos annos disposita describuntur et illustrantur*, occupa douze années de sa vie (1744-56). Entre temps (1747), paraissaient à Florence ses *Dissertationes IV agonisticae, quibus Olympiorum, Pythiorum, Nemeorum atque Isthmiorum tempus inquiritur ac demonstratur.* C'est là, il est vrai, une exploitation des données de l'épigraphie plutôt qu'une œuvre proprement épigraphique; mais, en 1749, Corsini publiait ses *Notae Graecorum, sive vocum et numerorum compendia, quae in aereis atque marmoreis Graecorum tabulis observantur*; en 1752, toujours à Florence, il continuait l'œuvre de Maffei par une publication dont le titre est, comme les précédents, suffisamment explicite : *Inscriptiones Atticae nunc primum ex cl. Maffei schedis in lucem editae, latina interpretatione brevibusque observationibus illustratae*; les *Graecorum siglae lapidariae* de Maffei dataient de 1746.

F. M. Bonada donnait à Rome, en 1751-3, son *Anthologie* en 2 vol. : *Anthologia seu collectio omnium veterum inscriptionum poeticarum tam Graecarum quam Latinarum in antiquis lapidibus sculptarum*; — Mazochi (Alexius Symmachus), à Naples, en 1753-4, ses *Commentarii in regii Herculanensis Musei aeneas tabulas Heracleenses*; — Paciaudi, à Rome, en 1761, ses *Monumenta Peloponnesia*; — Ben. Passionei, à Lucques, en 1763,

ses « Iscrizione antiche disposte per ordine di varie classe ed illustrate con alcune annotazioni », recueil d'un caractère didactique, mais dans lequel l'auteur a inséré quelques textes inédits de sa propre collection.

Citons encore des travaux locaux ou de détails, tels que ceux du prince de Torremuzza, de Gaspard Oderico, le recueil manuscrit de Raponi (Inscr. du Musée Borgia); nous arrivons, sans quitter l'Italie, au dernier *Corpus* partiel (Inscriptions de la Sicile) tenté avant celui de Boeckh : en 1765, Seb. Donati, à Lucques, débutant par la publication de l'*Ars critica lapidaria* de Maffei, donnait une continuation de Muratori, qu'il enrichit lui-même d'un supplément en 2 volumes (1775). Ce *Veterum inscriptionum Graecarum et Latinarum novissimus thesaurus* — tel est son titre, qui se trouve être exact dans tous les sens, puisqu'il est le dernier d'une série — est précédé d'une dissertation sur les progrès des études épigraphiques depuis Muratori, auquel il ressemble tant par son manque de critique et ses affirmations présomptueuses. Manqua-t-il aux Italiens l'énergie de l'effort collectif ou celle de la persévérance? Nulle part cependant on ne se rendit mieux compte de la nécessité d'un *Corpus*, peut-être parce que nulle part on ne considéra d'aussi près la richesse de la matière : ainsi l'*Accademia Ercolanese* fut fondée en 1755, 36 ans après la découverte fortuite d'Herculaneum et publia, de 1757 à 1792, neuf volumes sur les antiquités ramenées au jour d'une manière, il est vrai, assez peu méthodique; mais on dirait, et l'exemple de Borghesi en épigraphie latine semble confirmer cette idée, que c'est par l'esprit d'analyse et de finesse qu'ils se distinguaient davantage. Entre le *novissimus Thesaurus* de Donati et le t. I[er] du *CIG.*, il s'écoula plus d'un demi-siècle; or, ce n'est ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie, mais l'Allemagne qui devait mener à bien l'entreprise, l'Allemagne à peine nommée jusqu'ici, si nous considérons que Gruter était flamand et Gudius danois d'origine.

Pour tout dire, il y aurait encore bien des noms à citer : on se tromperait gravement, si l'on ne jugeait des progrès de l'épigra-

phie que d'après la multiplication des tentatives de *Corpus*. Dans l'Europe occidentale tout entière, surtout depuis 1700, on s'occupait de la recherche et du commentaire des inscriptions. Nous avons signalé au passage tel essai de manuel ou de code de l'épigraphie; il serait peut-être préférable de citer telle dissertation à prétentions modestes et bornées, qui, à elle seule, constitue tout un Code. On sait, par exemple, ce que devait être pour la science épigraphique grecque le mémoire de Boissonade en 1817 : *Ad inscriptionem Actiacam* (*IG*., vol. IX, fasc. I, n° 513-515) *commentatio* et, pour la science épigraphique latine, le travail, si humble en apparence, de Borghesi : *Memoria sopra l'iscrizione del console L. Burbuleio Optato Ligariano* (1838); on pourrait dire quelque chose d'analogue, toutes proportions gardées, de l'œuvre du Zurichois Io. Casp. Hagenbuch : *De Graecis thesauri novi Muratoriani marmoribus quibusdam metricis diatriba* (1744); — de Barthélemy, l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* : *Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens* (Paris, 1792); — de Biagi : *Tractatus de decretis Atheniensium in quo illustratur singulare decretum Atheniense*, etc. (Rome, 1785).

Au total, la science se constituait : 1° par le nombre croissant des voyages que les Sociétés savantes encourageaient de plus en plus ; 2° par la multiplication des tentatives pour former un recueil universel et par les efforts de méthode qui en étaient la conséquence; 3° par l'apparition des mémoires critiques et des traités qui suivaient naturellement ou accompagnaient les publications de toute espèce; 4° enfin et surtout, par la séparation définitive, dès les dernières années du siècle, de la matière épigraphique grecque d'avec la matière latine. On éprouvait le besoin, on concevait la méthode, on possédait les matériaux d'un *CIG*. déjà fort riche : il ne manquait plus qu'une direction douée d'une persévérance à toute épreuve et l'excellent ouvrier sans lequel tous les éléments d'un *Corpus* risquaient de demeurer indéfiniment lettre morte.

III

Le *Corpus* de Boeckh (*CIG.*)

Il ne serait ni exact ni juste de faire commencer ce nouveau chapitre avec l'année où fut définitivement arrêté, par l'Académie de Berlin, le projet du *Corpus Inscriptionum Graecarum* et de son mode d'exécution. Bien avant 1815, certains efforts, certaines recherches ou explorations avaient directement préparé les voies. C'est ici un devoir de rappeler préalablement les progrès accomplis au cours du précédent quart de siècle : quel que soit le respect attaché au succès d'une œuvre, il ne convient d'oublier, à son sujet, ni ceux dont les travaux l'ont rendue possible — Cyriaque, Scaliger, Spon, Maffei, Chandler et tant d'autres — ni ceux auxquels il n'a manqué, pour réussir, que des circonstances jusqu'au bout favorables. Même au-delà de nos frontières, on a su rendre justice à Séguier, à Raoul Rochette, à Letronne, en qui W. Larfeld s'est honoré de saluer un Boeckh français.

Ni la Révolution de 1789, supprimant l'Académie des Inscriptions, ni les guerres napoléoniennes ne compromirent sérieusement les progrès de l'épigraphie ; bien au contraire, les prétentions des *purs* et des *incorruptibles* à revenir aux mœurs antiques, leur manie de se référer incessamment à l'antiquité païenne, comme les Puritains de Cromwell à l'antiquité biblique, fut une mode heureuse, en somme, pour les recherches archéologiques ;

l'expédition d'Égypte, bien qu'elle ne dût avoir son équivalent en Grèce que trente années plus tard, exerça une influence favorable à l'essor de toutes les études anciennes et, malgré les guerres incessantes, le nombre des explorateurs, Français et Anglais surtout, allait toujours croissant. François Pouqueville (1770-1838) avait accompagné au Caire en 1798 son maître le chirurgien Dubois ; au retour, il fut pris par un corsaire, retenu prisonnier en Turquie jusqu'en 1801 : le récit de ses aventures, paru en 1805 sous le titre de *Voyage en Morée et à Constantinople*, lui valut le poste de consul de France à Janina, puis (1815-17) à Patras. Son *Voyage en Grèce* (1820-22, réédité en 1826-27, traduit en allemand dès 1824) est remarquable par l'exactitude des descriptions et la nouveauté des aperçus ; à ce point de vue, il nous importe beaucoup plus que l'« Itinéraire de Paris à Jérusalem » de Chateaubriand (1811).

Mais, dès 1800, on avait mieux que cela à enregistrer. Le voyageur anglais William M. Leake (1777-1860), dont Boeckh a dit justement qu'il était *inter principes titulorum investigatores numerandus*, apporta aux recherches archéologiques une sûreté de goût et une sobriété de jugement qui donne un prix inestimable à ses découvertes. On lui doit le tombeau du roi Midas, retrouvé le 27 janvier 1800 dans la vallée de Doghanlu. Ses ouvrages furent publiés de 1814 à 1846 ; il eut la gloire de lutter, comme lieutenant-colonel, pour l'indépendance de la Grèce. — Edw. Dodwell (1767-1832), sir W. Gell (1777-1836) accomplirent aussi des voyages fort importants pour l'épigraphie grecque ; le dernier découvrit en 1813 et acquit à Olympie une tablette de bronze fort célèbre (*CIG.* 11 ; *IGA.* de Roehl, 110) : l'inscription qu'elle porte reproduit un traité entre les Eléens et les Héréens (τοῖς ϝαλείοις καὶ τοῖς Εὐϝαοίοις). Ce texte archaïque, qui remonterait, suivant Kirchhoff, à 500 av. J.-C. et même au-delà suivant Boeckh et Franz, est le plus ancien traité en langue grecque dont le texte soit parvenu jusqu'à nous. — Les noms de James Morier (voyage publié en 1818), de J.-M. Kinneir, pâlissent au voisinage du trop célèbre Thomas Bruce, comte d'Elgin et

Kincardine (1766-1841), ambassadeur d'Angleterre à Constantinople en 1799, qui acheva par ses pillages brutaux la destruction des sculptures du Parthénon (1800), sous le mauvais prétexte qu'en 1776 le comte de Choiseul-Gouffier avait rapporté en France un fragment, depuis longtemps tombé, de la frise du même temple. Ce vandalisme archéologique fut toutefois utile à l'épigraphie : les « Elgin Marbles », achetés en 1816 pour le compte de l'État anglais, comprennent une très riche collection d'inscriptions grecques.

Le Danemark, demeuré jusque-là un peu en arrière, produisit presque en même temps les épigraphistes Münter (mort en 1830 évêque de Seeland), Akerblad et Brönsted (1780-1842) ; ce sont des commentateurs plutôt que des voyageurs. Le premier s'occupe surtout des inscriptions ayant trait au christianisme; ses dissertations (1814, 1816, 1818, etc.) sont rédigées en latin. Akerblad écrivit en 1802 sa *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette, adressée au citoyen Sylvestre de Sacy* et quelques dissertations en langue italienne (1811, 1813, 1821); le troisième, en 1826, publia en allemand et en français ses *Voyages et Recherches en Grèce... depuis Pausanias jusqu'à nos jours* (2 vol.).

En 1822, comme le *CIG.* était en pleine période de préparation, paraissaient à la fois l'*Epigrammatum Graecorum spicilegium* de Friedr.-Gottl. Welcker, à Bonn, et le recueil plus important de Friedr.-Gotth. Osann, à Iéna : *Sylloge inscriptionum antiquarum Graecarum et Latinarum quas in itineribus suis per Italiam, Galliam et Britanniam factis exscripsit*; — les *Inscriptiones Graecae ex antiquis monumentis et libris depromptae* (Saint-Pétersbourg) de F. Graefe; — diverses monographies de J. de Blaramberg (mort en 1832) sur des inscriptions grecques du sud de la Russie; mais, avant d'arriver à Boeckh, il faut faire une place toute spéciale à deux épigraphistes français : Raoul Rochette et surtout Letronne.

Raoul Rochette, né en 1789, n'avait que trente-six ans quand parut le premier tome du *CIG.* ; professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'École Normale, membre de l'Académie des Ins-

criptions dès 1816, professeur d'archéologie depuis 1820, il avait publié cette même année ses *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*, qui devaient appeler l'année suivante les remarques de Blaramberg ; dès 1817, un important mémoire *Sur une inscription grecque trouvée près de Calamo en Béotie*; dès 1813, à vingt-quatre ans, une *Note concernant une inscription grecque tracée sur une caisse de momie égyptienne*; son activité ne devait jamais se ralentir. En 1844-45, nous relevons, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, XVII, p. 101, des *Questions de l'histoire de l'art discutées à l'occasion d'une inscription grecque gravée sur une lame de plomb et trouvée dans l'intérieur d'une statue antique de bronze* : deux ans plus tôt, l'inscription avait été déchiffrée par Letronne. Boeckh, le plus équitable des hommes, le compte parmi ses meilleurs collaborateurs ; ce fut lui, en quelque sorte, qui donna l'essor aux études épigraphiques touchant la Russie méridionale.

J.-Ant. Letronne (1787-1848) était Parisien : issu d'une famille pauvre, il dut se former lui-même, voyager (1810-12) avec un riche étranger qui l'emmena en divers lieux et notamment en Italie où il copia les inscriptions grecques de Florence (carnet de voyage chez M. Casimir Stryienski). L'*Essai sur la topographie de Syracuse au* v^e *siècle av. J.-C.*, qu'il fit paraître à son retour, le mit aussitôt en évidence et, dès 1816, comme Raoul Rochette, il entrait à l'Académie des Inscriptions. Ses mémoires ou articles sont extrêmement nombreux, également distingués par la sagacité et la sûreté de la critique, moins tranchants, moins arbitraires que ne le furent parfois les conclusions de Boeckh. Il a su rendre pleine justice au *CIG.* (dont il vit paraître les deux premiers volumes et la moitié du 3e), en le considérant comme un impérissable monument de l'érudition allemande. Signalons quelques-unes de ses publications les plus importantes : 1821, *Une inscription grecque contenant une pétition des prêtres d'Isis à Ptolémée II*; — 1822, *Deux inscriptions grecques gravées sur le pylône d'un temple égyptien contenant des décrets rendus par le préfet d'Égypte*; — en 1823, il établit définitivement une méthode

pour l'exploitation des sources historiques, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte sous la domination des Grecs et des Romains, tirées des inscriptions grecques relatives à la chronologie, à l'état des arts, aux usages civils et religieux de ce pays*. Toute sa vie, sans négliger le reste du monde grec, il resta fidèle aux bords du Nil; on cite, comme un monument capital, son *Inscription grecque de Rosette, texte et traduction littérale accompagnés d'un commentaire critique, historique et archéologique* (1841). Son œuvre devait être couronnée par la publication, en partie posthume et d'ailleurs inachevée, du *Recueil des Inscriptions grecques et latines de l'Égypte* (1842-48), un chef-d'œuvre incontesté de critique pénétrante et féconde. Le gouvernement français sut apprécier l'homme à sa valeur : inspecteur des études, directeur de la Bibliothèque du Roi, professeur d'archéologie au Collège de France, garde général des archives ; il ne manqua à Letronne que de trouver autour de lui une opinion publique et des confrères à la fois moins prompts au découragement et pourvus d'un peu plus de suite dans les idées. Son *Corpus* égyptien eût démontré, au besoin, que ses travaux de détail ne le rendaient pas incapable d'une œuvre d'ensemble.

***

L'Académie Royale des Sciences de Berlin, à qui revient le très grand mérite, non d'avoir conçu, mais d'avoir fait aboutir la colossale entreprise du *Corpus Inscriptionum Graecarum*, avait été fondée en 1700 par le premier des rois de Prusse, avec Leibnitz comme directeur. On sait quels démêlés bruyants son président Maupertuis, vers 1750, eut avec le mathématicien Koenig et son défenseur occasionnel Voltaire, dont la *Diatribe du Docteur Akakia* est demeurée célèbre; car Frédéric II, dans son large éclectisme, la peuplait volontiers de savants internationaux. Les guerres qu'on appelle, Outre-Rhin, *Freiheitskriege* une fois terminées en 1815, on se mit à l'œuvre et l'Académie eut le bonheur de trouver aussitôt, deux siècles après Gruter, un demi-siècle après Donati, l'homme de la situation.

Auguste Boeckh (1785-1867)[1], né à Carlsruhe, était depuis 1811, après avoir enseigné à Heidelberg, professeur à l'Université de Berlin; depuis assez longtemps, il préparait sa *Staathaushaltung der Athener* qui allait paraître en 1817; il avait trente ans, une volonté tenace, un jugement sûr, la résolution d'aboutir coûte que coûte — le mieux étant, là surtout, l'ennemi du bien —, une grande science, acquise par d'incessants travaux succédant à l'éducation de premier ordre qu'il avait reçue. Son maître était l'illustre Friedr.-Aug. Wolf, le critique d'Homère, l'auteur des fameux *Prolégomènes* de 1795 et qui ne devait mourir — à Marseille — qu'en 1824.

Dès 1815, nous l'avons dit, Boeckh accepta la charge et se mit à l'œuvre. Son premier soin devait être évidemment de recueillir les 6000 inscriptions alors connues, avant même de songer à les disposer ou à les critiquer : il fallait se procurer d'abord la matière du travail. Lui-même, dans sa préface datée du 10 octobre 1827, après une définition de l'épigraphie que nous n'acceptons plus et un résumé historique des travaux antérieurs aux siens, explique avec assez de détail *materia quo modo collecta sit.* Ce 3e paragraphe de la préface est surtout un long catalogue de ses collaborateurs de tous ordres et de tous pays, au nombre d'une soixantaine. Le premier de tous, si l'on peut employer ce mot dans son acception la plus large, c'est encore François Séguier, dont le 5e volume intitulé πασῶν τῶν Ἑλληνικῶν ἐπιγραφῶν πίναξ est un index, disposé par ordre alphabétique et suivi de trois autres : τῶν Χριστιανῶν ἐπιγραφῶν πίναξ; *inscriptiones quae in antiquis auctoribus continentur*; *inscriptiones quae in gemmis, in sigillis, in statuarum basibus, sub illustriorum virorum capitibus etc., sculptae sunt.* C'était là une base d'opérations incomparable. Le 3e et le 4e volumes furent aussi utilisés, de même que la bibliographie unique, constituée par le 6e et le 7e, *repertorium auctorum qui inscriptiones antiquas ediderunt*

1. Consulter, pour la biographie de Boeckh, l'ouvrage détaillé de M. Hoffmann : *August Boeckh. Lebensbeschreibung und Auswahl aus seinem wissenschaftlichen Briefwechsel.* Leipzig, 1901.

usque ad a. MDCCLXX. Il fallait évidemment partir de là : Immanuel Bekker (1785-1871), le futur éditeur d'Aristote et des orateurs attiques, fut aussitôt envoyé à Paris pour recueillir les *schedae* de Fourmont et du compagnon de Choiseul-Gouffier, Villoison; en même temps, il rendit compte de l'œuvre de Séguier, dont K.-B. Hase, aidé d'un Hellène fort suspect, Theod. Sypsomos, avait entrepris la transcription dans des conditions médiocrement heureuses.

Boeckh avait à sa disposition les divers recueils antérieurs : il cite ceux de Gruter (1re éd. en 1603), de Reinesius (1682), de Spon (1685), de Fabretti (1699), de Muratori (1739-42), de Doni (édité en 1731), de Donati (1765), *aliorum*, ajoute-il ; mais cela n'était rien. Il fallait chercher de toutes parts, surtout pour les cinquante dernières années, dans les journaux scientifiques, les catalogues des Musées, les récits de voyages, etc., les inscriptions publiées en dehors des *Corpus*; il importait par dessus tout, puisqu'on entreprenait une œuvre aussi colossale, de ne rien négliger pour la rendre plus complète et absolument actuelle, c'est-à-dire de provoquer en quelque sorte et d'exploiter aussitôt les découvertes nouvelles de jour en jour multipliées. Boeckh ne céda pas à la tentation d'attendre les résultats, qu'on pouvait escompter si brillants, de l'affranchissement prochain de la Grèce; convaincu que mieux valait, par la publication du *CIG.*, contribuer à l'éclat des futures découvertes qu'en compromettre le résultat par un ajournement indéfini de sa publication, il crut devoir, dans l'intérêt et pour le plus grand profit de l'épigraphie grecque, se résigner à faire une œuvre qui devait être à compléter presque dès le lendemain de son apparition. Quand il loue, chez ses collaborateurs, cette *humanitatem et liberalitatem ab omni remotam invidia quae pusillos invadit animos*, il définissait, juste dix jours avant Navarin, un état d'esprit qui lui est personnel et qui lui fait, comme à eux tous le plus grand honneur.

Il suffirait de transcrire cette liste pour connaître les noms de tous ceux qui, en Europe, travaillaient alors aux progrès de l'épi-

graphie grecque ; Boeckh cite naturellement en première ligne des Allemands érudits ; mais nous voyons à leurs côtés des Américains, des Grecs, des Italiens, des Hollandais, des Danois, des Russes, des Anglais, des Suisses. La France est fort courtoisement traitée : *Gallorum principes litteratores sedulo et libentissime* — exactitude et obligeance — *me adjuverunt, initio E. Q. Viscontus qui paulo post obiit* — en 1818 —, *mox Letronnius, Radolphus Rochettus, St Martinus, Boissonadus* ; *Ægyptiaca haud pauca, antequam ederentur* — en 1821 —, *Jomardus mihi concessit* ; *tabulas, quae Musei Parisiensis inscriptiones omnes aeri incisas continent, Claracus comes illustrissimus ejusdem Musei conservator, prius quam publici fierent juris* — en 1826 —, *per Hasium ad me misit.* Lors de la refonte de 1873, on ne devait pas trouver partout le même désintéressement. Berlin fut donc, à partir de 1815 et surtout lorsque la circulaire de Boeckh en date du 15 juillet 1822 : *Notitia CIG. sumptibus Academiae Borussianae edendi*, eut donné les grandes lignes de l'ouvrage et fait espérer une publication prochaine, un centre unique de renseignements, le dépôt universel des matériaux du *CIG*. A peine avait-il été nécessaire de faire remarquer, comme devait y revenir Philippe Le Bas en 1829 dans sa thèse sur l'*Utilité de l'Épigraphie*, qu'une collection d'inscriptions grecques était la condition presque absolue de la connaissance des dialectes de l'ancienne Grèce et de la vie grecque, publique et privée, dans ses plus intimes détails.

Comment Boeckh ordonna-t-il cette abondance de matériaux ? D'abord, il fallait choisir, exclure délibérément toute inscription reconnue fausse, reléguer dans un appendice toute inscription gravement suspecte, renoncer à transcrire celles qui ne nous sont connues que par des textes d'auteurs anciens, à travers toutes les incertitudes de la paléographie, y compris la copie *princeps* ; seul, le *Marmor Adulitanum* de Kosmas Indikopleustès (nº 5127) devait faire exception. Mais l'auteur est allé plus loin : déclarant que toute légende de monnaie ou médaille, frappée en même temps que l'effigie et les emblèmes spéciaux, est

du ressort exclusif de la numismatique et trouvant d'ailleurs qu'il n'y a guère de commun entre ces légendes et les inscriptions ordinaires que l'antiquité des caractères, il n'a voulu en accueillir aucune; mais, pour ces mêmes raisons, il admet les inscriptions des pierres précieuses gravées, des vases et des sceaux. Il a conservé les plus minimes et les plus inintelligibles fragments, sachant par expérience que tout peut servir et que lui-même a pu restituer une inscription fort maltraitée, copiée par Cyriaque d'Ancône et dédaignée par Muratori (*CIG.* 1711 A). Il ne lui suffit pas que les caractères soient grecs : il faut que la langue le soit aussi; ni les *tabulae litteris graecis confectae* que les soldats de César trouvèrent dans le camp des *Helvetii* (*BG.* I, 29), ni en général les textes des Gaulois qui, abstraction faite de leur littérature sacrée, *in reliquis fere rebus, publicis privatisque rationibus, litteris Graecis utuntur* (*BG.* VI, 14), n'étaient matière du *CIG.* : ce qui ne diminue en rien l'utilité qu'ils présentent pour l'histoire de l'écriture.

Jusqu'ici nous n'avons eu qu'à louer; ce qui suit mérite simplement des circonstances atténuantes : *Sculptores*, dit-il, *et falluntur et fallunt.* On ne connaissait alors aucun moyen mécanique de reproduction : l'estampage n'était guère vulgarisé, le premier daguerréotype date de 1839; dès lors, refuser de reproduire en général le dessin des monuments figurés qui portent le texte n'est, après tout, qu'un légitime souci d'exactitude. Boeckh songe aussi à ne pas augmenter démesurément le prix de l'ouvrage, à ne pas transgresser les limites d'arts distincts : *Non enim commiscendi artium fines sunt.* Ce dernier motif, tout formaliste et abstrait, n'est pas indiscutable : la chose s'imposait, c'est l'essentiel. Les inscriptions, suivant un usage fort ancien, sont transcrites en lettres capitales avec, en regard, une copie en lettres minuscules toutes les fois que, par leur importance ou l'incertitude de leur texte, elles paraissent en valoir la peine.

En ce qui concerne la disposition proprement dite, Boeckh, peut-être sous la pression de la nécessité, peut-être parce qu'il était impossible de classer autrement une quantité aussi énorme

de matériaux, a pris un parti infiniment heureux. Il est revenu en principe à l'ordre géographique suivi jadis par Apianus et Amantius et abandonné depuis trois siècles, puisque Smetius et tous ses successeurs s'en étaient écartés. Entre les trois principes de classement, d'après le contenu, d'après l'époque, d'après le lieu, c'est le dernier qui semble à première vue être le moins intelligent, c'est le premier qui paraît l'être le plus ; mais Boeckh a délibérément écarté les deux premiers comme présentant en général, le second surtout, par trop peu de certitude. De plus, tandis qu'en latin la langue épigraphique ne varie pas beaucoup d'un pays à un autre, il reste au contraire en Grèce presque autant de dialectes que de cités; la centralisation romaine est tout à fait différente de ce qu'on pourrait appeler, au singulier ou au pluriel, le fédéralisme hellénique. L'ordre chronologique profiterait certainement aux questions de linguistique et de paléographie ; aussi a-t-il été suivi dans chaque groupe, autant que le permettait alors l'état des connaissances. Enfin l'ordre par classes est précieux, malgré son imprécision, quand on se trouve en présence, pour un seul pays, d'un très grand nombre d'inscriptions : c'est ainsi que, dans le t. I du *CIG.*, les 980 textes attiques dont se compose la *Pars II* sont répartis en 12 classes :

1. *Acta publica senatus et populi, universitatum et collegiorum.*
2. *Tabulae magistratuum.*
3. *Catalogi et inscriptiones militares, etc.* ;

au contraire, les 52 inscriptions de Mégare qui forment la *Pars III* ne sont l'objet d'aucune subdivision.

Ainsi, la valeur de la disposition par classes n'est pas méconnue ; elle est seulement remise à sa place, c'est-à-dire, quand elle est indispensable, au second rang. Un texte qui se présente est donc placé d'abord dans la *Pars* que lui assigne la géographie ; ensuite et s'il le faut, dans la classe qui, d'après son contenu, est la sienne; enfin, s'il est possible, au rang que la chronologie permet, sûrement ou probablement, de lui attribuer, les textes datés directe-

ment ou par conjecture précédant les textes dont rien ne permet de soupçonner l'âge réel. On part ainsi du principe le plus sûr pour finir par le plus discutable. D'ailleurs, Boeckh sait fort bien que l'ordre géographique n'est pas toujours d'une absolue sûreté, soit qu'on ignore le lieu exact où l'inscription a été retrouvée, soit que ce lieu exact ne soit pas le véritable lieu d'origine; il s'excuse, il se justifie plutôt d'avoir parfois conjecturé dans le rétablissement à sa place de tel ou tel texte : *Quae si cui inconstantia videbitur, sciat in ordinanda hujusmodi materia inconstantiam judicio temperatam praestare perfectae sed infructuosae constantiae.* C'est là une garantie de prudence et de modération, dans une tâche où ces qualités sont si nécessaires[1].

Une première partie du *CIG.* est soustraite à l'ordre géographique; son titre même : *Tituli antiquissima scripturae forma insigniores*, justifie cette anomalie apparente. De pareilles inscriptions exigent une reproduction, une explication, une critique toutes spéciales, extraordinairement développées par rapport au reste; leur groupement importe à l'histoire de l'alphabet; enfin, un grand nombre des falsifications de Fourmont prétendant à l'archaïsme, il importait d'en finir au plus tôt avec les *inscr. Fourmonti spuriae.* La *Pars I* comprend donc 43 inscriptions authentiques, suivies de 26 textes de Fourmont longuement discutés : on est d'accord pour reconnaître que toute cette partie fait le plus grand honneur à la sagacité de l'auteur; même il s'est piqué de bienveillance, quand il termine son réquisitoire par ces mots :... *me inquam qui non gloriolae captandae causa neque ingenii ostentandi in convincendis his monumentis versatus sum, sed ut Fourmontum absolvere possem non optaverim minus quam judex æquus et bonus reum mallet innocentem quam noxium invenire.* Est-ce bonté pure? sérénité impassible de la science? douceur affectée du chat qui a saisi la souris et joue

1. Sans doute, il s'est parfois trompé ou laissé tromper, comme le prouve par exemple Th. Reinach (*Revue des Et. Grecques*, t. X, 1897) pour le *CIG.* 1840, qui est à tort rapporté à Corfou au lieu de la Crète, son véritable pays d'origine; mais ces erreurs chez lui sont bien exceptionnelles.

quelque peu avec elle? L'auteur seul et ses amis intimes le savaient. Il aurait montré sans doute plus d'indulgence, s'il s'était aperçu que les copies faites pour le *CIG.* étaient prises, non pas sur les papiers originaux, mais sur des copies déjà préparées probablement pour l'impression. Sa critique n'en est pas moins juste; toutefois, jusqu'à un certain point, elle se trompe d'adresse (Ad. Wilhelm, *Anz. der phil. hist. Cl. der Wiener Akad.* 20 juillet 1901).

Le terrain une fois déblayé, il s'attaque aussitôt au cœur de la place : il commence par l'Attique. De là, pour ne rien laisser derrière lui, il gagne la Mégaride, puis le Péloponnèse; après quoi, il peut aller de l'avant et se diriger successivement vers les divers pays barbares, en traversant d'une part la Béotie, la Phocide (avec la Locride et la Thessalie) — ici finit le 1er volume —, d'autre part l'Acarnanie, l'Épire, l'Illyrie, la mer Ionienne, les *Incerti in Graecia loci* : ainsi s'achève la Grèce proprement dite. Décrivant ensuite autour d'elle un cercle de grand rayon et partant du nord pour continuer par l'est et le sud jusqu'à l'extrême occident, Boeckh explore les *marches de l'Hellénisme*, la Macédoine et la Thrace, les îles de la mer Egée, l'Asie en commençant par la Carie et remontant par le littoral jusqu'à la Bithynie — fin du 2e volume —; il rejoint la Méditerranée orientale par les provinces intérieures; puis, ayant pénétré jusqu'en Perse, il vient dépouiller à son tour le continent africain, de l'Égypte et de l'Ethiopie à la Tripolitaine; par la Sicile, l'Italie, la Gaule, la Bretagne, etc., cette *Odyssée* atteint son terme à la fin d'un 3e volume. Divers appendices ont été jugés nécessaires : *Inscriptiones incertorum locorum*, inscriptions chrétiennes qu'avait spécialement étudiées Maffei, *Inscriptiones subditiciae*, *addenda* et *corrigenda* exigés par les progrès de la science ou par les critiques d'adversaires non négligeables et qu'il fallait bien mettre à profit ou réfuter. Enfin trois index constituaient à cet énorme *thesaurus* comme une triple clef : l'un, bibliographique; l'autre, des matières, dans l'ordre où elles avaient été présentées; le dernier — l'essentiel —, des mots et des choses, disposé par

chapitres, et, dans chaque chapitre, suivant l'ordre alphabétique. Alors et sans même attendre jusque-là, l'Académie Royale de Prusse serait à son aise pour préparer des suppléments : nous verrons plus tard qu'elle a fait mieux encore.

Boeckh, nous l'avons vu, a reproduit ses textes en une double expédition, la première étant aussi conforme que possible à l'original par les lettres et par les lignes; il énumère les signes dont il se sert et regrette de ne pouvoir, vu l'importance de l'ouvrage, employer au besoin des caractères de couleurs diverses. Quand il l'a fallu absolument, il a recouru à la gravure sur acier; le reste du temps, il adopte les caractères d'imprimerie en usage chez tous les épigraphistes anglais, notamment dans les *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa* (Cambridge, 1810-25) d'Edw.-Dan. Clarke. Le commentaire, critique et herméneutique, est la vraie partie scientifique de l'épigraphie; celle-ci, en effet, en tant que science date, non pas des collections qui ont été faites de tous temps, mais de la constitution de la critique. Aussi la seconde moitié de la préface insiste-t-elle longuement, donnant à la fois d'excellents principes et des exemples qui ne sont pas toujours bien choisis.

L'auteur a tenu à tout diriger en dernier ressort, ce qui ne signifie pas qu'il n'ait pas eu des collaborateurs, dans la partie critique. Parfois, il a lu d'avance certains fragments à l'Académie royale. Son commentaire, dit-il, est aussi bref que possible, parce que le *CIG.* n'est pas destiné aux débutants; toutefois, ce commentaire, critique ou paléographique, nous paraît bien long parfois, à côté de ce que l'on trouve aujourd'hui dans les *Corpus*. Cela vient sans doute de ce que la science, à notre époque, s'est beaucoup vulgarisée, grâce à des traités spéciaux et complets, qu'il est facile d'utiliser quand on feuillette les recueils. Boeckh se défend d'avoir abusé des conclusions fermes; c'est pourtant cet abus qu'on lui a parfois reproché, non sans quelque raison. Il n'existe, dit-il, ni critique ni herméneutique spéciale à l'épigraphie, mais un redoublement de difficultés : *Cum intelligi scripta nequeant nisi emendata neque emendari*

possint nisi intellecta, nec crisis incipi potest nisi absoluta interpretatione neque interpretatio nisi absoluta crisi. At haec inter se pugnant. Ajoutons que la plupart des textes sont tronqués, ce qui est dans les manuscrits le cas le moins fréquent. Pour se tirer d'affaire, il faut une longue expérience; il convient de s'être familiarisé avec les formules traditionnelles, de tenir compte de la paléographie, des dimensions des lignes — on sait les avantages, pour l'épigraphiste, de l'écriture *στοιχηδόν*, c'est-à-dire de cet usage qui faisait employer à chaque *versus* un même nombre de lettres symétriquement disposées ligne à ligne —, d'observer les rythmes, d'être versé dans l'ensemble de la philologie, de ne pas trop s'étonner des véritables barbarismes que l'on rencontre ni des défaillances du lapicide.

En somme, et ici Boeckh est absolument d'accord avec son contemporain Borghesi (1781-1861), il faut s'appliquer à formuler de véritables équations, dont l'inconnue x soit évaluée d'une manière en quelque sorte scientifique : *In titulis obscurioribus et verba et sententiae analytica via inveniendae sunt, ut mathematici ignotos numeros indagant.* En d'autres termes, *rien ne se devine, tout s'explique.*

A défaut d'un dégagement mathématique de l'inconnue, on a la ressource, non moins scientifique, de l'hypothèse, des approximations patientes et progressives : *Gradatim et appropinquando ad veritatem pervenitur.* Il joint la pratique à la théorie, donne des modèles de commentaires pour inscriptions obscures, de restitutions pour inscriptions mutilées, d'exploitation des inscriptions métriques et termine cette longue préface par un essai d'exposition des principes qui permettent de distinguer *quid genuinum vel subditicium, sincerum vel affectatum sit.*

Rien de plus simple ici que les principes, rien de plus complexe que l'application : l'exemple de Scipion Maffei, excellent théoricien pourtant dans son *Ars critica lapidaria*, en est une preuve inquiétante. Les indices, nous n'osons dire les preuves d'authenticité, sont de deux sortes : extérieurs ou matériels, intérieurs ou inhérents au sens de l'inscription. La forme des lettres, l'anti-

quité de la matière, la forme du monument, font partie des premiers; pour le fond, l'emploi des formules, la langue, la convenance, la date quand elle existe, la tradition même, sont choses à observer. C'est justement l'ignorance de toutes ces exigences qui a perdu la plupart des faussaires : ils ont opéré avant la constitution de la science et leur fraude fut souvent aussi aisée à démasquer qu'elle avait été facilement commise.

Telles sont à peu près les idées exprimées par Boeckh dans sa préface au tome I du *CIG.*, qui devait achever de paraître en 1828; elle-même est datée du 10 octobre 1827 et, dans certaines de ses parties, semble prévoir et réfuter des critiques éventuelles. En fait, le 1er fascicule du t. I (inscriptions archaïques, dissertation sur les textes de Fourmont et les deux premières classes des inscriptions attiques, en tout 164 numéros sur 1792 que devait contenir ce 1er tome) avait paru dès 1825 et avait eu à subir presque aussitôt les violentes critiques, nous pourrions dire les invectives, de Godefroy Hermann (1772-1848). Ce grand adversaire de Wolf, dont Boeckh était le disciple, ne ménagea pas plus l'élève que le maître. La lutte fut épique; elle fut marquée par des attaques et des rispostes retentissantes comme la fameuse querelle du *Cid*; seulement, cette fois-ci, le chef-d'œuvre émanait de l'Académie elle-même. Dès 1826, paraissait en 48 pages la *Recension* d'Hermann, qui, ayant fondé en 1819 la *Société grecque*, sans parler de ses nombreuses publications relatives à la langue et à la métrique des Grecs, était assurément fort autorisé pour intervenir. Il se plaint d'abord de ce qu'en décrivant le cadre de l'inscription Boeckh n'en ait pas représenté les décorations et les figures; l'excuse future de la *Préface*, à savoir que le mieux est l'ennemi du bien, était bonne après tout, puisqu'il fallait aboutir et qu'une quarantaine d'années devait s'écouler encore avant que ce vœu reçût satisfaction; le reproche de n'avoir pas marqué les restitutions en caractères de diverses teintes n'est guère plus sérieux. — Vous deviez placer en tête, dit Hermann, une série de planches représentant l'histoire actuellement connue des lettres de l'alphabet : critique exacte et critique injuste. S'il est réel

que les principes de Boeckh en diplomatique étaient assez incertains, nous savons aujourd'hui que l'histoire de l'alphabet devait attendre près de quarante ans à la fois son maître Kirchhoff et les circonstances qui autoriseraient une conclusion. — Le juste départ du nécessaire et du superflu laisse à désirer, dit encore Hermann; le livre est incommode aux débutants (Boeckh se défend de son mieux), vous abusez de l'arbitraire, de cet arbitraire intimidant qui déconcerte la critique et dissimule mal le manque de sagacité, d'adresse, de réflexion, de connaissances de la langue, de science philologique.

Cette fois, le reproche est excessif; avant même de plaider, dans sa *Préface* de 1827, les circonstances atténuantes, Boeckh répondit amèrement, dans les sept pages de son *Antikritik*, que la *Recension* manquait non seulement d'indulgence, mais d'expérience; qu'il était facile de censurer en trois mois un ouvrage dont la préparation avait duré douze ans ; il s'excusait à certains égards et se justifiait pour le reste. Hermann insista, dans une *Erklärung*; puis des amis communs intervinrent, comme toujours, pour aigrir le différend et aboutir à une constatation peu surprenante : c'est que l'auteur responsable du *CIG.*, n'ayant à son service ni les procédés de reproduction ni les acquisitions scientifiques dont son œuvre devait précisément aider les générations nouvelles à se munir, n'est pas arrivé du premier coup à la perfection et que peut-être les forces d'un seul, quelle que fût sa valeur, n'étaient pas à la hauteur d'une pareille tâche. Ce fut en effet une excellente idée et non pas seulement un heureux choix que l'adjonction, à titre de principal collaborateur, de Johann Franz, pour la publication du t. II (1843) et la préparation du t. III (qui ne parut qu'en 1853, deux ans après la mort prématurée de Franz); Franz, à son tour, fut convenablement remplacé par Ernest Curtius et Adolphe Kirchhoff pour le 4e volume (paru en 1859). Enfin les vastes index, œuvre de Hermann Rœhl, furent achevés dix ans seulement après la mort de Boeckh, soixante ans après la mise en chantier de l'œuvre (1877). Nous aurons à revenir sur chacun

de ces illustres philologues : que faut-il, en somme, penser du *CIG.*?

Beaucoup de bien, sans aucun doute : les 11.000 inscriptions (dont 1.300 chrétiennes), rassemblées dans ces quatre volumes, représentent le travail le plus ingrat du monde, puisque la matière se développait à mesure qu'avançait l'œuvre, que chaque volume devait considérablement vieillir avant même l'apparition du suivant — et en même temps le travail le plus fécond et le plus précieux, puisqu'il donna aux recherches comme à la science de l'épigraphie grecque une impulsion décisive. A ne considérer le *CIG.* que dans ses résultats, il faut louer sans réserve aucune; à le considérer en soi, il faut avouer que, s'il était un élément incomparable de progrès, il laissait pour sa part bien des progrès à réaliser. « Dans toutes les parties de son travail, écrivait E. Egger (*Journal des Savants*, 1871), M. Boeckh s'est montré un véritable maître » ; en effet, sans méconnaître ce qu'il doit à ses devanciers comme à ses collaborateurs, on peut affirmer aujourd'hui qu'il est le fondateur de l'épigraphie grecque. Faut-il gémir ou se féliciter de ce que, « sans cesse distrait par d'autres devoirs académiques et universitaires, entraîné vers d'autres recherches comme celles qui nous ont valu ses deux volumes sur la métrologie et la chronologie », il se soit déchargé sur d'autres du soin de mener à bonne fin l'œuvre du *CIG.*? Sans doute, il s'exposait à la voir péricliter, si, comme il est arrivé pour le t. IV, les collaborateurs ne présentaient pas encore des conditions suffisantes de préparation et de maturité ; mais, d'un autre côté, par la composition d'un ouvrage tel que la *Marine des Athéniens* (*Seewesen der Athener*, Berlin, 1840), il montrait comment on devait mettre en œuvre les secours fournis par le *CIG.* D'ailleurs, en cette même année 1840, Franz, dans ses *Elementa*, livre qui demeure encore à certains égards presque neuf, créait la théorie à la veille du jour où il devait prouver sa force dans la pratique. Les *Elementa* donnent les principes, le *CIG.* le monument, le *Seewesen* un modèle d'exploitation : c'est le fondement, c'est l'exécution, c'est le but exposés tour à tour.

Il est cependant fâcheux que Boeckh, comme la plupart des Allemands qui l'ont précédé ou qui devaient le suivre, ait publié ses textes sans y joindre une traduction; Spon, pour ne citer que lui, avait agi tout autrement. Non qu'il faille assurément traduire de simples listes de noms propres ou des formules courtes, claires et traditionnelles; mais tous les textes de quelque étendue, actes officiels, contrats de vente, lettres, etc., devraient être traduits dans l'intérêt du lecteur qu'il faut éclairer, de l'éditeur qui échappe ainsi au danger de méconnaître les difficultés réelles, de l'entreprise enfin qui, par la traduction comme par la phototypie, serait allégée de mainte explication ou description fort prolixe. C'est avec raison, comme le remarque E. Egger ne songeant qu'aux contemporains du *CIG.* de 1827, que l'école française a pratiqué la méthode contraire, avec Belley, Barthélemy, Letronne et Ph. Le Bas; Rangabé en Grèce, dans ses *Antiquités Helléniques* (1842 et 1855), devait agir de même; et malheureusement Waddington, le continuateur de Ph. Le Bas, devait suivre les exemples d'Outre-Rhin.

Boeckh, dans sa préface, s'était défendu contre un grief très spécieux : pourquoi ne pas attendre les premiers fruits de l'affranchissement de la Grèce, en voie de réalisation depuis au moins l'année 1822? *Quantum equidem intelligo*, déclare-t-il en 1827, *cunctando in tali re solet effici ut universum abjiciatur consilium*; *sed collectio prius edita adjuvat studia eorum qui posthac edant titulos recens repertos.* Vraiment, nous ne pouvons nous empêcher de regretter la hâte excessive avec laquelle il a, non pas entrepris, mais commencé le *CIG.* par son premier volume et, pis encore, par son premier fascicule. Publier dès 1825-28 précisément les inscriptions des parties de la Grèce qui devaient de toute évidence être les premières affranchies et rendues à la civilisation, au lieu d'ajourner cette publication et de débuter, par exemple, par le t. III et les inscriptions d'Asie, c'était se condamner de gaieté de cœur à être incomplet au lendemain de l'apparition du livre. Il s'en console bien trop aisément : *Talia monumenta recens inventa, quae primo volumini*

accedere debebant, poterunt vel in fine operis, quando in manus meas pervenerint, vel in praefatione voluminis secundi aut tertii edi.

*
* *

En fait, comme nous allons maintenant l'exposer, pendant la période qui correspond en France à la Restauration, un effort considérable était accompli grâce à l'insurrection hellénique, dont ne pouvait profiter, de parti pris, le t. I du *CIG.*, non plus que les chercheurs ne devaient profiter de ce même volume alors sous presse : grand dommage de part et d'autre.

Énumérons brièvement les faits historiques :

1820. L'Ἑταιρεία, fondée depuis 1814, prend pour chef le Fanariote Alexandre Ypsilanti.

1821. Début de l'insurrection ; congrès d'Epidaure préparant la rédaction de l'acte d'indépendance.

1822. L'indépendance proclamée; constitution provisoire.

1823. Exploits de Botzaris ; appels de lord Byron.

1824. Sympathies anglaises ; exploits de Canaris et de Miaulis.

1825. Atrocités Péloponnésiennes (1er fascicule du *CIG.*).

1826. Nauplie, capitale provisoire ; souscriptions dans toute l'Europe.

1827. Convention de Londres en faveur de l'indépendance de la Grèce ; Navarin (*préface* de Boeckh).

1828. Le *Panhellenion* avec Capo d'Istria pour chef ; les Égyptiens évacuent la Morée (t. I du *CIG.*).

1829. Nouvelle convention de Londres et traité d'Andrinople ; la Turquie s'incline devant les faits accomplis.

1832. Otton de Bavière, roi des Hellènes.

1833-4. Athènes est choisie comme capitale définitive.

A la faveur de tous ces événements, l'épigraphie, surtout dans le Péloponnèse et dans l'Attique, se développait d'une manière surprenante ; les Grecs cherchaient, dans leur sol ravagé, les titres glorieux du passé à leur indépendance future, comme avaient fait, avec Colà di Rienzo, les Romains du XIVe siècle ; la France, fidèle aux traditions de 1798, organisait en 1828 l'*expédition de Morée*, dont les résultats ne devaient pas se faire attendre. Trois Académies, celles des Sciences, des Inscriptions

et des Beaux-Arts, représentées chacune par deux commissaires, à savoir Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, Hase et Raoul Rochette, Huyot et Letronne, avaient constitué le programme et recruté le personnel d'une mission en trois sections (sciences physiques, archéologie, architecture-sculpture), dont les membres se trouvaient réunis à Toulon vers le 30 janvier 1829. Un an plus tard, la mission prenait fin. Aussitôt commençait la rédaction de ces énormes in-folio, qui, par le format comme par le luxe de leur illustration, semblent avoir voulu rivaliser avec le célèbre *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier (le dernier volume de celui-ci était posthume, et avait paru peu d'années auparavant) : « A. Blouet, Ravoisié, Poirot, etc. : *Expédition scientifique en Morée, architecture, inscriptions et vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique* » (3 vol. in-fol. 280 pl., Paris, 1831-38, etc.).

Le compte rendu épigraphique comprenait quelques centaines d'inscriptions, accompagnées d'un commentaire explicatif de Ph. Le Bas : Messénie et Arcadie en 1835, Laconie en 1836, Argolide en 1837, îles de la mer Egée en 1839.

Ph. Le Bas (1794-1860) allait à son tour se laisser reprendre au goût des aventures : ancien marin et ancien militaire, jeune encore et pourtant célèbre, tant sa vie était déjà bien remplie, précepteur de Louis-Napoléon Bonaparte depuis 1820, professeur à l'École Normale, membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1838, il allait diriger, sous les auspices d'Abel Villemain, ministre de l'instruction publique en France, un long voyage en Orient (1842-44).

La mission confiée à Ph. Le Bas était avant tout une mission épigraphique; ce ne fut pas, de sa part, faute de visées plus larges, mais, comme le lui écrivait Villemain le 1er novembre 1842, « tout ce qui concerne les recherches d'art se rattachant au ministère de l'intérieur », il devait s'attacher « à recueillir dans les différents dépôts de la Grèce les inscriptions encore inédites, en restituant d'après un examen sur les lieux celles qui sont mutilées, en recherchant dans les îles les moins explorées

jusqu'ici tout ce qu'il y a de monuments épigraphiques non seulement inédits, mais même inconnus... ». Bref, l'épigraphie devait son affranchissement au défaut d'entente entre deux départements ministériels. Heureusement, la bonne volonté des ministres corrigea ce que cet état de choses présentait en somme de fâcheux : Le Bas put emmener un dessinateur, se recommander de Guizot auprès du corps diplomatique et de l'amiral Duperré auprès du commandant de notre station navale à Athènes; enfin sa mission qui devait durer un an fut prolongée de onze mois, jusqu'en novembre 1844 et, comme il le dit, fut réellement productive pendant un an et demi. Il revint chargé d'un butin énorme : « *Cinq mille inscriptions presque toutes grecques, dont* 2.000 *au moins copiées et estampées à Athènes, et* 3.000 *autres recueillies dans les autres parties du monde grec où j'ai pu diriger mes recherches : voilà à quel chiffre approximatif s'élève une récolte qui, je le dis sans exagération, égale, si elle ne la dépasse pour les lieux que j'ai explorés, celle qui avait été faite par mes devanciers, depuis Cyriaque d'Ancône* (xve s.) *jusqu'à MM. Ross et Fellow* (1835-38). »

Il projeta, dès son retour, une publication détaillée, très volumineuse, qui aurait compris quatre parties, la deuxième consacrée aux inscriptions grecques. La mort interrompit sa tâche; W.-H. Waddington, puis M. Foucart, devaient essayer d'en mener à bien l'exécution totale (1847-1876). L'ordre géographique était rigoureusement suivi, compliqué d'une disposition par classes et surtout d'un ordre chronologique indispensable pour faire du *Corpus* un instrument à la portée des historiens et qui, depuis, fut le modèle du *Corpus Inscriptionum Atticarum*. L'ouvrage, tel qu'il est, se compose des parties suivantes :

Itinéraire, 40 p. (inachevé, réimprimé par S. Reinach en 1888).
Inscriptions grecques et latines : 1re partie : Attique (200 p.).
2e partie : Mégaride et Péloponnèse (544 p.).
3e partie : Asie-Mineure, Syrie et Chypre (654 p.).

Explication des inscriptions : I. Attique, 32 p. (inachevé).
II. Mégaride et Péloponnèse, 224 p. (inachevé).
III. Asie-Mineure et Syrie, avec supplément. Fastes des provinces asiatiques de l'Empire Romain, 654 p. (les Fastes sont inachevés).

Atlas. Itinéraire. Monuments figurés et architecture (308 pl., rééditées avec un texte par M. S. Reinach).

La partie concernant les inscriptions de la Mégaride et du Péloponnèse fut l'œuvre spéciale de M. Foucart; celle qui a pour objet l'Asie est due à M. Waddington; elle est du plus grand prix pour les renseignements relatifs à l'administration romaine. Nous aurons à revenir sur l'estampage et son extrême utilité en pareille matière. — Rappelons encore, pour mémoire et à l'actif de la France, l'œuvre de Ch.-F.-M. Texier (1802-1871), architecte, archéologue et géologue, qui, plusieurs années durant, parcourut, explora même l'Asie-Mineure dans les régions mal connues :

1834 : Phrygie, Cappadoce et Lycaonie.
1835 : Littoral de l'ouest et du sud.
1836 : De Thasos à Trébizonde à travers l'Asie-Mineure.
1842 : Littoral de l'ouest.

L'ouvrage intitulé : *Description de l'Asie-Mineure, beaux-arts, monuments historiques, plan et topographie des cités antiques*, parut en 3 vol. à partir de 1839 et fut à Le Bas d'un grand secours.

Les Grecs, cependant, travaillaient eux-mêmes sur leur sol enfin libéré : pour la première fois, nous allons les voir à l'œuvre, rivalisant d'efforts avec les savants d'Europe et compensant par l'ardeur de leur patriotisme et l'instinct de leurs traditions les lacunes souvent fort graves de leur éducation première. Cette immixtion de la Grèce elle-même dans l'épigraphie grecque est, avec la publication contemporaine du *CIG.*, le fait capital des années voisines de 1830 : l'effet moral du *CIG.* devait en être plus que doublé.

Le premier roi des Hellènes, Otton de Bavière, fils du roi

philhellène Louis Ier, avait été reconnu par le protocole de Londres le 7 mai 1832, à l'âge de 17 ans. On lui avait adjoint un Conseil de régence et d'éducation dont il ne sut jamais entièrement se dégager ; sa présence du moins assura, pendant ses trente ans de règne, un contact intime entre l'érudition germanique et l'archéologie grecque. Ainsi, l'un des promoteurs de son élection fut le Bavarois Friedr. Thiersch (1784-1860), qui, depuis 1826, était professeur de philologie classique à Munich et auquel nous devons deux monographies de grande valeur : l'une, de 1835, sur Paros et les inscriptions de Paros, l'autre, de 1838, sur les inscriptions d'anses d'amphores du Céramique extérieur d'Athènes (cf. le *Traité d'Épigraphie grecque* de S. Reinach, p. 454 note).

Vers la même époque, c'est-à-dire à partir de 1834, l'œuvre de Louis Ross (1806-1859) marquait un progrès décisif, par la méthode de ses recherches et l'exceptionnelle sûreté de ses copies. Nommé dès 1839 conservateur des antiquités nouvellement découvertes en Grèce, il dirigea les fouilles pratiquées dans Athènes en 1834-36, devint professeur d'archéologie à l'Université qu'il y fonda en 1837, revint à Halle à partir de 1845 et publia jusqu'à sa mort une quantité considérable d'inscriptions, dont il communiqua la plus grande partie à Boeckh pour la suite de son *CIG*. Les inscriptions d'Athènes arrivaient trop tard : c'était prévu ; elles ne furent cependant pas perdues pour Boeckh lui-même, du moins en partie. C'est ainsi que les documents maritimes découverts au Pirée en octobre 1834 et copiés immédiatement par Ross constituèrent presque les sources essentielles du *Seewesen der Athener* publié en 1840. Il serait trop long de citer les œuvres de Ross ; la principale, *Inscriptiones Graecae ineditae*, parut en trois fascicules dédiés au roi Otton : le 1er (Nauplie, 1834) a pour objet diverses parties de la Grèce continentale ; le 2e (Athènes, 1842) et le 3e (Berlin, 1845), les îles de l'Archipel. Mentionnons, en 1850, sous le titre : *Ad virum clarissimum Aug. Boeckhium epistola epigraphica*, une dissertation partiellement consacrée à un texte de Fourmont.

La valeur personnelle de Ross est, nous l'avons dit, considérable ; mais, ce qui est ici vraiment nouveau, c'est qu'il fut le premier savant Européen réellement installé en Grèce et, mieux que cela, qui ait installé en Grèce un bureau fixe et permanent de recherches archéologiques. Peu importent les vices congénitaux de l' 'Οθώνειον Πανεπιστήμιον, transplantation par trop simpliste du modèle universitaire germanique sur un sol plus ou moins bien approprié à la constitution de cet édifice; peu importe que cette institution, rhénane ou bavaroise, dressée entre le Lycabette et l'Acropole, fasse un peu trop songer à un échange de bons procédés, à la déportation malencontreuse — le mot est faible — des Propylées Athéniens entre la Luisenstrasse et le Koenigsplatz de Munich : cet institut, quel qu'il fût, c'était la science, non plus vagabonde et intermittente, mais établie à demeure sur le sol à conquérir. Quand, 22 siècles auparavant, les Lacédémoniens eurent fortifié Décélie en pleine Attique, au lieu de s'en tenir à leurs incursions passagères, la prise de la vieille Athènes ne fut plus qu'une affaire de temps. De nombreux savants, P.-W. Forchhammer, Ulrichs, J. Franz, Ottfried Müller, Ernest Curtius, l'ambassadeur autrichien Prokesch-Osten (celui de l'*Aiglon*, 1795-1876), suivirent, chacun à sa façon, le brillant exemple de Louis Ross.

Il est temps d'arriver à l'œuvre des Grecs d'origine. Le premier en date, le plus extraordinaire aussi, est Kyriakos S. Pittakis (1806-1863). Ce Cyriaque présente, comme le dit avec raison W. Larfeld, tant de points de comparaison avec son homonyme d'Ancône, par l'intrépidité de ses recherches et la prodigieuse quantité de ses aventures, qu'il est permis de rapprocher l'un de l'autre leurs deux noms. Dès 1821, entre deux escarmouches contre les Turcs, il déchiffrait toutes les inscriptions dont il pouvait saisir quelque chose, les recopiait tant bien que mal et les enjolivait parfois, toujours le fusil du klephte à la main, jouant sa vie et la sauvant toujours. Des fouilles officielles commencèrent en 1833, avec des ressources athéniennes; un crédit de 72.000 drachmes fut même affecté en 1834 à la recons-

truction du Parthénon. Pittakis, successeur de Ross comme conservateur des antiquités, fouilla l'Acropole avec ardeur, multiplia les découvertes et en rendit compte une première fois dans son livre (écrit en français) : *L'ancienne Athènes ou description des Antiquités d'Athènes et de ses environs, dédiée au roi* (Athènes, 1835). En 1837, l'année même où Ross créait l'Université, Pittakis fondait avec Rangabé l'Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία qui devait périr 18 ans après, pour renaître ensuite de ses cendres. En même temps que la *Société Archéologique* naissait l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, dont les premières séries (1837-43 et 1852-60) devaient éditer 5000 inscriptions, avec le concours des Grecs Pittakis, Athan. Rhousopoulos, P. Eustratiadis, Koumanoudis.

Mais l'un de ses meilleurs collaborateurs fut Rangabé, dont la grande œuvre : *Antiquités helléniques ou Répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce*, parut à Athènes en 2 vol. (1842-55). Ἀλέξανδρος Ῥ. Ῥαγκαβῆς était né en 1810, à Constantinople, d'une illustre famille Fanariote ; élevé en Allemagne, haut fonctionnaire athénien dès 1832, professeur d'archéologie à l'Université d'Athènes en 1845, ministre des affaires étrangères, ministre de Grèce à Washington, à Paris, à Constantinople, à Berlin, il trouva le loisir de rendre à l'épigraphie d'immenses services et de publier dans son livre 2.490 inscriptions. Il mourut en 1892, ayant pu voir sa patrie conserver la large place qu'il lui avait conquise avec Pittakis, dans ce concert européen d'un ordre tout spécial.

Pour en finir avec cette période, il faut revenir à l'homme dont l'œuvre théorique, à ne parler que de celle-là, fit faire à la science un pas considérable et paraît être un résultat direct de la publication du *CIG.* (t. I) : c'est Joh. Franz. Né à Nuremberg en 1804, mort en 1851, il avait accompagné en Grèce le roi Otton comme interprète, puis, pour des motifs politiques, était assez promptement revenu en Occident. Tout en collaborant au t. II du *CIG.* qui devait paraître en 1843, il prépara et publia en 1840 (préface de 1839) les 400 pp. in-8° de ses *Elementa Epigraphices Graecae*, synthèse magistrale des enseignements de

Boeckh. Ce devait être, pendant près d'un demi-siècle, « comme le bréviaire de tous les jeunes épigraphistes et le livre de références obligé des épigraphistes, les plus experts ». Le livre, à dire vrai, se présente moins comme un traité didactique que comme un groupement de textes ; mais ce recueil de 152 inscriptions appartenant aux différentes périodes de l'épigraphie, de 500 av. J.-C. à 500 ap. J.-C., est le meilleur ouvrage théorique qu'on puisse imaginer, si l'on considère qu'il parut avant les travaux de Lepsius, de Letronne et de Kirchhoff sur l'histoire de l'alphabet. M. Salomon Reinach, en 1885, pouvait encore écrire que cette partie n'est plus à refaire, et c'est de beaucoup la plus considérable. Elle est divisée en six chapitres, précédés chacun de considérations sommaires sur la forme des lettres, l'orthographe, la grammaire des textes de la période étudiée. Les inscriptions sont présentées à peu près comme dans le *CIG*. Ces six chapitres sont en quelque sorte éclairés par une sorte d'avant-propos consacré à l'origine et aux développements des alphabets grecs ; ils sont suivis de deux appendices, relatifs à l'étude des formules, des sigles et des ligaments. Écrit en latin à une époque où l'épigraphie, en dehors des *Corpus*, commençait à s'affranchir de cette langue, en un latin sensiblement plus clair que celui de Boeckh, dans un format (petit in-4°) qui n'est pas trop incommode, le livre eut un succès durable et ce rare mérite de ne pas vieillir, bien qu'il fût composé, semblait-il, très prématurément. Ce qui a le plus vieilli, ce sont encore les renvois aux vieux *Corpus*, le nouveau n'étant alors qu'à ses débuts. Franz a parfaitement atteint son but, ainsi défini dans sa préface datée de Rome, en juin 1839 : *Epigraphicen Graecam ad artem quandam revocare et tironibus praecepta de titulorum tractandorum ratione dare*. Les autres ouvrages de Franz, abstraction faite de sa collaboration aux t. II et III du *CIG*., ce dernier avec une préface signée de lui, sont des travaux de détails : *Fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien mit Karte von Phrygien*, Berlin 1840 ; — *Monument chrétien à Autun*, Berlin 1841 ; — *Caesaris Augusti index rerum a se gestarum, sive monumentum Ancyranum*,

ex reliquiis Graecae interpretationis restituit Io. Franzius, commentario perpetuo instruxit A. W. Zumptius.

Bien que le *CIG.* ne dût être achevé totalement qu'en 1877 avec les index de Roehl, on pense bien que les effets s'en firent sentir avant cette date ; chemin faisant, nous en avons noté quelques-uns ; mais jusqu'ici nous nous sommes plutôt occupé des études qui furent contemporaines de ses deux premiers volumes. Nous allons examiner ce que nous aurions le droit d'en appeler les véritables fruits, dans la période des vingt années comprises entre l'apparition du t. II (1843) et le projet de publication d'un nouveau *Corpus* universel.

IV

Les institutions permanentes.

L' Ὀθώνειον Πανεπιστήμιον, l' Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία, la première série de l' Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, telles sont les premières institutions régulières, fondées sur le sol de la Grèce affranchie, avec la mission avouée de multiplier les conquêtes de l'archéologie grecque; nous en avons signalé la création vers 1837, sous l'influence plus ou moins directe du roi Otton et de sa cour germanique. La France allait bientôt inaugurer une colonisation archéologique d'un genre nouveau, un système de collaboration désintéressée et durable à l'œuvre, nationale et utilitaire avant tout, des fondations locales de 1837 : aux expéditions organisées par l'initiative privée ou publique, mais dont le caractère jusqu'à l'*Expédition de Morée* avait toujours été d'être accidentelles et temporaires, le gouvernement français, par l'ordonnance royale du 11 septembre 1846, substituait une mission d'un caractère à la fois officiel et permanent, dont le succès devait dépasser les ambitions les plus hautes : ce fut l'*École Française d'Athènes*, créée par Salvandy, grand-maître de l'Université de France.

L'article 1er de l'ordonnance instituait « une École française de perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et

des antiquités grecques à Athènes. » L'article 6 plaçait l'École « sous la surveillance et l'autorité de notre ministre près S. M. le roi de la Grèce », consacrant ainsi l'antique alliance de l'archéologie avec la diplomatie des terres levantines. L'article 7, corrigeant ce que le premier présentait de trop étroit, semblait prévoir un perfectionnement indéfini : « L'école française d'Athènes pourra recevoir, par décision ministérielle, tous les développements nécessaires aux progrès des lettres ou des arts, et à l'*étude des monuments* ». Ces derniers mots autorisaient toutes les espérances. Nous n'avons pas à montrer, après la belle Histoire de l'École par un de ses anciens membres, M. Georges Radet (Paris, 1901), comment l'*École* se transforma, soit par la volonté des hommes, soit par la force des choses, en un *Institut* de libre recherche scientifique, plaçant au premier rang de ses préoccupations le souci de l'archéologie et tout spécialement de l'épigraphie grecque; comment les élèves se changèrent en maîtres, ni comment ceux qui allaient d'abord s'instruire devinrent bientôt des chercheurs d'inconnu, des explorateurs, des instructeurs. Il suffira de rappeler quelques faits.

Un arrêté du 25 janvier 1847, signé encore par Salvandy, créait une section des Beaux-Arts ; un autre, du 26 janvier 1850, instituait le mémoire annuel et en déférait l'examen à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : sous une pareille direction, les travaux devaient nécessairement prendre le caractère d'originalité qui leur avait fait défaut jusqu'alors; l'obligation même d'adopter une forme de travail déterminée libérait les membres de l'École de leur tâche d'abord exclusivement scolaire. Le 7 août 1850 est institué par décret un examen spécial subi devant l'Académie des Inscriptions par les candidats au titre de membre de l'école : « Parmi les jeunes gens dont le nom seul d'Athènes éveillera l'imagination, il ne manquera pas de s'en trouver qui prendront sincèrement une curiosité d'artiste pour une vocation d'érudit et verront avant tout, dans l'admission à l'École, l'occasion d'un pèlerinage aux lieux les plus célèbres

de l'antiquité classique. C'est précisément à ces ambitions qu'il faut fermer le chemin de l'École d'Athènes », disait le ministre E. de Parieu, dans son rapport au Président de la République. L'examen spécial, dit l'article 2, aura un programme dressé par une commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et devra porter sur la langue grecque ancienne et moderne, sur les éléments de la paléographie et de l'archéologie, sur la géographie et l'histoire de la Grèce.

La transformation de l'École en Institut n'était plus qu'une question de temps : on ne pouvait placer des jeunes gens, ainsi choisis, en présence de chefs-d'œuvre inconnus ou mal étudiés, sans les amener naturellement à faire œuvre de chercheurs. Mais le directeur de l'École, Amédée Daveluy, fidèle à la lettre de la première ordonnance royale plus qu'à l'esprit de son 7e article, réagissait énergiquement; il ne voulait pas que *son École* fût une mission savante. Il écrivit un jour au ministre de l'Instruction Publique que l'École avait été fondée pour le perfectionnement des études classiques, et que là était son objet essentiel ; puis, pour supprimer toute équivoque, il ne craignait pas d'ajouter : « Ses travaux d'érudition qui la recommandent au monde savant ne sont qu'un détail, je dirais presque un hors-d'œuvre dans l'ensemble de ses études. » Une lettre d'un membre de l'École, Albert Dumont, qui devait plus tard en devenir le directeur, est encore, si faire se peut, plus explicite ; parlant d'un projet d'exploration en Thrace : « Ces recherches, dit-il, sont de pure archéologie et d'épigraphie, ce qui est une autre horreur pour la Direction, tout à fait antipathique aux explorations de cette sorte. » Par bonheur, le directeur aimait qu'on voyageât. Le mal était ainsi moins grave ; mais, pour résumer d'un mot son esprit et celui d'une partie de l'Ecole, le recueil des inscriptions d'amphores du Musée d'Athènes est placé par son auteur au rang des besognes qui *abêtissent*. Boutade, soit ! mais le décret impérial du 9 février 1859 s'inspirait sans réserve de cet état d'esprit si fâcheux et limitait fortement le privilège de l'Académie des Inscriptions, tandis qu'un minutieux règlement intérieur essayait

de mettre la réalité des choses en conformité avec le nom d'École. Ce vocable était décidément malheureux; l'avenir de l'institution s'en trouva momentanément compromis, quelle que fût la valeur propre et l'originalité des élèves.

Après bien des mouvements en sens contraires et des péripéties de toutes sortes, le décret du 26 novembre 1874, qui réorganise le patronage de l'Académie des Inscriptions, se présente, « non plus comme un règlement de collège, mais comme une charte d'institut ». La commission d'examen à l'entrée redevenait académique ; « les membres de l'École (art. 6) communiquent à l'Académie, par l'entremise du directeur, les découvertes archéologiques qui seraient venues à leur connaissance, et les résultats des fouilles auxquelles ils auraient assisté ou *dont ils auraient pris l'initiative* ».

Aujourd'hui, l'École est bien un Institut; nous devons examiner maintenant, d'abord ce qu'elle a produit en matière d'épigraphie, ensuite comment elle est outillée de manière à produire, en quelque sorte, nécessairement : « Le rôle d'école d'application paraît fini, écrit le directeur Homolle en 1899; c'est une école de production qu'il nous faut, ou plutôt il faut concilier les deux » — la première, évidemment, pour assurer le fonctionnement de la seconde. L'article 4 du décret du 18 juillet 1899 stipulait enfin que « les anciens membres de l'École pourraient être rappelés en Grèce à une époque quelconque de leur carrière, si ce nouveau séjour était jugé avantageux pour la science. » *Pour la science*, non *pour eux*. L'article 1er du même décret n'ouvre les portes de la maison qu'aux candidats recommandés par leurs titres *scientifiques* ; l'agrégation n'est plus un titre nécessaire ni suffisant. Les agrégés candidats doivent avoir fait, dans les grands établissements scientifiques de France, une année au moins d'études spéciales pour se préparer à leurs futurs travaux. L'avis de l'Académie est indispensable pour autoriser les prolongations de séjour ou les rappels anticipés.

Nous venons de voir comment, par suite d'erreurs et d'hésitations de tout genre, l'École ne s'orienta qu'assez tard dans la voie

qui était vraiment la bonne : M. Radet (index analytique) a donc pu rédiger ainsi, dans l'ordre chronologique, l'article *Épigraphie :* « prévue, négligée, prescrite, naît, se développe : Delphes, Délos et Philippes. » Peu importe à notre plan que le développement ait été si peu rapide et que la « renaissance épigraphique », à proprement parler, se soit fait attendre près de trente ans. L'essentiel était que l'instrument fût créé, et créé de telle façon que bon gré mal gré la moisson dût s'ensuivre. Or si, sans nommer aucun épigraphiste, nous étudions le bilan des campagnes de fouilles postérieures à 1879, « c'est par milliers que se chiffrèrent les inscriptions recueillies durant ces douze années de battues ardentes. » Ces douze années (1879-1890) coïncidèrent avec la nomination d'un directeur qui était par dessus tout un épigraphiste, considérant comme une banqueroute « toute opération susceptible de ne pas donner un dividende épigraphique » : M. Paul Foucart, titulaire depuis sa création de la chaire d'épigraphie grecque, fondée au Collège de France le 1er janvier 1877, justifiait enfin les espérances de Sainte-Beuve dans son célèbre article du *Journal des Débats* (25 août 1846), qui « servit de préambule et comme de protocole à l'ordonnance du 11 septembre suivant » : « On rapporterait d'Athènes, avait-il écrit, une connaissance précise, une intelligence animée, la vie et le charme qui se communiquent ensuite et qui sont le vrai flambeau des Lettres. Les inscriptions, chemin faisant, y trouveraient leur compte et bien d'autres choses avec elles. »

L'École, en effet, a découvert et, ce qui importe davantage encore, publié plus d'inscriptions qu'aucun institut similaire ; on a distingué les épigraphistes purs, issus en quelque sorte de la tradition Foucart, des épigraphistes qui ne séparent pas l'épigraphie et l'archéologie, conformément au brillant exemple donné par les directeurs Homolle et Holleaux, les deux successeurs de M. Foucart : méthode analytique exhaustive, méthode synthétique d'un geste plus large. L'une et l'autre se sont manifestées assez rarement dans des collections purement

françaises; c'est plutôt dans une multitude d'articles épars qu'il faut rechercher les détails de tant d'efforts. Le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (*BCH.*), créé par le directeur Albert Dumont et dont le premier numéro parut à la fin de janvier 1877, est depuis bientôt trente ans le centre autour duquel gravite la vie savante de l'École ; de même que l'École était la première de son espèce, le *Bulletin* devança aussi, à la grande joie de son fondateur, l'apparition de Bulletins rivaux et similaires. La *Revue archéologique*, plus ancienne et demeurée métropolitaine, enregistre à distance les résultats et complète au besoin le *Bulletin*.

L'Institut archéologique Allemand (*Kais. Deutsches Archäologisches Institut*) est de fondation beaucoup plus récente que son modèle. Dès 1829, il existait à Rome un *Institut archéologique* prussien — dans la suite, *Institut allemand* —, dont le but était, « dans le domaine de l'archéologie et de la philologie, de créer et de régulariser les rapports entre le sol natal de l'art et de la science antique et la recherche scientifique, puis de publier d'une façon prompte et satisfaisante les monuments d'époque romaine et grecque nouvellement découverts » ; malheureusement, les diverses publications de l'Institut, *Monumenti Inediti*, *Annali*, *Bullettino* mensuel, ne laissaient aux monuments d'origine grecque qu'une part bien restreinte. Le 18 mai 1874, cet Institut devenait l'Institut Impérial Allemand. Le 9 décembre suivant, il détachait sur Athènes une section qui, en 1887, fut placée sur le même pied que la section principale, demeurée à Rome. Depuis 1876, des *Mitteilungen* annuelles enregistrent les résultats. Toutefois, on n'avait pas attendu jusque-là pour songer à une fondation permanente en Grèce. La légation de Prusse à Athènes s'était adjoint comme secrétaires divers érudits : Arthur von Velsen jusqu'en 1861, Wachsmuth jusqu'en 1865, Ulrich Kœhler jusqu'en 1872. En 1874, le secrétaire, autrement dit le directeur du nouvel Institut, fut O. Lüders; après lui, en 1875, revint U. Kœhler, qui eut comme bibliothécaire depuis 1879 H.-G. Lolling : le premier fonds de la biblio thèque avait été constitué en 1861 par un legs d'Arthur von

Welsen. A Kœhler succéda en 1886 Eugène Petersen ; enfin, en 1887, c'est Wilhelm Dœrpfeld, attaché à l'Institut depuis 1882, qui fut nommé et demeure encore aujourd'hui premier secrétaire. Le budget annuel de l'Institut, supérieur de 17.000 fr. à celui de l'École Française, est de 100.000 mark. Les *Mitteilungen* sont, comme le *BCH.*, rédigées en deux langues, grec ou allemand ; d'autres publications leur servent de suppléments, ou, tout en demeurant indépendantes, coopèrent aux mêmes résultats : *Hermes*, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, *Rheinisches Museum für Philologie*, *Berliner philolog. Wochenschrift*, etc. L'histoire de l'Institut, depuis sa fondation en 1829 jusqu'à sa cinquantième année, fut composée par A. Michaelis.

A côté de l'Institut Allemand, fonctionne l'Institut Autrichien d'Archéologie, la plus jeune des diverses « Écoles d'Athènes », mais dont le secrétaire, Adolf Wilhelm, est un des plus brillants épigraphistes de notre époque.

Du 2 octobre 1882 date l'*American School at Athens,* munie d'un organe périodique : *Papers of the American School of Classical Studies at Athens* ; de 1886, la *British School at Athens,* dont le but est d'encourager les progrès des étudiants anglais en archéologie, langue et littérature grecques. Ces deux écoles ne sont, ni l'une ni l'autre, des fondations nationales : la première est l'émanation d'une société absolument privée, l'*Archaeological Institute of America* ; la seconde vit de subsides fournis par les particuliers ou par des sociétés savantes, telles que l'*Hellenic Society*, l'Université d'Oxford, etc. Elle possède comme organes : le *Journal of hellenic studies*, publié par la *Society for the promotion of hellenic studies*, mais surtout l'*Annual of the British School of Athens.*

C'est à la France encore qu'est due la dernière institution permanente fondée sur le sol athénien, celle d'une *Section Étrangère* dépendant de l'École française, réalisation d'une idée ancienne, puisqu'elle remontait à l'époque même du ministre Salvandy (1847) et que le directeur Albert Dumont, en 1880, s'y

était montré absolument favorable. Le 20 janvier 1900, un décret, modifié en quelques points le 14 juillet suivant, instituait une section étrangère, dont les candidats doivent être présentés à l'agrément du gouvernement français, soit directement par leurs gouvernements, soit par l'intermédiaire du comité de patronage des étudiants étrangers de Paris ; ils sont placés sous l'autorité de leurs ministres respectifs et du directeur de l'École française ; ils sont associés aux travaux de l'École, aux conférences, aux voyages et aux fouilles, de la manière qui paraît le plus conforme à leur éducation scientifique et aux intérêts de l'École. On a pensé que, s'il ne fallait pas disputer à l'Allemagne les peuples qui gravitent normalement autour d'elle, il fallait du moins se préoccuper de rallier à la France ceux qui nous témoignent des sympathies ou qui ont avec nous des affinités, Belges, Italiens, Espagnols, Suisses ; on avait même songé aux Anglais, ou plutôt les Anglais avaient songé à nous, en 1882. La fin de non-recevoir assez surprenante qui leur fut opposée ne fut sans doute pas étrangère à la création, quatre ans plus tard, de la *British School at Athens*. Dans cette fin de non-recevoir, il y avait eu, dit avec raison M. Radet, plus que de la circonspection.

En dehors même des établissements dont elle inspira la fondation, l'École Française peut, jusqu'à un certain point, revendiquer l'honneur des progrès réalisés par les Grecs eux-mêmes. Le renouveau de l'Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία depuis 1858 et surtout depuis 1869, l'art et l'activité croissante des fouilles, la fondation et l'excellente disposition des Musées locaux, l'œuvre de Constantin Karapanos à Dodone en 1876, les recherches sur l'Acropole athénienne terminées en 1889, la publication des périodiques Ἀθήναιον (dirigé par Coumanoudis, 1872), Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική (3e période, 1883), Πρακτικά (1872), Δελτίον ἀρχαιολογικόν (organe officiel mensuel de la Direction des antiquités et des Musées helléniques, sous les auspices de l'éphore général P. Cavvadias, 1888), Ἀθηνᾶ (organe de la Société scientifique d'Athènes, 1889), etc., ont maintenu, au voisinage de l'École

Française, l'antique prétention d'Athènes au beau titre de Παίδευσις τῆς Ἑλλάδος, pour le plus grand profit du monde entier.

*
* *

De pareilles fondations n'arrêtèrent pas l'essor individuel, bien au contraire, non plus que l'exécution du *CIG.* ne les paralysait : nous allons passer en revue les expéditions les plus importantes et les œuvres principales qui accompagnèrent et complétèrent à plus d'un titre la magistrale entreprise d'Auguste Boeckh.

Les excursions françaises, accomplies par les membres de l'École d'Athènes au cours de leur séjour à l'École ou à la suite de ce séjour, sont extrêmement nombreuses : il est entendu que chaque été, en principe, est consacré aux voyages et aux fouilles. Nous n'avons pas la prétention de tout citer ; le détail de ces fécondes chevauchées a été pieusement consigné par Georges Radet dans la deuxième partie de son Histoire (sept chapitres disposés par ordre topographique et comprenant plus de 100 pages). Cet ordre même est instructif, en ce qu'il montre l'École agissant dans toutes les parties du monde grec : Attique et dépendances, Péloponnèse et îles Ioniennes, Grèce continentale, Macédoine et Thrace, Archipel, Asie-Mineure et tout le reste, c'est-à-dire Chypre, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique du Nord et l'Occident. C'est à ces annales qu'il faut se reporter; nous voudrions tout au moins signaler ici, pour le quart de siècle qui précéda la refonte du *Corpus,* les expéditions les plus importantes et les hommes auxquels l'épigraphie grecque doit le plus : Heuzey (promotion de 1854), Georges Perrot (prom. de 1855), Foucart et Wescher (prom. de 1859), ce qui ne signifie nullement que les découvertes de Beulé, Mézières et Bertrand en Péloponnèse (1850), de Deville et Dugit en Egypte (1861), d'Albert Dumont en Thrace (1868), aient été de valeur insignifiante ; mais nous devons nous borner au principal.

L'œuvre d'Heuzey se compose de deux parties essentielles : l'exploration du mont Olympe et de l'Acarnanie (Paris, 1860), puis la mission archéologique de Macédoine, œuvre capitale, qui fait date, le plus beau de tous les ouvrages dus à la collaboration de l'École d'Athènes et de l'Académie de France (Paris, 1864-1877). Heuzey explora d'abord le mont Olympe en 1855, prélude de sa mission en Macédoine, puis l'Acarnanie en 1856-57 : « Sa première œuvre d'archéologue, aussitôt proposée comme modèle aux promotions ultérieures, est d'une souple et magistrale richesse. Nature physique et morale, ruines, langues, races, traditions, légendes, il interroge tout avec un art, une finesse, une pénétration singulières. Rien n'a vieilli de ce livre remarquable... L'essentielle valeur du livre n'est pas dans son infaillibilité, elle est dans sa méthode. » La mission de Macédoine se rattache à l'*histoire de Jules César*, à l'occasion de laquelle Napoléon III mit en mouvement tant d'érudits et qui, quelle qu'en soit la valeur, eut du moins le mérite d'encourager beaucoup les progrès de la science française. Il s'agissait en l'espèce d'étudier les champs de bataille de Pharsale et de Philippes ; mais la mission comprit l'ensemble de la Macédoine et des pays adjacents. Le collaborateur d'Heuzey fut Daumet, pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Dans ce pays de races si mélangées, les acquisitions épigraphiques et archéologiques furent d'un exceptionnel intérêt : l'historien de l'École d'Athènes, dont on a lu plus haut les éloges, ne trouve de comparable à cette mission que la mission de Phénicie confiée à Renan vers la même époque ; encore ses préférences inavouées d'*Athénien* vont-elles tout entières à la mission de Macédoine.

La tâche de Georges Perrot (directeur de l'École Normale Supérieure de 1883 à 1904, membre, dès 1874, puis secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions) fut aussi brillante, quoique un peu plus dispersée ; du reste, nous avons affaire ici à un archéologue plutôt qu'à un spécialiste en épigraphie. Il est le premier explorateur que l'École ait envoyé en Thrace (1856) et ce ne fut pas de sa faute si son mémoire sur l'île de Thasos, aussitôt rédigé, ne parut

qu'en 1863. En 1857, avec son camarade Léon Thenon, il employa deux mois à parcourir la Crète en vue d'une monographie générale de l'île; il y découvrit le premier fragment de la célèbre *loi de Gortyne*, dont les compléments successifs durent le jour à Haussoullier (1879), mais surtout à l'épigraphiste italien Halbherr (juillet 1886). L'inscription tout entière, écrite βουστροφηδόν au VIe siècle av. J.-C., contient à peu près 650 lignes; la découverte de ce *Code* est aussi importante pour le droit grec que, pour le droit romain, celle du manuscrit de Gaïus en 1816. — L'œuvre maîtresse de Georges Perrot, son « Expédition de Macédoine », ce fut la part considérable qu'il prit à l'expédition de Galatie en 1861, lorsque Napoléon III voulut obtenir une édition définitive de la célèbre inscription découverte à Ancyre en 1555 par Busbequius. Celui-ci, on le sait, n'avait aperçu que le texte latin officiel, placé à l'intérieur d'un temple, devenu successivement une église byzantine, puis une école turque; la traduction grecque, gravée à l'extérieur, mais dissimulée par une maison turque, avait bien été reconnue en 1701, partiellement copiée en 1705 par Paul Lucas, en 1836 par Hamilton, en 1859 par Mordtmann; mais il s'en fallait que la lecture en fût achevée. Georges Perrot, accompagné de l'architecte E. Guillaume et du docteur J. Delbet, demeura près de trois mois à Angora : parmi les 163 documents qu'il recueillit figurèrent 12 colonnes ajoutées lettre à lettre aux conquêtes de ses prédécesseurs (Th. Mommsen, *Res gestae divi Augusti*, Berlin 1884). Le compte rendu de la mission fut publié à Paris, de 1872 à 1874, sous le titre d'*Exploration archéologique de la Galatie, de la Bithynie, de la Phrygie, de la Mysie*; mais, dès 1863, un volume humoristique : « Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure », donnait sur l'excursion de pittoresques détails. Avec ses *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire* (1875) et ses *Inscriptions d'Asie-Mineure et de Syrie, recueillies par Carabella, Choisy et Martin* (1877), Georges Perrot a achevé de bien mériter de l'épigraphie grecque, avant de se consacrer tout entier à sa monumentale *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*.

La caractéristique de Paul Foucart (membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1878), c'est, nous l'avons dit, d'être tout particulièrement et complètement un épigraphiste, le créateur en France de la méthode épigraphique dite exhaustive, qui donna à l'École d'Athènes une puissante, mais quelque peu uniforme direction. Comme membre de l'École, il avait, dès 1860, préparé à Delphes l'œuvre qui devait occuper à partir de 1891 dix années vraiment fécondes. Ses premières fouilles tranchèrent le problème de la direction du temple et, par suite d'une induction heureuse, celle du mur dit *Pélasgico* dont Ottfried Müller en 1840 avait déblayé une extrémité et qui soutenait la terrasse du temple. La partie occidentale, déblayée par Paul Foucart, comme la partie orientale déblayée par Ottfried Müller, était riche en inscriptions ; la partie centrale devait offrir toute une bibliothèque. Avec le concours de son camarade Wescher en 1861, muni d'un modeste crédit de 2000 fr., il mit à jour 38 mètres occidentaux du *Pélasgico* et transcrivit 460 textes, dont la base de la colonne des Naxiens. Wescher continua seul, avec autant de succès, en 1863 ; l'Empereur avait bien résolu de faire poursuivre la campagne jusqu'au bout ; mais la chute du roi Otton (octobre 1862) ajourna pour longtemps la suite des découvertes (cf. Foucart, *le temple d'Apollon à Delphes,* 1863 ; *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, 1865; le rapport de Wescher du 4 juillet 1863 et son *Étude sur le monument bilingue de Delphes*, 1869; enfin et surtout, Foucart et Wescher, *Inscriptions recueillies à Delphes*, 1863). Vingt ans auparavant, E. Curtius avait commencé à publier l'épigraphie delphique dans ses *Anecdota Delphica* (Berlin, 1843).

En 1868, un arrêté du 28 janvier chargeait Paul Foucart de continuer le voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure laissé inachevé par Philippe Le Bas, qui était mort en 1860. La nouvelle campagne s'étendit à trois régions : en Mégaride et en Péloponnèse (avril-juin), Foucart explora, surtout au point de vue épigraphique, toutes les régions historiques, à l'exception de l'Achaïe et de l'Élide. Pendant les mois de juillet-août, ce fut le

tour de la Grèce centrale : les textes furent, sinon très nombreux, du moins d'un grand prix, notamment une inscription métrique, à Thèbes, avec la signature des sculpteurs Polyclète et Lysippe, une dédicace archaïque à Zeus Homolios, la liste des cavaliers d'Orchomène ayant fait l'expédition d'Asie sous Alexandre, etc. Le mois de septembre fut employé dans l'Archipel; dès 1864, Foucart avait recueilli à Rhodes plus de 70 inscriptions inédites, qu'il a commentées dans la *Revue archéologique* (1865-7).

Il y aurait bien des noms à citer, en dehors même de l'École : bien avant la célèbre expédition américaine de Syrie (1899-1900) et les travaux épigraphiques de W. K. Prentice, la France avait exploré un pays qui, depuis l'époque des Croisades, n'a jamais cessé de subir à quelque degré son influence. En 1860-61, Ernest Renan accomplit sa brillante mission de Phénicie; il visita Arad, Byblos, Sidon et Tyr, où il recueillit non seulement des monuments archéologiques d'un grand prix, mais encore de nombreux textes épigraphiques de toutes langues : l'épigraphie grecque y trouva sa bonne part et les résultats du voyage furent consignés dans les deux beaux volumes (dont un de planches) que Renan fit paraître de 1864 à 1874. Après lui, H.-W. Waddington, qui avait dirigé des fouilles à Chypre en 1862, édita en 1870 ses *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, extrait du grand ouvrage, déjà signalé plus haut, dans lequel il continuait l'œuvre de Ph. Le Bas. Naguère encore (1899), René Dussaud et Frédéric Macler poursuivaient aux environs de Damas les recherches du consul Prussien J.-G. Wetzstein, dont le voyage exécuté en 1858 avait paru en 1860, à Berlin, sous le titre de *Reisebericht über Hauran und die Trachonen*; le *Voyage archéologique au Sâfa et dans le Djebel el-Drûz* de Dussaud et Macler (1901) nous donne à son tour des inscriptions nombreuses, sans distinction d'idiomes, et présente, à l'index grec du Djebel el-Drûz, 173 noms propres, contre 20 noms nabatéens et seulement 11 noms latins. C'est M. Clermont-Ganneau, professeur au Collège de France, qui, à l'heure actuelle, centralise toutes les études archéolo-

giques et épigraphiques relatives à cette partie de l'Orient, dans ses *Études d'archéologie orientale* (2 vol., de 1880 à 1897) et dans son *Recueil d'archéologie orientale* (5 vol. parus, 1888, 1898, 1900, 1901, 1903). Dès 1852, le duc de Luynes (1802-1867), membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1830, publiait les résultats de ses voyages sous le titre de *Numismatique et inscriptions Cypriotes* ; Victor Langlois, dans une expédition entreprise en Asie-Mineure et en Arménie aux frais du gouvernement français, recueillit un grand nombre d'inscriptions ciliciennes : *Inscriptions grecques, romaines, byzantines et arméniennes de la Cilicie* (Paris, 1854); *Voyage dans la Cilicie* (Paris, 1861).

François Lenormant (1837-1883), fils de l'illustre archéologue Charles Lenormant dont la stèle funéraire s'élève non loin de celle d'Ottfried Müller, à Colone, François Lenormant a été durement jugé Outre-Rhin ; on l'y a qualifié de Fourmont du XIXe siècle, ce qui est, comme on le sait, la plus grosse injure que les épigraphistes grecs aient à leur disposition ; on a dit, en France même, que, par l'universalité de son savoir comme par ses audacieuses erreurs, il rappelait les grands érudits de la Renaissance. Quoi qu'il en soit, il pratiqua, au nom du ministère français de l'Instruction Publique, des fouilles heureuses sur l'emplacement de l'antique Eleusis, publiant, dès 1862, ses *Recherches archéologiques à Eleusis, exécutées dans le cours de l'année 1860 sous les auspices des Ministères de l'Instruction Publique et d'État*. Ses premiers travaux : *De tabulis devotionis plumbeis Alexandrinis* (1854), *Sur un monument des conquêtes de Ptolémée Évergète* (1854), *Sur l'inscription d'Autun* (1855), ne sont pas sans valeur. Enfin, c'est François Lenormant qui a écrit, dans le dictionnaire de Saglio, l'article *Alphabetum* (1877), où, suivant les théories de Franz dans les *Elementa*, il distingue *trois* alphabets grecs et soutient qu'il faut rapporter à leur combinaison la formation de l'alphabet panhellénique, assimilé par S. Reinach à la κοινὴ διάλεκτος de l'époque alexandrine. Ce sont les alphabets éolo-dorien (25 lettres), attique (21 lettres), ionique (24 lettres);

aux trois groupes de Franz, il en ajoute même un quatrième, appelé par lui l'alphabet des îles (*Revue archéol.*, déc. 1867, mars et avril 1868). Il a le mérite d'avoir hautement proclamé qu' « une histoire de l'alphabet grec est comme le premier chapitre d'une histoire de la civilisation générale, telle qu'on pourra l'écrire dans un siècle. En vertu des lois mêmes de l'esprit humain, tous les systèmes d'écriture ont commencé par l'idéographisme, c'est-à-dire par la représentation figurée des objets de la nature (hiéroglyphes), puis ont abouti graduellement au phonétisme ou peinture des sons (syllabisme, alphabétisme) ». On sait d'ailleurs que, dès 1860, de Rougé avait montré, dans son *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien* (comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions), l'alphabet phénicien dérivant des éléments alphabétiques de l'écriture égyptienne.

Les Anglais, encore étrangers à toute œuvre collective, sont représentés surtout par trois noms : W.-L. Hamilton, Ch. Fellows et, plus tard, Ch.-Th. Newton. Hamilton, dont le voyage eut lieu en 1835, a beaucoup contribué à la connaissance du monument d'Ancyre ; il publia en deux volumes (Londres, 1842) ses *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia.* Sir Charles Fellows (1799-1860) se consacra aussi à l'Asie-Mineure avec le plus grand succès : ses fouilles en Lycie (à partir de 1838) sont demeurées célèbres, non seulement par les monuments découverts, mais surtout par le grand nombre des inscriptions recueillies. Ses travaux, publiés en anglais de 1839 à 1852, comprennent notamment : *The inscribed Monuments at Xanthus* (1843), précédés, la même année, de *The Xanthian Marbles in the British Museum.* Charles-Th. Newton, après eux, explora l'Asie-Mineure et Constantinople : né en 1816, attaché au Musée Britannique où il devait être nommé (1861) inspecteur des Antiquités grecques et romaines, vice-consul à Mytilène à partir de 1842, il étudia en 1855 la célèbre colonne envoyée à Delphes par les Grecs en reconnaissance de la victoire de Platée, transportée depuis à l'hippodrome de Constantinople. Il publia, en 1862, *A history of Discoveries at Halicarnassus,*

Cnidus and Branchidae et, en 1865, *Travels and Discoveries in the Levant*; enfin, après avoir mérité par ses recueils, sur lesquels nous aurons à revenir, d'être appelé un des premiers épigraphistes du XIXe siècle, il publia de 1876 à 1878 (*Contemporary Review* et *Nineteenth Century*) un essai modestement intitulé *Greek Inscriptions*, qui est un véritable traité d'épigraphie grecque.

Le Suisse Vischer, de Bâle (1808-1874), professeur à Bâle depuis 1835, publia (1853-1871) le résultat de ses voyages en Orient de 1852-53 et de 1862. Les Allemands, sous l'influence directe ou indirecte de Boeckh et de son *Corpus*, voyageaient plus encore que les Anglais : K.-Ottfried Müller (1797-1840), Schœll, Ludolf Stephani (1816-1887, né en Saxe, professeur à Dorpat, puis conservateur des Antiquités classiques au Musée de Saint-Pétersbourg), Mordtmann, H. Barth, Wetzstein, ont, à des titres divers, rendu de grands services, jusqu'au moment où le succès des diverses missions françaises engagea le roi Guillaume Ier de Prusse à envoyer officiellement en 1862 une mission à Athènes, composée de Karl Bötticher (1806-1889), d'Ernest Curtius et de l'architecte J.-H. Strack; pour la première fois, le théâtre de Dionysos fut fouillé (rapport de Bötticher, publié en 1863). En même temps, des travaux d'ordre général suivaient les expéditions : les deux volumes d'H.-L. Ahrens *De Graecae linguae dialectis* (Goettingen, 1839 et 1843), les études de K. Keil sur l'onomatologie : 1840, *Specimen onomatologi Graeci*; 1842, *Analecta epigraphica et onomatologica* ; 1843, *Vindiciae onomatologicae*, divers articles sur les inscriptions de Béotie, tout cela répondait à l'espérance de Boeckh, en attendant les œuvres de tout premier ordre de Lepsius et de Kirchhoff.

Boeckh lui-même devait avoir pour successeur, dans sa chaire de Berlin, un savant incomparable, qui, sans s'être spécialisé dans l'épigraphie grecque, ne saurait cependant être oublié ici, parce qu'il appartient à l'hellénisme tout entier : Ernest Curtius (1814-1896) ne fut pas seulement un illustre

érudit ; il fut d'abord et jusqu'au bout un grand voyageur, parce qu'il voulait que l'enseignement théorique s'appuyât autant que possible sur la réalité concrète. Précepteur des enfants d'un de ses maîtres, Brandis, qui fut nommé en 1836 lecteur d'Otton Ier, il fit en Grèce un premier séjour de quatre années (1836-1840) : il en rapporta, comme on l'a vu, des *Inscriptions de Delphes* et aussi des études topographiques sur Athènes. Précepteur (depuis 1844) du futur empereur Frédéric III, il revint à Athènes, non-seulement avec la mission de 1862, mais en 1871, puis en 1874 et deux fois encore pour diriger les fouilles d'Olympie. Son activité s'étend sur les deux derniers tiers du XIXe siècle et plus d'une fois encore nous aurons à rappeler son nom.

Karl-Richard Lepsius (1810-1884) dirigea, de 1842 à 1846, une grande expédition scientifique en Egypte. Ses travaux antérieurs le désignaient nettement pour une tâche pareille : sa *Paläographie als Mittel der Sprachforschung* (Berlin, 1834) lui avait mérité en France le prix Volney ; un prix fut attribué aussi à son livre : *Ueber die Anordnung und Verwandschaft der semitischen, indischen, altgriechischen, altägyptischen, und äthiopischen Alphabete* (Berlin, 1835). C'est lui qui, l'un des premiers, employa sur une grande échelle le procédé de l'estampage, tandis que Philippe Le Bas, à la même époque, en faisait autant en Grèce et en Asie-Mineure. Son portefeuille, avec sa prodigieuse masse d'inscriptions, de plans et de dessins, donna 12 gigantesques volumes, avec 963 planches, exécutés aux frais du gouvernement prussien (1849-1860), sous le titre *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*. Il avait recueilli plus de 600 inscriptions grecques d'Égypte et, entre autres monuments, estampé l'importante inscription découverte par Salt à Abou-Simbel en Nubie (*Inscr. Graec. antiquissimae*, n° 482), le principal spécimen de l'écriture grecque employée, au début du VIe siècle avant J.-C., chez les habitants Iono-Doriens de l'Asie-Mineure et des Iles ; en dehors de son intérêt historique, c'est un document capital pour l'étude de la paléographie grecque, une des pierres angulaires

sur lesquelles on peut, dit Newton, édifier l'histoire de cet ancien alphabet, qui, à quelques légères modificationsprès, est encore le nôtre. L'inscription, gravée sur les jambes d'une statue colossale placée devant le temple, rappelle les noms des divers guerriers qui, pendant l'expédition du roi Psammétik à Eléphantine, explorèrent le Nil *aussi loin que le fleuve est navigable*, c'est-à-dire jusqu'à la seconde cataracte (au plus tard en 589 av. J.-C.). Avec Lepsius, un grand progrès fut accompli dans la connaissance des hiéroglyphes, déchiffrés dès 1822 par Champollion; une découverte que fit un ingénieur français (Tunis, 1866) d'un monument trilingue, écrit en hiéroglyphes, en grec et en égyptien vulgaire, à la gloire de Ptolémée Évergète, confirma pleinement la méthode de l'inventeur. En 1855, il publia l'*Alphabet de linguistique universelle*; dès 1846, il était professeur d'égyptologie à Berlin (sa biographie, par G. Ebers, a paru à Leipzig en 1885).

* * *

Quelle que soit la valeur de toutes ces études, il faut reconnaître que de l'année 1863 devait dater pour la science épigraphique une ère nouvelle : Kirchhoff, le 19 mars de cette année-là, lut à l'Académie de Berlin ses *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets*, montrant qu'il possédait enfin le principe sûr qui avait manqué à Boeckh pour établir une disposition rigoureusement chronologique. Par ses travaux sur les monuments littéraires de l'Ombrie (1849 et 1851), puis sur le *gothische Runenalphabet* (1851 et 1854), Adolf Kirchhoff s'était fort bien préparé à son œuvre. Avec un incontestable succès, dans la mesure où la matière ne lui fait pas défaut, utilisant des reproductions mécaniques d'une authenticité pour ainsi dire absolue, il a pu établir, en vue des progrès futurs, un solide point de départet défendre même telle inscription contre un scepticisme injustifié.

Son étude, insérée aussitôt dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, parut à part en 1867; elle fut rééditée en 1868, 1877

et 1887, avec des remaniements successifs, nécessités, entre autres choses, par la découverte de la stèle de Mésa en 1868 et par ses travaux sur l'alphabet syllabaire de Chypre en 1876. D'accord avec Mommsen, Kirchhoff n'admet que deux alphabets : celui de Théra (23 lettres), dont les alphabets ionique et attique, distingués par Franz, ne sont que des variétés; puis un alphabet, moins ancien, de 26 lettres, comprenant deux variétés, les alphabets corcyréen et dorico-chalcidien. L'argien et l'éléo-arcadien seraient une combinaison de l'alphabet de 26 lettres avec celui de 23. En somme, ce dernier serait plutôt oriental, l'autre occidental.

Sans rapporter ici le détail de ses conclusions, il suffit de rappeler que l'Académie de Berlin crut devoir confier à l'auteur une entreprise plus colossale encore que la première : la refonte totale du *CIG.*, dont le dernier volume, avec la collaboration de Kirchhoff lui-même, venait de paraître en 1859. Cette refonte, depuis longtemps reconnue nécessaire, fut rendue possible à cette époque par l'affranchissement de la Grèce portant les fruits prévus, par les voyages multipliés, par l'emploi de la photographie et de l'estampage, — et par ces admirables institutions permanentes dont la France, en 1846, avait donné le premier modèle. Nous ne saurions faire une part trop belle à notre pays : on ne lui a pas toujours rendu justice et il faut avouer qu'il a laissé échapper la gloire du *CIG.* Mais nous ne croyons pas avoir trop insisté à son sujet; la Macédoine, la Galatie et Delphes, sans parler du reste, auraient plutôt mérité de plus amples détails.

Si notre Académie des Inscriptions, si notre École d'Athènes n'ont fait ni le *CIG.* ni les *Inscriptiones Graecae*, on peut bien dire ici que ces illustres monuments n'existeraient pas sans elle.

V

Le nouveau Corpus : *Inscriptiones Graecae*

(Vol. I-III : *Inscript. Atticae*).

Le nouveau recueil, en tant que projet, date à peu près de 1860, devançant ainsi l'exécution complète du *CIG.* de Boeckh; le plan d'ensemble, au contraire, en est sensiblement postérieur à la publication (1873) du premier des quatorze volumes qui devaient le constituer : il n'y a guère plus de trois ans que ce plan grandiose a reçu sa forme définitive, sur la proposition de M. de Wilamowitz-Moellendorf. Dans son manifeste du 25 juin 1903, l'Académie de Berlin rappelait au monde savant les décisions qu'elle avait prises, quand la multiplication prodigieuse des découvertes avait prouvé l'impossibilité de s'en tenir aux proportions primitives du *CIG.*; les suppléments prévus par Boeckh étaient absolument insuffisants et ceux que rendait nécessaires la réalité des choses ne pouvaient tenir dans de pareils cadres sans les faire éclater : on risquait d'aboutir à une inextricable confusion.

En conséquence, elle avait primitivement résolu de clore le *CIG.* par un volume-index et d'entreprendre, pour commencer, la publication d'un *Corpus Inscriptionum Atticarum* (*CIA.*) complet en trois volumes. Après quoi, elle avait élaboré le plan de trois autres *Corpus* (Péloponnèse et îles voisines, Grèce du Nord, Mer Egée), en marge desquels deux parties spéciale-

ment importantes, Delphes et Délos, devaient être l'apanage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France; l'Asie continentale serait dévolue à l'Académie de Vienne : de l'Afrique, il n'était pas question pour le moment.

Mais la multiplicité de ces *Corpus*, si elle facilitait la tâche en la divisant, entraînait, avec leurs titres et leurs paginations indépendantes, des inconvénients très graves. Pour y parer, l'Académie, d'accord avec les éditeurs, adoptait enfin le principe d'une tomaison unique, pour le passé jusqu'en 1903, comme pour ce qui restait à publier encore, sous le titre général d'*Inscriptiones Graecae*. Les éditeurs firent imprimer de nouveaux titres pour chacune des parties jusque là autonomes et les mirent à la disposition des souscripteurs : c'est ainsi que le 1er volume du *CIA.*, paru en 1873 et intitulé alors :

CIA. concilio et auctoritate Acad. litterar. regiae Borussicae editum. — Vol. I. Inscr. Atticae anno Euclidis vetustiores,

devenait à partir de 1903 :

Inscript. Graecae consilio et auct., etc. editae. — Vol. I. Inscr. Att. anno Euclidis vetustiores, consilio et auctor., etc. edidit Adolfus Kirchhoff,

le premier volume du ci-devant *CIA.* étant désormais le premier de la collection tout entière des *IG.* Il en fut de même, *mutatis mutandis*, pour les volumes suivants, que nous désignerons ici par leurs titres définitifs.

On se demandera pourquoi l'Académie a si longtemps attendu pour donner à son œuvre la seule appellation qui pût lui convenir. Sans doute, l'expérience avait amené avec elle un peu de prudence et de modestie; le succès du *CIG.* n'avait été qu'une demi-victoire, puisque la tâche à peine achevée avait dû être reprise de fond en comble et que le mot *Corpus*, en présence d'une matière accrue presque chaque jour, commençait à paraître bien ambitieux. En 1903, avec près de huit volumes parus sur un total de quatorze, les choses se trouvaient être assez avancées pour permettre d'esquisser du moins la formule d'un

nouveau plan universel. Enfin, il restait encore assez à faire pour que la formule n'arrivât pas trop tard. Cette espèce d'inauguration d'un édifice, inachevé, il est vrai, et destiné à le demeurer longtemps, mais dont les murs solides se dressaient bien au-dessus du sol, venait donc en somme à son heure.

*
* *

En 1871, la publication à Athènes d'une énorme collection épigraphique avait donné à penser qu'il serait déjà beau de mener à bien un simple *CIA*. et prouvé, en quelque sorte matériellement, combien il était chimérique de vouloir s'en tenir, comme Boeckh en 1827, à la méthode des suppléments éventuels : le plus remarquable des épigraphistes Grecs, St.-Ath. Coumanoudis, professeur dès 1859 à l'Université d'Athènes, secrétaire perpétuel de l'Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία, bien connu du reste par ses travaux antérieurs, venait de faire éditer ses « Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι », révélant d'un coup près de 4000 inscriptions uniquement funéraires pour la seule Attique, tandis que les inscriptions Attiques données par Boeckh s'élevaient seulement à 980 numéros. En fait, le nouveau *CIA*. allait en comprendre plus de 9000.

La valeur scientifique de Kirchhoff, depuis les *Studien* de 1863, était bien connue : on allait apprécier sa prodigieuse activité et le discernement heureux avec lequel il devait choisir ses principaux collaborateurs. Le principe topographique étant affirmé par le titre même de l'ouvrage, il fallait recourir, dans la disposition intérieure des textes, à un autre principe de classification. Boeckh s'était borné à reprendre la division par catégories chère à ses prédécesseurs ; il avait réparti ses *Inscriptiones Atticae* en 12 classes ; Kirchhoff, mettant à profit l'histoire de l'alphabet, si développée depuis dix ans et qu'il connaissait mieux que tout autre, crut pouvoir adopter en seconde ligne l'ordre chronologique et, en troisième ligne seulement, l'ordre des classes.

Il est juste de reconnaître que la première partie du *CIG.* se composait déjà des seules inscriptions archaïques et que le premier volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (1863) est le *Corpus* de toutes les inscriptions antérieures à la mort de César; cet ordre a donc pu inspirer d'abord la constitution d'une première partie du *CIA*. limitée dans le temps, puis, par influence de voisinage, celle des deux suivantes. La décision prise, Kirchhoff voulut commencer à la fois les trois volumes, celui d'avant Euclide, celui qui va de l'archontat d'Euclide à la bataille d'Actium, celui d'après Actium et, pour cela, confier aussitôt à des collaborateurs distincts la préparation de chacun d'eux. Lui-même se chargea du premier (préface d'avril 1873); le second fut l'œuvre d'Ulrich Koehler, le troisième de Wilhelm Dittenberger; dès 1878, en tout ou en partie, chacun des trois volumes avait déjà paru.

Kirchhoff a circonscrit rigoureusement son sujet; il n'a voulu accepter que les inscriptions proprement dites : *quae sui juris essent et monumentorum loco et habitae et habendae.* Il a exclu les inscriptions des vases trouvés dans les tombeaux, celles des balles, des lames de plomb superstitieuses, celles, en un mot, *quae et alienis usibus essent destinatae et partim nulla cogente necessitate et arbitrio pleraeque superadditae.* Il retient les textes rédigés par des Athéniens, en caractères attiques et en dialecte attique, mais ceux-là seuls qui se trouvent sur la terre ferme ou dans l'île de Salamine. Voilà pourquoi, par exemple, il a négligé la partie attique du monument de Sigée, les inscriptions attiques retrouvées dans les colonies d'Athènes, les inscriptions en langue latine ou barbare non bilingues, tout en reproduisant les inscriptions grecques non attiques retrouvées dans Athènes. C'est le principe topographique, au sens le plus étroit du mot, préservé toutefois des subdivisions exagérées que nous relèverons un peu plus tard.

Le commentaire est un chef-d'œuvre de concision, sans digressions inutiles; les reproductions nous sont présentées aussi exactement que possible, avec les meilleures garanties d'au-

thenticité. Ainsi, la plupart des inscriptions du *CIA.* avaient été une première fois publiées par Rangabé, soit dans ses deux volumes d'*Antiquités helléniques* (1842-1855), soit dans l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική fondée en 1837 par lui-même et par Cyriaque Pittakis : Kirchhoff déclare, comme on disait jadis, que la caution n'est pas bourgeoise. Ses *nouvelles* sources sont au nombre de trois principales et la valeur en est très sûre :

α. *Schedae Boeckhianae,* ou matériaux préparés par Boeckh en vue de son supplément éventuel, d'après les copies envoyées par ses correspondants Finlay, Prokesch, Forchhammer, L. Ross, etc. C'étaient, pour la plupart, des inscriptions découvertes au lendemain de l'affranchissement de la Grèce; Boeckh, plus tard, s'en désintéressa peu à peu et, après sa mort, ses héritiers en firent don à l'Académie de Berlin.

β. *Schedae Rossii.* L. Ross, dans ses nombreux voyages en terre grecque, relevait avec un extrême scrupule d'exactitude tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt; notamment, il copiait au jour le jour des inscriptions dont il publia lui-même ensuite une partie sous le titre commun d'*Inscriptiones Graecae ineditae* et aussi dans divers mémoires ou *travaux secondaires d'épigraphie,* recueillis en 1861 par H. Keil; nous avons cité déjà son *Epistola epigraphica ad Boeckhium* (Halle, 1850). D'autres copies étaient adressées à divers correspondants. Après sa mort, sa veuve offrit ces *schedae* à l'Académie de Berlin ; Kirchhoff y attachait le plus grand prix : *Vir*, écrit-il, *de rebus epigraphicis ceterisque antiquitatis Graecae studiis praeclare meritus et pia memoria colendus* .

γ. *Schedae Velseni.* Arthur von Velsen, mort en 1861, secrétaire de la légation de Prusse à Athènes, avait entrepris durant son long séjour en Attique une *Psephismatum Atticorum collectio*, réplique lointaine de la collection antique formée par le Macédonien Krateros. Son exactitude égalait sa compétence ; il copiait sans relâche toutes les inscriptions qu'il rencontrait. L'Académie de Berlin acheta ses papiers après sa mort.

Ces trois sources, malgré leur importance, ne pouvaient

toutefois suffire, parce qu'elles ne présentaient pas les caractères d'une exploration générale et systématique. Les véritables *fondations*, pour reprendre à notre compte le terme de Kirchhoff, furent l'œuvre d'un successeur de Velsen, Ulrich Koehler, *der bester Kenner Attischer Steine*, l'auteur même du 2e volume du *CIA*. Né en Saxe-Weimar en 1838, secrétaire de la légation de Prusse à Athènes en 1865, plus tard (1872) professeur d'archéologie à Strasbourg, directeur (1875) de l'Institut allemand d'Athènes, enfin (1886) professeur à Berlin, Koehler fut chargé par l'Académie de Prusse de collationner, de recopier ou d'estamper *tous* les monuments épigraphiques de l'Attique déjà connus et *tous* ceux qu'il pourrait découvrir. Il fit si bien qu'en peu d'années (1866-1872) il recueillit à peu de chose près la matière des deux premiers volumes du *CIA*. et une bonne partie de celle du 3e : *Hoc munus ita absolvi*, déclare-t-il, *ut primum lapides quam adcuratissime exscriberem, exscripta mox domi cum editis conferrem, de rebus dubiis denique ad ipsos lapides recurrerem.* Il ne reçut malheureusement communication des *Schedae Velseni* qu'après son retour en Allemagne : rappelé en 1872 pour occuper une chaire à la nouvelle Université de Strasbourg, il retourna pour dix ans à Athènes en 1876 ; mais le 1er volume avait déjà paru et l'impression du 2e était à peu près terminée.

Restait à se procurer des copies authentiques des monuments enlevés d'Athènes et, depuis un temps plus ou moins long, déportés dans les Musées d'Europe. Nulle difficulté ne fut soulevée en Allemagne, ni en France; mais, à Londres, il en fut tout autrement. On avait entrepris, au British Museum, un recueil spécial des inscriptions de ce Musée — nous en parlerons un peu plus loin ; pour ce motif, on refusa catégoriquement toute communication et les éditeurs furent contraints de se rabattre sur des copies antérieures, d'une authenticité moins certaine. Pressé d'aboutir, Kirchhoff crut devoir passer outre et ne pas attendre indéfiniment la publication de ce recueil ; cette publication n'eut effectivement lieu qu'à partir de 1874.

L'impression fut surveillée avec l'assistance de Rodolphe Schoell (professeur à Greifswald), Kirchhoff se qualifiant lui-même d'*hominem pessime oculatum ideoque in talibus justo fere neglegentiorem*. Le premier volume se termine par sept index, en 19 pages, suivis d'une carte sommaire de la *Societas Delia*, dressée par Kiepert pour l'année 430 av. J.-C., abstraction faite des cités du Pont : l'index n° 1 donne une liste des *Quaestores Minervae* en fonctions de l'année 434 à l'année 404, c'est-à-dire pendant la durée entière de la guerre du Péloponnèse et les deux années qui la précédèrent immédiatement.

Veut-on connaître maintenant le contenu de ce Ier volume et se rendre compte, par un exemple significatif, de ce qu'était cette distribution par classes, dont nous avons parlé à plusieurs reprises? Il convient ici, pour être plus clair, d'opposer Kirchhoff (*CIA*[1].) à Boeckh (*CIG*., p. II), sans se dissimuler que la comparaison ne saurait être absolument exacte, puisque le groupe du *CIG*. comprend l'ensemble des inscriptions Attiques découvertes avant l'année 1825, tandis que le 1er volume du *CIA*. ne représente que les inscriptions antérieures à l'archontat d'Euclide. Si considérable que soit la différence de durée entre les deux époques étudiées, cette partie du *CIA*. contient à elle seule 555 numéros quand la *Pars II* du *CIG*. n'en présentait pas le double (980 numéros) : tant les progrès avaient été rapides au cours du demi-siècle qui séparait les deux recueils ! Les classes 3-8 de Boeckh n'ont pas leurs similaires dans le 1er volume du *CIA*. ; cela tient à l'époque archaïque dans les limites de laquelle ce 1er volume est comme enfermé. On ne sera pas surpris non plus de trouver, entre la 11e classe de Boeckh et la IVe partie de Kirchhoff, une aussi énorme disproportion en faveur du premier ; c'est là surtout qu'il faut tenir compte de la différence des temps étudiés, d'autant plus que les contenus des deux groupes ne correspondent pas absolument l'un à l'autre. Quoi qu'il en soit, les *classes* plus ou moins nombreuses, plus ou moins conformes à celles que nous venons de relever, sont en général disposées d'une manière analogue :

c'est la marche scientifique du plus connu au moins connu.

Boeckh, *CIG. P. II. Inscr. Atticae.* 980 numéros.	Kirchhoff, *CIA*^{1}. *Inscr. Atticae anno Euclidis vetustiores.* 555 numéros (y compris les suppléments de 1877 et 1887).
Cl. 1. *Acta senatus et populi universitatum et collegiorum* (67).	*Pars* I. *Decreta senatus populi pagorum* (116).
2. *Tabulae magistratuum in primis quaestorum et similium* (28).	II. *Tabulae magistratuum* (215). *Cl.* 1. *Tab. quaestor. Minervae.* 2. *Traditiones quaestorum reliquorum deorum.* 3. *Tabulae logistarum.*
3. *Tituli militares* (12).	4. *Tab. poletarum.*
4. *Archontes, prytanum catalogi, tesserae judicum* (34).	5. *Tab. curatorum Deli insulae.*
5. *Agonistica et gymnastica* (77).	6. *Tab. curator. operum publicorum.*
6. *Fragmenta catalogorum* (21).	
7. *Honores imperat. et aliorum ex domo Augusti et decreta imperatoria* (48).	
8. *Tit. honor. civitatis labentis, max. imperat. aetate, statuis aut imaginibus subscripti* (93).	
9. *Donariorum et operum public. termini* (73).	III. *Donariorum tituli* (*monum. publica et privata*) (100).
10. *Ordo sacrorum, termini, defin. magicae,* etc. (25).	V. *Termini* (36).
11. *Monum. privata, maxime sepulcralia* (487).	IV. *Tituli sepulcrales* (*monum. publica et privata*) (61).
12. *Fragmenta varia* (15).	VI. *Fragmenta incerta* (27).

On le voit : l'ordre suivi de part et d'autre est à peu près le même, allant du public au particulier, de la vie politique à la vie privée, pour aboutir aux stèles funéraires et à un dernier groupe composé de tout ce qui n'a pu entrer dans aucun autre.

Les textes que les caractères d'imprimerie ne pouvaient assez fidèlement reproduire ont été gravés sur bois en grandeur naturelle, ou, quand le format du livre l'exigeait, à une échelle réduite : en ce cas le lecteur est averti par l'auteur. Après le numéro d'ordre qui est désormais, pour l'inscription recueillie, la partie essentielle de son nouvel état civil, vient une très brève histoire de son origine : nature du monument, matière subjective, lieu, dimensions, éditions successives, autant d'étapes, si-

gnalées avec soin, de sa vie épigraphique. Ici se place la reproduction de l'inscription, aussi *ressemblante* que possible à l'original. On quitte alors, en quelque sorte, le dehors pour pénétrer vers le dedans : voici les *variae lectiones*, l'explication s'il y a lieu, les conjectures sur la date du texte ; c'est tout. On a passé en revue tour à tour les circonstances extérieures, le *titulus* lui-même et enfin son contenu ; tout est dit et ce qu'on pourrait ajouter serait étranger à l'épigraphie proprement dite. Donnons, à titre de spécimen, le *CIA*[1] 179 : il présente à peu près tous les genres de détails que l'on rencontre ordinairement sous la plume de Kirchhoff et de ses collaborateurs :

179. — *Fragmentum lapidis Pentelici, quod erutum est in arce, a.* 0,63, *l.* 0,29, *marginibus dextro et inferiore integris, post versum ultimum ex tertia fere parte litteris vacans. Margo superior utrum laesus sit necne dijudicari non posse adnotat Koehler. — Edidit Rangabé 115, Pittakis Eph. 892. Rangabei exemplum ad lapidem exegit Koehler, qui in secundi et tertii versus exitu num quid desit incertum esse dicit; reliquorum versuum clausulas integras exstare omnes praeter ultimum; ejus versus extrema jam antiquitus consulto videri esse deleta.*

[Suit la reproduction de l'inscription en capitales, 22 lignes numérotées de 5 en 5, la plupart des lettres de la première ligne étant tronquées dans leur partie supérieure.]

Illustravit haec post Rangaben Boeckhius in Commentt. Acad. Berol. 1846, p. 355 sqq. Rationes sunt pecuniae a quaestoribus Deae numeratae archonte Apseude Ol. 86,4 ad sumptus expeditionis Corcyreae faciendos.

[Suit la transcription en minuscules, avec les restitutions placées entre crochets droits, des points suppléant les lettres absentes et non restituées, jusqu'à la 23e ligne. Des traits marqueraient une lacune de longueur non définie.]

Vs. 8 sqq. et 19 sqq. Primos missos esse Corcyram cum decem navibus Lacedaemonium, Diotimum, Proteam tradit Thucydides I, 45, subsecutos cum viginti alteris Glauconem et Andocidem I, 51, a marmore discrepans, ut vitium traxisse verba scriptoris persuasum sit.

Tel est le numéro appartenant aux *Magistratuum tabulae* (section 2e) et qui occupe à peu près une colonne, c'est-à-dire la

moitié d'une page. Remarquons, dans la première partie, une hypothèse de martelage ; dans la dernière, une très courte comparaison critique avec un texte connu de Thucydide, ce qui dispense de discuter la date de l'inscription. La *présentation* est aussi claire et aussi courte que possible, sans sacrifice aucun des éléments essentiels à connaître, avec une bibliographie suffisante. Nous aurions pu sans peine apporter des exemples de commentaires beaucoup plus longs, quoique, d'une façon générale et étant donné les progrès de la science et la multiplication des traités techniques depuis Boeckh, le *CIA*. soit moins alourdi de commentaires que le *CIG*. C'est bien là ce que regrette E. Egger, dans son compte rendu du *Journal des Savants* (1874), considérant toujours qu'un *Corpus* doit se suffire à lui-même sans renvoyer à des secours étrangers ; le principe de Kirchhoff nous paraît être le meilleur : *un dictionnaire n'est pas une grammaire ni un traité théorique*, c'est un répertoire de matériaux.

Nous ne pouvons signaler ici les inscriptions les plus importantes. Bornons-nous à noter que les plus anciennes sont données comme antérieures à 450 av. J.-C. et à insister sur l'extrême importance des index qui ne sont pas seulement des renvois au corps du volume, mais aussi des sommaires très précieux. L'index III, par exemple, nous énumère avec leurs principaux dèmes les dix tribus primitives de l'Attique : Ἐρεχθηΐς, Αἰγηΐς, Πανδιονίς, Λεωντίς (orth. d'avant Euclide : Λεοντίς), Ἀκαμαντίς, Οἰνηΐς, Κεκροπίς, Ἱπποθωντίς, Αἰαντίς et Ἀντιοχίς. L'index VI nous révèle des centaines de noms propres d'hommes ou de femmes ; l'index V, une foule de noms géographiques dont une partie serait d'ailleurs inconnue. Il n'est pas jusqu'à l'index VII, avec son titre un peu vague : *Res et verba notabiliora*, qui n'appelle notre attention d'une façon très heureuse sur certains points importants, sans toutefois viser au catalogue : c'est comme une illustration du livre entier, à l'usage même des simples curieux ; il y est question de σίτησις ἐν Πρυτανείῳ, de τέμενος, de χορηγοί, de ληξιαρχικὸν γραμματεῖον, etc. Nous disions que chaque article était

facile à lire : l'ensemble est encore plus facile à consulter ; les 243 pages sont pesantes sans être lourdes, solides sans être massives, savantes sans pédantisme superflu.

Les suppléments de 1877, de 1887 et de 1891 n'appellent aucune observation particulière.

*
* *

Le 2e volume du *CIA.*, aujourd'hui 2e volume des *Inscriptiones Graecae*, publié en partie dès 1877, comprend les inscriptions des quatre siècles antérieurs à l'ère chrétienne : *aetatis quae est inter Euclidis annum et Augusti tempora* ; la préface de Koehler est datée du 31 décembre 1876.

L'auteur a pu connaître les inscriptions du *British Museum*, ou plutôt la première partie de *The collection of ancient greek inscriptions in the British Museum*, œuvre de Hicks et de Newton ; cette première partie, due spécialement à Hicks (1874), était précisément consacrée à l'Attique et pouvait tenir lieu de toute autre copie. La disposition chronologique qui préside aux grandes divisions du *CIA.* a été méticuleusement observée, surtout, quand les inscriptions n'étaient pas datées, au moyen de la forme des lettres : « Cette partie de ma tâche, déclarait Koehler, a été bien dure ; le critérium est loin d'être infaillible. Aurai-je réussi? d'autres en jugeront et le temps en fera la preuve. Un mot seulement : je vois constamment des gens, qui n'ont jamais ou presque jamais examiné de monuments épigraphiques, fixer hardiment des dates d'après la forme des lettres. Je voudrais bien qu'on en finît avec ce procédé et surtout que mon exemple ne fût pas un encouragement à continuer. La date des monuments d'après la forme des lettres ne saurait être établie que par ceux-là qui, instruits par une pratique longue et continue, ont pu se graver dans l'esprit les formes de lettres propres à chaque époque. Encore s'agit-il moins des formes de chaque caractère que de l'aspect de l'ensemble, aspect que la plume ne saurait décrire ni l'impression reproduire exactement. »

Certes, on ne saurait dire mieux. Il nous souvient qu'Édouard Tournier, en matière de paléographie grecque, raisonnait tout à fait de même : « Quand on reconnaît un ami dans la rue, c'est à l'ensemble de sa démarche et des traits de son visage, non à la forme spéciale de son nez, à la couleur de ses yeux, aux dimensions de sa stature, toutes choses que, cinq minutes après l'avoir quitté, on serait peut-être bien embarrassé de définir. » S'il fallait prendre au pied de la lettre cette amusante boutade et s'en tenir, en matière scientifique, à une impression d'ensemble, cet abus de la méthode subjective et de la sensation du moment nous égarerait bien vite. Surtout, les disciples seraient contraints à de fréquents actes de foi, parfaitement étrangers à l'esprit scientifique. Mais on ne peut nier qu'il n'y ait du vrai dans les paroles de Koehler et que l'esprit de synthèse ne soit susceptible d'éclairer souvent les efforts de l'analyse. L'auteur, du reste, professe que le *CIA.* n'est pas fait pour les ignorants : *Neque enim tironum usui CIA. condi puto.*

Il se félicite enfin d'une coïncidence heureuse : au moment où allait paraître son premier fascicule, contenant les inscriptions qui sont des décrets, la Société Archéologique d'Athènes avait pratiqué avec succès des fouilles entre le théâtre de Dionysos et l'Odéon d'Hérode, sur le flanc méridional de l'Acropole : pour mieux dire, on avait déblayé le terrain des décombres qui le recouvraient depuis un temps immémorial. La moisson épigraphique fut très riche, les archéologues Athéniens furent très libéraux : grâce à eux, le volume se compléta par une double série d'*addenda.* Koehler, à ce moment même installé dans Athènes comme directeur de l'Institut allemand, remercie avec raison les directeurs des Musées nationaux, St. Coumanoudis et P. Eustratiadis.

La série des cinq fascicules du *CI.*I². parut de 1877 à 1895. Le premier, nous l'avons dit, contient les Décrets, répartis en cinq classes, depuis ceux du Sénat et du peuple d'Athènes jusqu'à ceux des collèges et des confréries, au total près de 700 inscriptions. Celles des *addenda* sont rapportées à un numéro du texte prin-

cipal qui devient aussi le leur, mais affecté de l'exposant *bis*, *ter*, etc. qui les remet à leur vraie place; le commentaire est presque plus concis encore que celui de Kirchhoff. Le second fascicule (1883) contenait près de 500 textes, listes de magistrats, catalogues, instruments de droit privé ; le troisième (1888) complétait le recueil et se terminait avec les épitaphes.

Le quatrième (1893), consacré à 17 index en 93 pages, était dû à J. Kirchner (préface du 20 décembre 1892), qui avait omis de parti pris tous les mots des *donariorum catalogi* ayant le caractère de termes techniques d'architecture ou de construction navale; il omettait aussi les choses grammaticales, sauf quelques exceptions. La raison de son abstention ne nous paraît pas bonne : « Il me suffit, dit-il, de renvoyer les lecteurs curieux de ces questions-là au livre excellent de K. Meisterhans (*Grammaire des Inscriptions attiques*, 2e éd. Berlin, 1888) » ; mauvais prétexte pour refuser de donner à son tour des éléments nouveaux d'appréciation. Le 1er index : *nomina virorum et feminarum* occupe à lui seul les deux tiers de ce volume ; le 7e : *tribus Atticae*, ajoute quatre tribus nouvelles à celles de Kirchhoff : 'Αντιγονίς, Δημητριάς, Πτολεμαΐς, 'Ατταλίς ; le 11e : *feriae et agonistica*, nous révèle, entre autres choses, 119 titres de pièces de théâtre, avec ou sans nom d'auteur ; le 12e énumère plus de 250 noms de vaisseaux ; le 15e, *chronologica*, présente un tableau des jours *quibus contiones et senatus concilia habita sunt*. Le 16e, sous le titre : *Carmina*, donne une centaine d'hexamètres, sans compter les fragments ; des proverbes :

Οὐδὲν ἐλευθερίας κρεῖττον πέλει ἀνδράσιν ἐσθλοῖς (n° 1679),

ou des vœux :

Γηραιὰν ἄνοσον παῖδας παίδων ἐπιδοῦσαν (n° 3903) ;
Ὄλβιον εὐγήρων ἄνοσον καλὸν εὔτεκνον ἐσθλόν (n° 4301), etc.

vers ordinairement isolés. C'est Kirchner encore qui composa les index du 5e fascicule (1895), énorme supplément de 350 pages ; il a bien voulu cette fois considérer que l'œuvre de Meisterhans avait quelque peu vieilli et composer une demi-page finale de

Grammatica et orthographica, avec les subdivisions : Voyelles, consonnes, flexions nominales, flexions verbales.

Ce 2e volume du *CIA.*, y compris les *fragmenta incerta* du supplément, contient 4.350 numéros, qui, avec les nombreux *bis* ou *ter*, font un total approximatif de 6000 inscriptions pour lui seul : c'est avec 6000 inscriptions pour le monde grec entier et tous les siècles de l'hellénisme que Boeckh, quatre-vingts ans plus tôt, avait entrepris le *CIG.* !

Relevons, chemin faisant, quelques indications nouvelles données par l'auteur sur sa propre méthode (préfaces du 31 août 1883, du 12 août 1888, du 31 juillet 1895). La matière était fort diverse, la disposition très malaisée ; il s'est parfois moins préoccupé de la vérité scientifique que des commodités du lecteur. Mais il n'est pas, en fin de compte, absolument satisfait et déclare que, s'il fallait recommencer, il modifierait bien des choses. Un axiome lui tient au cœur : il faut à l'épigraphiste une longue pratique des monuments sur place ; encore cette pratique ne suffit-elle pas : *Non tantum usu diligentia doctrina opus est ; opus est in primis insita quadam ut judicii ita aciei rectitudine et praesentia, quae nec vestigiis dubiis immoretur nec specie fallatur, sed vera a falsis sponte discernat.* Cette sorte de mysticisme s'accroît chez lui avec les années. Il gémit, comme Charlemagne à la fin du *Roland*, sur sa tâche qui n'est jamais finie : « J'avais jadis espéré, soupire-t-il, que le supplément de mon second volume n'aurait pas besoin de supplément : *huic parti addenda non essent addenda !* » — Sans doute ; mais quoi ! on a déblayé tout un flanc de l'Acropole d'Athènes, poursuivi avec succès les fouilles d'Eleusis ; la Société Archéologique est infatigable, infatigablement heureuse et généreuse ; Dimitrios Philios, Wassili Korolkov (de l'Institut philologico-historique de Saint-Pétersbourg), ont envoyé de la matière et l'on ne peut que les remercier. Lolling et l' Ἐφημερίς ont en partie fourni le fonds du 3e fascicule ; pour celui-ci, Koehler s'excuse de n'avoir rien vérifié de ses propres yeux et, ayant renoncé à composer lui-même un traité spécial des *tituli sepulcrales*, il renvoie aux Ἀττικῆς ἐπιγραφαί

ἐπιτύμβιοι (1871) de Coumanoudis. Au contraire, le fascicule de 1895 contient une partie de ses propres collations en Attique (jusqu'en 1886); Lolling et, après la mort de Lolling (1894), Paul Wide, depuis professeur à Upsala, l'ont suppléé pour le reste. A mesure qu'il avance dans sa tâche, son commentaire devient de plus en plus laconique, jusqu'à se présenter par endroits comme à l'état rudimentaire.

*
* *

Le 3e volume du *CIA.*, demeuré le 3e des *Inscriptiones Graecae*, œuvre de Wilhelm Dittenberger (professeur à Rudolstadt, puis à Halle), se compose essentiellement de deux parties, publiées en 1878 et en 1882, comprenant en tout plus de 900 pages, dont 80 pages d'index à la fin de la 2e partie, avec 4021 numéros, sans compter les *Addenda*; nous verrons plus loin comment un supplément, d'un ordre très spécial, devait s'y ajouter en 1897. La préface est datée de juillet 1878.

Les difficultés du classement allaient croissant à mesure qu'on s'éloignait des époques primitives; une tâche qui avait pour objet l'époque romaine depuis Actium était donc particulièrement malaisée. La détermination de l'ordre chronologique était chose ardue : dans une période où tant de gens savent écrire et où les dates sont rarement exprimées, la forme des lettres est souvent le plus défectueux des critériums. Quand il n'y a pas lieu d'affirmer ni de nier avec une probabilité suffisante, Dittenberger rejette les textes en fin de liste. Lui aussi se préoccupe des intérêts et des commodités du lecteur; il en donne la preuve, entre autres passages, dans la disposition de la partie IX, cl. 3, de ces *catalogi epheborum* qui occupent 216 numéros, soit près de la moitié du volume de 1878. Il n'y avait pas lieu, en effet, de tenter une autre distribution que l'ordre purement et simplement chronologique, sous peine de n'être plus instructif du tout. L'auteur s'est mis d'accord avec Koehler sur les frontières de leurs travaux respectifs, ni l'un ni l'autre ne s'interdisant de dépasser au besoin la ligne précise de démarcation, quand ils le

jugeaient préférable, sans toutefois jamais se répéter entre eux. Actium, après tout, n'est pas une borne épigraphique : il fallait donc bien se garder de séparer des éléments absolument solidaires. Les *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta*, de Georges Kaibel, furent publiées trop tard pour que Dittenberger pût dès lors les utiliser; les collaborateurs illustres ne lui firent d'ailleurs pas défaut : tels furent Kirchhoff, Koehler, H. Heydemann, Ad. Michaelis, Ch. Robert, Rod. Schoell.

Les textes édités en 1878 étaient ceux des 9 premières parties, sur les 12 que devait contenir l'ouvrage une fois complet. La 1re est toujours celle des *Decreta senatus populique Atheniensium*; la 3e donne les *epistulae et constitutiones* des empereurs et des magistrats Romains; la 6e est consacrée aux inscriptions des édifices publics et privés relatives à ces édifices mêmes, réparties en deux sections (l'une d'elles contient les 140 inscriptions relevées sur les sièges du théâtre de Dionysos, avec une description détaillée de leur disposition); la 8e est le recueil des *subscriptiones* déchiffrées sur les bases de statues et des autres inscriptions honorifiques, en 11 classes, empereurs Romains, rois, reines et cités, femmes Romaines, femmes Grecques, etc.; la 9e est formée par quatre classes de *Catalogi*, archontes et autres magistrats, prytanes, éphèbes, divers. Des trois dernières parties (1882), retenons la première (10e du *CIA.*[3]), très considérable, composée uniquement des *tituli sepulcrales* ou épitaphes : épitaphes en vers, au nombre de 110, épitaphes de malédictions, épitaphes contenant des renseignements biographiques, *addita aetatis aut condicionis civilis defunctorum significatione*.

Dans toutes les parties, dans toutes les divisions principales ou secondaires, l'auteur demeure fidèle au système excellent, malgré son apparence empirique, qui lui fait rejeter en fin de liste tous les *résidus*, tout ce qui, dans l'état actuel des connaissances, n'a pu être encore définitivement classé; on signale ainsi les questions demeurées *ouvertes*, les problèmes qui attendent encore leur solution. Plus rigoureux en général que Kirchhoff, Dittenberger reproduit *toujours* en minuscule ce qu'il

a pu lire de l'inscription présentée d'abord en capitales, même si elle est complète et ne comporte aucune difficulté de lecture ; — son commentaire final atteint, sans disparaître cependant, les extrêmes limites de la brièveté.

Les dix index sont distribués d'une façon sensiblement différente de celle des précédents : le 8ᵉ, intitulé : *Nomina virorum et feminarum*, occupe à lui seul les trois quarts de la place. Une large part est faite, comme il convient, à l'élément Romain : le titre du second index est : *Res publica Atheniensium*, mais celui du premier, *Res publica Romana*. Le 6ᵉ nous offre une nouvelle liste des tribus Attiques, dans un ordre nouveau, au nombre de 13 seulement : la tribu Ἁδριανίς apparaît, les tribus Ἀντιγονίς et Δημητριάς ont disparu. Le 9ᵉ : *Nomina Romana, praenomina, nomina gentilia et cognomina*, donne une liste de 23 prénoms. Le 3ᵉ est celui des choses religieuses, le 4ᵉ celui des jeux, le 5ᵉ celui de l'éphébie, le 7ᵉ celui des noms géographiques; aucun index n'est spécial aux épitaphes.

*
* *

Les *IG*³. n'ont été complétées jusqu'à ce jour par aucun supplément; mais, dès 1897, en une sorte d'appendice numéroté à part, Richard Wuensch publiait 220 textes d'un caractère commun : c'étaient des textes gravés sur des lames de plomb (*defixiones*) découvertes en Attique, avec des formules variées d'exécration.

Il est bien vrai que Kirchhoff, en avril 1873, avait fait une déclaration catégorique : *Omisi item inscriptiones glandibus missilibus sive impressas sive incisas, defixionum laminis plumbeis fere inscriptarum superstitiosam supellectilem...* Les principes avaient évidemment fléchi, si l'on en juge d'ailleurs par l'opinion de S. Reinach dans son *Traité d'Épigraphie grecque* (1885, p. 151, 433, 466 sqq.) et, bien avant cette époque, par la dissertation d'Albert Dumont : *de plumbeis apud Graecos tesseris* (1870); on peut dire qu'à l'heure actuelle il n'en reste presque rien et que la préoccupation dominante des collaborateurs des *Corpus* est, comme le déclare Hiller de Gaertringen, de ne né-

gliger aucun des documents écrits, *um sie nicht unter den Tisch zu lassen.*

C'est vers 1894 que Wuensch, dans un séjour en Attique, avait pu acquérir la collection de lames de plomb formée en trente années par Ath. Rhousopoulos ; il y en avait plus de 100, percées d'un ou de deux clous, en très mauvais état. Wuensch, qui avait songé d'abord à en faire l'objet d'une publication spéciale, développa peu à peu son projet jusqu'à lui donner la forme d'un appendice au volume de Dittenberger : c'étaient, après tout, des inscriptions attiques, inédites pour la plupart. A la collection Rhousopoulos vint s'ajouter la collection découverte à Patissia (1889), achetée depuis pour le Musée de Berlin par Botho Graef, qui abandonna volontiers son privilège d'éditeur ; on recueillit enfin, dans les 'Αττ. ἐπιγρ. ἐπιτ. de Coumanoudis (n[os] 2580-2590), ou dans des journaux spéciaux, tels que le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1889, p. 77), la *classical Review* (1890, p. 187), divers textes que Wuensch, n'ayant pu les vérifier *de visu*, se contenta de publier sans commentaire.

La disposition n'était pas chose facile : l'écriture archaïque est déconcertante, la grammaire classique est fort peu respectée, la chronologie en somme plus qu'incertaine, bien que la majeure partie de ces *defixiones* paraisse appartenir au III[e] siècle av. J.-C. L'ordre topographique n'est guère plus sûr, parce que les fiches individuelles de la collection de Patissia s'étaient, en l'absence de Wuensch, complètement brouillées à l'Institut archéologique Allemand. Restait, sans revenir précisément au vieil ordre des classes, à s'inspirer du texte même. On pouvait placer en tête les inscriptions réduites à une liste de noms, puis celles qui ont en outre un verbe d'exécration, celles ensuite qui sont plus développées et comprennent aussi le détail des familles ; enfin, avant les *fragmenta et incerta* inévitables, celles qui implorent le secours des dieux. Une brève notice d'origine précède, à chaque fois, la double transcription en capitales et en minuscules, complétée, en cas de doute, par une exacte reproduction, sorte d'appel à la perspicacité du lecteur ; le numéro s'achève par un très bref commen-

taire grammatical, pour lequel l'auteur utilisa les services de deux érudits : W. Schulz et F. Skutsch. Deux autres, Alb. Dieterich et Eric Ziebarth, avaient collaboré au rassemblement des matériaux; quant au commentaire sur le fond, Wuensch l'a détaché et, au lieu d'en faire le sujet d'un traité publié à part, il en a formé la magistrale monographie, placée en tête du volume, de tout ce qui touche aux *defixiones* de plomb, depuis leur origine en Attique jusqu'à nos jours.

Les textes, certes, ne faisaient pas défaut; on pouvait citer Sophocle, Pline l'Ancien, Plutarque; mais l'un des passages les plus significatifs est celui de Tacite, *Ann.* II, 69, à propos de la dernière maladie de Germanicus :

Saevam vim morbi augebat persuasio veneni a Pisone accepti : et reperiebantur solo ac parietibus erutae humanorum corporum reliquiae, carmina ac devotiones et nomen Germanici plumbeis tabulis insculptum.

Le plomb, métal abondant dans les mines du Laurium, se vendait à bas prix sur le marché d'Athènes; il était l'emblème de la mort, lourd, froid, terne, consacré à Kronos; n'importe qui, vu son peu de résistance, pouvait y graver des caractères bien que, pour plus de sûreté, on recourût d'ordinaire à un magicien spécialiste, auquel on fournissait soit un texte manuscrit, soit tout au moins des notes. C'était de la superstition vulgaire et à très bon marché.

Le second des neuf index de Wuensch nous donne les noms et surnoms des dieux ou divinités invoquées; le quatrième, les professions et la situation sociale des personnes visées par les malédictions; le cinquième, qui constitue l'une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage, les *formulae devotoriae* en plusieurs parties : *devovendi verba, devotorum cognati sociique devoti, devotorum res facta partesque corporis et animae devotae, devotionum formulae singulis verborum modis corruptae (conjunctivo, optativo, imperativo, infinitivo, pleniore enuntiato), res quae ad artem magicam pertinent.* Le huitième est celui des mots

d'ailleurs inconnus, soit 44 noms propres et quatre noms communs : κανναβιουργός, σινδωνοπώλης, συριγγοποιός, χρυσωτρία. A déchiffrer tant d'inscriptions en si mauvais état, Wuensch est devenu, comme Kirchhoff, *pessime oculatus* et sa prudence dans les restitutions s'en est accrue : *Hanc tabellam* (n° 68) *cum omnium ultimam tractarem, oculis officium jam recusantibus, non usque eo in legendo perveni, ut omnia, atque ea recte a me enucleata esse affirmare possem; quam ob rem etiam in explendis lacunis cautior fui.*

Il fallait insister sur cette collection, dont l'intérêt est vraiment exceptionnel et qui s'est d'ailleurs rapidement complétée. L'année suivante (1898), Wuensch lui-même éditait à Leipzig ses *Sethanische Verfluchungstafeln aus Rom*, relevées en presque totalité à Rome au Musée Kircher : les formules d'imprécation en sont grecques et latines. Dans le *BCH.*, t. XXV, Th. Homolle examinait deux inscriptions imprécatoires sur plomb, découvertes à Amorgos. Enfin, l'une des thèses de M. Audollent, soutenues en Sorbonne le 22 décembre 1904, a pour titre: *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus praeter Atticas in CIA. editas.*

VI

Le nouveau Corpus : *I. G.* non attiques (vol. IV-XIV) et recueils complémentaires.

En dehors des trois volumes de l'ancien *CIA.*, les *Inscriptiones Graecae* de l'Europe continentale et des îles forment onze volumes, numérotés de IV à XIV. On ne s'étonnera pas de voir régner entre eux des rapports moins étroits qu'entre les précédents : chacun d'eux est consacré à l'ensemble des textes recueillis dans une région donnée ; il peut donc à la rigueur se suffire à lui-même, puisqu'il est le *Corpus absolutum*, sans distinction d'époques, des inscriptions grecques de telle ou telle province. Surtout, il ne faut pas oublier que leur incorporation dans le cadre unique des *Inscriptiones Graecae* ne date que d'hier ; ils ont donc été composés et publiés dans un ordre qui n'est pas absolument celui des lieux, suivant des principes quelque peu divers parfois. Ce qui devrait nous étonner, ce seraient moins les différences que les analogies, dans ces corps de bâtiments rattachés après coup les uns aux autres, si l'on ne connaissait déjà l'énergique et salutaire influence depuis longtemps exercée par l'Académie de Berlin : il était difficile, il n'était nullement avantageux, de se soustraire à sa haute direction qui réalisait en quelque sorte, entre chaque recueil spécial, cette harmonie préétablie, si chère aux disciples de Leibniz. Entre des recueils indépendants en apparence, qui peut-être se

croyaient tels, l'unité s'établit tout naturellement, d'une manière vraiment satisfaisante.

Nous les examinerons donc, puisqu'ils procèdent en somme d'un même plan et d'une même pensée, dans l'ordre topographique, non dans l'ordre où ils ont été publiés : cette chronologie serait on ne peut plus arbitraire, parce qu'elle a été déterminée parfois par les circonstances les plus fortuites; nous verrons même, à propos du XII[e] volume, combien il eût été préférable de s'en affranchir tout à fait. Dans son plan définitif, l'Académie a suivi, en le corrigeant au besoin, l'ordre établi par Boeckh dans le *CIG.* ; les *Partes* du vieux recueil devenaient des *Volumina*; mais ces volumes se succédaient à peu près comme les parties s'étaient succédé jadis : rien, dans leur disposition, ne devait troubler l'épigraphiste habitué à l'ancien *Corpus.*



On se rappelle que Boeckh, à la suite des inscriptions archaïques et, en second lieu, des inscriptions attiques, avait adopté les divisions suivantes : 3, Mégare ; 4, Péloponnèse, en six classes ; 5, Béotie, en sept classes; 6, Phocide, Locride et Thessalie, en quatre classes. En conséquence et comme première suite au *CIA.*, l'Académie de Berlin avait conçu le plan d'un *Corpus Inscriptionum Graecarum Peloponnesi et insularum vicinarum* (*CIPel.*) ; les inscriptions de la Mégaride feraient corps ensuite avec celles de la Béotie. Comme le *CIA.*, le *CIPel.* aurait trois volumes : le premier, comprenant les inscriptions d'Égine, de Pityonnèse, de Cécryphalie et de l'Argolide (y compris Corinthe), était la tâche de Maxime Fraenkel, qui l'a publié en 1902 (préface de la même année) ; le second (Arcadie, Laconie, Messénie) est en préparation ; le troisième (Elide et Achaïe) n'existe encore qu'à l'état de projet.

Depuis la révision et l'unification du plan général, le *CIPel*[1]., sous le titre simplifié de *Inscriptiones Argolidis*, est devenu le

IV[e] volume des *Inscriptiones Graecae.* En 1895 seulement, l'Académie avait chargé Fraenkel de préparer l'exécution du *CIPel.* et d'aller en Grèce, comme Koehler 25 ans auparavant, contrôler par lui-même les inscriptions encore en place, puis, si faire se pouvait, d'en rapporter de nouvelles. C'était déjà trop que, pour les originaux perdus, il fallût se contenter de l'expérience d'autrui.

Fraenkel commença par cataloguer les textes déjà connus, partit ensuite pour Athènes où il arriva en mars 1896, prit avec lui pendant quelques mois un jeune membre de l'Institut allemand et sollicita le concours des autorités grecques : celui de P. Cavvadias, jadis chargé des fouilles d'Epidaure (1881-86), lui fut particulièrement précieux. A Epidaure, en effet, il trouva tant à faire qu'il dut y séjourner plus de six semaines (15 mars-3 mai), sans pouvoir y terminer entièrement sa tâche. Une prolongation de séjour n'était vraiment pas possible; il nous attendrit au récit de ses infortunes bizarres : trente jours durant, il eut dans sa chambre le surveillant des antiquités Koromandos, qui toussait à fendre l'âme, *qui tussibus horribilibus cruciatus quietem cujusque noctis turbabat.* Bientôt survint du froid, de la pluie, de la neige; une maison glaciale rendait ces intempéries plus intolérables encore et, dans le *Musée* enfumé, *museo quod dicebatur*, les vents se déchaînaient tout à leur aise... Son exploration d'Égine, en septembre, fut pour d'autres motifs extrêmement laborieuse : les pierres qu'on y avait réunies après la guerre de l'Indépendance étaient si mal cataloguées qu'on n'en savait plus guère l'origine. Le voyage se termina enfin par le relevé des inscriptions d'origine péloponnésienne rassemblées dans les Musées d'Athènes.

Le principal rôle d'un *Corpus*, dit Fraenkel, est moins de restaurer et de commenter des inscriptions que de travailler à réaliser l'objet suivant : *documenta epigraphica quam plenissime collecta et quam accuratissime constituta ad virorum doctorum praebeantur usum.* Tous les mots portent, dans cette excellente et tout actuelle définition du *Corpus* idéal, instrument scienti-

fique de premier ordre, dont l'auteur doit se borner à la tâche, fort modeste, mais infiniment délicate de *pourvoyeur,* présentant aux érudits, le plus exactement possible, la reproduction de *ce qui est.* Avec les moyens mécaniques et les facilités d'exploration dont on dispose aujourd'hui, la formule de Fraenkel n'est pas seulement la meilleure; elle est encore la plus pratique.

Les 1611 inscriptions (dont 346 inédites) des *IG*^{4}. sont réparties en onze groupes : Égine, Pityonnèse et Cécryphalie, Corinthe et ses dépendances, Sicyone, territoire de Phlionte, Cléones et Némée, Argos et ses dépendances, Hermione, Trézène (Calaurie et Méthone), Épidaure; enfin les textes douteux et apocryphes au nombre de 70. Le groupe de beaucoup le plus important est celui d'Épidaure avec 679 inscriptions; viennent ensuite ceux de Corinthe, d'Égine et d'Argos. Parmi les dix index, il faut remarquer celui des noms de chevaux (III); celui de l'État Romain, empereurs et famille impériale, magistrats, etc. (V); le VIIe, intitulé : *Chronologica*; enfin le Xe, dont nous n'avions pas jusqu'ici relevé d'équivalent : c'est celui des principales éditions antérieures, pour les 1265 textes déjà connus que Fraenkel s'est borné à rééditer. Elles sont au nombre de neuf. Nous devons en citer ici les titres, parce que nous nous trouvons en présence de ce qui fut, au sens le plus large du mot, la meilleure contribution à l'exécution des *IG.*

C'est d'abord, comme il sied, le *CIG.*; puis, les *Inscriptiones Graecae Antiquissimae* (*IGA.*, 1882) de Roehl; le *Voyage Archéologique* de Le Bas-Foucart (inscriptions, t. II); les *Mitteilungen* de l'Institut archéologique allemand (depuis 1876); le *Bulletin de Correspondance hellénique* (*BCH.*, depuis 1877); l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 3e série (depuis 1889); *Nordisk Tidsskrift for Filologi*; Blinkenberg, *Asclepios* (Copenhague, 1893); Cavvadias, *Fouilles d'Épidaure* (le vol. I, 1886, a seul paru). D'ailleurs la liste des correspondants de l'auteur est considérable; ce ne sont pas seulement les Français, de Chantepie, Holleaux, Legrand, Haussoullier, Fougères, Homolle, Colli-

gnon, qui ont fait preuve d'obligeance; au rebours des traditions de 1873, c'est tout le monde : *Certabant quasi nationum variarum viri ut monstrarent in scientiarum liberalium campo nihil valere terrarum fines neque in eo regnare aemulationem et ambitionem, sed humanitatem et doctrinae communis commodum.* Encore un progrès à enregistrer, non des moindres.

La disposition ne varie guère ; on procède, quand les inscriptions sont nombreuses, en allant du public au particulier, suivant, autant que possible, l'ordre chronologique : ainsi, les épitaphes d'Égine, abstraction faite des inscriptions en vers, sont réparties en *tituli IV saeculo antiquiores* (55 à 73) et *tituli recentiores* (74 à 175).

Les volumes projetés du *CIPel*[1]. et du *CIPel*[2]. forment les volumes V et VI des *IG*. ; celui-ci, enrichi par les résultats des fouilles d'Olympie, sera évidemment d'une très grande importance.

*
* *

L'exécution d'un *Corpus* de la Grèce continentale en 4 volumes avait été envisagée, en 1882, comme devant suivre immédiatement l'achèvement du *CIA*., celle du *CIPel.* étant provisoirement réservée : ces 4 volumes, dans le nouveau plan des *IG*., portent les numéros VII, VIII, IX et X. Ils sont respectivement consacrés : *IG*[7]., à la Mégaride et à la Béotie ; *IG*[8]., à Delphes; *IG*[9]., à la région septentrionale comprise entre les deux mers, jusqu'aux frontières nord de la Grèce affranchie; *IG*[10]., à tout ce qui s'étend plus au nord encore, Macédoine, Thrace, Illyrie, Russie méridionale, etc., sans toutefois sortir de l'Europe. Le plan de Boeckh était amélioré dans le sens d'une plus grande unité topographique; la Mégaride était rattachée à la Béotie; l'Illyrie, à la péninsule des Balkans, au lieu d'être rejetée tout à la fin. On pénétrait jusque chez les nations barbares, pour épuiser toute la matière épigraphique de la péninsule des Balkans, en ce qui touche, bien entendu, à l'épigraphie grecque.

C'est encore Dittenberger que nous voyons à l'œuvre. Sa tâche précédente une fois menée à bien en 1882, il avait trouvé le loisir de composer la première édition de sa *Sylloge inscriptionum Graecarum*, dont le succès devait être si considérable et que nous apprécierons un peu plus loin; puis il se chargeait bravement de la majeure partie du *Corpus inscriptionum Graeciae septentrionalis*, publiait un premier volume en 1892, la première moitié d'un autre en 1897, sans négliger pour cela ses nombreux travaux de détail. Le volume de 1892 était le vol. I du *CIGS.*, et son premier titre était le suivant : *CIGS. Vol. I. Inscriptiones Graecae Megaridis Oropiae Boeotiae*; il est devenu, en 1903, *IG. Vol. VII. Inscriptiones Megaridis et Boeotiae*; la préface, datée de Halle, est de 1892.

Les Inscriptions de la Mégaride et de la Béotie, avec leurs 4269 numéros, occupent 800 pages, dont 50 d'index; c'est, à peu près, 25 fois la partie correspondante du *CIG*. Les trois parties essentielles, Mégaride en trois sections, Oropie, Béotie en 17 sections par ordre de villes, sont disposées conformément à la chronologie; une 4e partie est celle des textes suspects et des faux. Le plus intéressant peut-être des huit index est la table géographique qui occupe le quatrième rang : *Nomina civitatium regionum locorum cum ethnicis*; mais ils sont en général dignes des précédents et disposés de même. La grammaire n'y figure nulle part. Le principal collaborateur fut Lolling qui collationna à Athènes tout ce qui fut nécessaire; Kirchhoff et Paul Foucart communiquèrent des textes importants de Mégare, Pagae et Thespies.

La topographie ne fut pas toujours facile à déterminer, ni même à observer; mais, tout en s'abstenant de transpositions qui ne seraient pas absolument motivées, Dittenberger déplace hardiment les textes, toutes les fois qu'il est sûr de son fait. Par exemple, l'inscription n° 2531, découverte à Thèbes, y demeure maintenue parce que la conjecture de Kaibel qui la rapportait à Tanagra est seulement très probable. Les inscriptions de ce volume sont groupées conformément à la division admi-

nistrative des *civitates* pendant la période historique : tout ce qui fut découvert sur les diverses parties du territoire d'une *civitas* est classé dans une seule et même division. C'est bien ainsi qu'on avait traité les inscriptions attiques ; l'Attique, depuis Thésée, formait une seule *commune* ; par conséquent, les inscriptions de l'Attique ne prêtent à aucune subdivision de nature topographique. La question n'est pas toujours aussi simple ; il arrive que les limites historiques ne concordent pas avec celles de la légende : le territoire de Krommyon, par exemple, doit être considéré comme faisant partie, non de la Mégaride (Boeckh), mais de la Corinthie.

Le VIII[e] volume des *Inscriptiones Graecae*, consacré à Delphes, est réservé à la France, en raison des fouilles de Delphes entreprises par l'École française d'Athènes et menées à bien dans les dernières années du XIX[e] siècle. Il n'a pu être encore publié ; trop peu d'années se sont écoulées depuis l'achèvement des travaux et l'on ne pouvait commencer plus tôt sans compromettre le caractère définitif du volume. M. Pomtow devait en être le collaborateur pour les textes découverts antérieurement aux fouilles de l'École Française.

Le IX[e] n'est publié qu'en partie ; Dittenberger, en 1897, voyant que la guerre Gréco-Turque allait sérieusement entraver les recherches d'Otto Kern, relatives à la Thessalie, se décida à donner immédiatement au public une première moitié du livre qui s'appelait alors *CIGS. Vol. III* et qui, devenu en 1903 : *IG. Vol. IX*, porte encore en sous-titre : *Inscriptiones Phocidis, Locridis, Ætoliae, Acarnaniae, insularum maris Ionii.* La seconde moitié, actuellement sous presse, contiendra les *Inscriptiones Thessaliae* ; le *Vol. IX* ainsi complété, on s'occupera des index. Lolling, avant sa mort (1894), avait collationné la plupart des textes ; Ad. Wilhelm visita Corfou ; Fraenkel (1896), les Musées de Vérone et de Venise ; Partsch, les îles de Leucade, Ithaque et Céphallénie, demeurées jusqu'à ce jour bien pauvres : car Dittenberger excluait de son livre les textes byzantins. Il est vrai que deux inscriptions archaïques de Corfou sont

du plus haut prix pour l'histoire de l'alphabet; l'une d'elles, bien dégagée, se lit encore aisément non loin du chef-lieu de l'île. Mais, en quantité, on pouvait espérer davantage et peut-être les fouilles actuelles de Leucade nous donneront-elles à cet égard les résultats attendus.

Ce fascicule, de 212 pages (préface de mai 1897), contient 1061 numéros, en six groupes : Phocide (Delphes exceptée), Locride orientale, Locride occidentale, Étolie, Acarnanie, îles Ioniennes; la subdivision par *civitates* est observée autant que possible; la bibliographie de chaque inscription, absolument complète, bien que le commentaire soit toujours aussi bref. Toute une partie de *Corcyra* a pour objet les briques portant des noms de prytanes ou d'autres inscriptions; une autre, les *glandes missiles* : nouvelle brèche aux principes étroits de Kirchhoff, l'année même où parut la monographie de Wuensch.

Le *Vol. X* : *Inscriptiones Epiri Macedoniae Thraciae Scythiae* ne semble pas être encore entré dans la période de préparation. Remarquons seulement la modification légère survenue dans le plan de l'ancien *CIGS.* : l'Épire, d'abord rattachée au précédent volume, quand on croyait pouvoir compter sur l'exécution intégrale des décisions prises au congrès de Berlin, est rejetée maintenant parmi les terres *irredente* de l'hellénisme.

*
* *

Le XIe : *Inscriptiones Deli* est, comme le VIIIe, dévolu à la France; mais les fouilles méthodiques de Délos ont commencé seulement après l'achèvement de celles de Delphes : la publication ne peut donc en être que fort éloignée.

On l'a détaché, vu son importance probable, du volume consacré aux *Inscriptiones insularum maris Ægaei*, dont le principal auteur, Hiller de Gaertringen[1], reçut sa mission en 1898. Il l'ac-

1. M. Fr. Hiller von Gaertringen est, à l'heure actuelle, l'un des collaborateurs les plus actifs du nouveau *Corpus*; on lira notamment avec fruit son rapport intitulé : *Stand der Griechischen Inschriftencorpora*, écrit à Berlin en juillet 1904 et immédiatement publié dans les *Beiträge zur alten Geschichte*.

complit aussitôt, dans ses voyages de 1898, 1899, 1900 et 1902. Dès 1892, il avait visité Rhodes, Carpathos et les autres îles de la côte Asiatique : aussi, en juin 1893, l'Académie de Berlin l'avait-elle chargé de composer, avec le résultat de ces explorations, le 1er fascicule du futur *CI. ins. mar. Ægaei.* Ce fascicule : *Inscr. Rhodi Chalces Carpathi cum Saro Casi*, était le 1er des 9 qui formeront au total le XIIe volume des *IG.* : *Inscriptiones insularum maris Ægaei praeter Delum*; il parut en 1895.

L'auteur put trouver des collaborateurs en Grèce, se faire communiquer des estampages par le British Museum, consulter les *Inschriften von Pergamon* de Conze et Schuchardt dont le premier volume (le 8e d'une longue série sur Pergame) avait paru en 1890, mais dont le second n'existait encore qu'à l'état d'épreuves, utiliser les résultats acquis par Maurice Holleaux, qui, *vir doctissimus, postquam in titulorum temporibus accuratius definiendis plurimum profecit*, fournit une grande quantité d'inscriptions inédites. Il ne connut malheureusement pas à temps les inscriptions découvertes à Rhodes par le Suédois Hedenborg, mort dans l'île en 1864 : celles-ci ne furent publiées qu'en 1899 (à Venise, par A. Scrinzi : *Iscrizioni greche inedite di Rodi*, 36 pages)[1]. Dans ces 206 pages figurent 1463 numéros, avec les divisions ordinaires par îles, territoires, au besoin par classes; 676 numéros appartiennent à la cité de Rhodes, sur les 955 de l'île entière. Douze index et trois cartes de Kiepert complètent la publication; le 11e index : *Litterae singulares, numeri*, est fort intéressant pour l'histoire de l'alphabet grec.

Un second fascicule : *Inscriptiones Lesbi Nesi Tenedi*, avec deux cartes de Kiepert, parut en 1899 : la préface, de la même année, est datée de Kalymna en Carie. L'auteur, W. Paton, rencontra de grandes difficultés dans l'exploration des îles éoliennes, principalement de Lesbos, tant le vandalisme y avait exercé de ravages. L'intervention de l'ambassadeur an-

1. D'autre part, les fouilles pratiquées à Lindos et ailleurs par les Danois Kinch et Blinkenberg vont nécessiter la refonte complète du fascicule (Congrès archéologique d'Athènes, séance du 12 avril 1905).

glais, sir Philip Curie et l'obligeance de l'administration du British Museum permit néanmoins de rassembler, en 140 pages, 658 numéros : 638 pour Lesbos, dont 475 pour la seule *civitas* de Mitylène, les 62 derniers étant des inscriptions d'amphores rhodiennes, cnidiennes, etc., découvertes à Lesbos. Le 9e des 10 index nous présente des *sigla et compendia*, au nombre de 24.

Le 3e fascicule nous ramène en Europe ; il est consacré à la partie méridionale des Cyclades : *Inscriptiones Symes Teutlussae Teli Nisyri Astypalae Anaphes Therae et Therasiae Pholegandri Meli Cimoli.* Il fait suite, pour l'ordre topographique, au groupe de Rhodes et de Carpathos. On eût donc mieux fait de lui assigner la seconde place, d'autant plus qu'il parut en 1898 et que son auteur est le même que celui du recueil de Rhodes, Hiller de Gaertringen. Le rassemblement des matériaux avait été plus facile qu'on ne pensait; le total des numéros s'élève toutefois à 1268, dont 738 pour Théra et Thérasia, 186 pour Milo. Les dix parties sont suivies de treize index; le onzième a pour titre : *Compendia*, *numeri*, *interpunctio*; le treizième, *Nomina et verba potiora quae titulis spuriis continentur*, est absolument nouveau. Une courte notice historique et géographique précède le *Corpus* des inscriptions de chaque île; deux plans de Théra sont annexés aux index et les fac-similés des monuments sont de plus en plus nombreux. De prochains suppléments ont été annoncés par l'auteur : le premier a paru en 1904. Ses 64 pages de textes sont suivies de 12 index qui lui sont spéciaux et de trois autres qui lui sont communs avec le corps du 3e fascicule; ceux-ci ont pour titres respectifs : *Grammatica et orthographica selecta*, *auctores*, *comparatio numerorum*. Grâce au dernier, on peut se référer aussitôt aux inscriptions déjà publiées par le *CIG.*, les *IGA.* de Roehl, les *IG. ineditae* de Ross, le *BCH.* et les *Mitteilungen* de l'Institut archéologique allemand.

Le 4e fascicule : *Inscriptiones Coi et Calymni*, qui nous ramène vers l'Asie, est encore en préparation; le 5e : *Inscriptiones Cycla-*

dum, celui des Cyclades proprement dites (Délos exceptée), n'a paru qu'en partie (1903); il y manque les textes de Ténos, des prolégomènes, les index, dont la publication est imminente. Ténos a été ajournée, à cause d'une exploration encore inachevée de cette île par un membre de la section étrangère de l'École française d'Athènes, M. Hubert Demoulin (Belge). Nous possédons, en attendant, 797 numéros, en 227 pages, avec de fort curieuses reproductions : signalons, comme l'une des plus intéressantes, le n° 739, p. 213-217, longue inscription métrique d'Andros. Les îles d'Ios, de Sicinos, de Naxos, de Paros, d'Oliaros, de Siphnos, de Sériphos, de Cythnos, de Céos, de Gyaros, de Syros (Syra) et d'Andros ont été exploitées suivant un plan presque régulier.

Les autres fascicules, tous en préparation, nous donneront les inscriptions de Chios et Samos (6), d'Amorgos (7), des îles de la Thrace et de l'Hellespont (8), de l'Eubée (9); grâce aux fouilles et aux travaux de MM. Herzog, Graindor, J. Delamarre, L. Bürchner, etc., grâce au concours assidu de l'Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία, la matière s'accroît, pour ainsi dire, à vue d'œil.

Il est remarquable que le plan des *IG.*, si net jusqu'au Xe volume, devient ici très confus. On devait s'attendre à gagner peu à peu la côte d'Asie en partant des eaux d'Europe; l'ordre des fascicules eût été alors le suivant : XIIe vol. : 8, 2, 6, 9, 5, 3, 7, 4 et 1; ou bien, si pour des raisons de fait on circonscrivait préalablement le terrain en l'abordant par ses extrêmes limites la disposition se trouvait ainsi modifiée : 1, 4, 6, 2, 8, 9, 5, 7 et 3 (ce dernier disposé dans l'ordre inverse de celui qu'on nous a donné). De plus, il était naturel que les inscriptions des îles de la mer Égée (vol. XII) fussent placées avant celles de Délos (vol. XI). Le principe même du groupement des îles entre elles est indiscutable; il est exact que la colonisation grecque exerça souvent son influence sur telles îles adjacentes à un continent sans conquérir sur ce continent même autre chose que des comptoirs, et qu'il n'eût pas été bon, par exemple, de joindre Thasos à la Macédoine et Lesbos à la Troade. Dès lors, la rigueur précédente ne pouvait plus être observée : mais pour-

quoi tomber aussitôt dans l'excès contraire et le désordre presque absolu? Pourquoi ne pas mettre au dernier rang, dans le XIIe volume, le fascicule de Rhodes et de Carpathos, quand le XIIIe volume est réservé d'avance à la Crète? On n'a même pas suivi l'ordre chronologique des explorations : c'est en dehors de cet ordre qu'on avait, non sans raison, procédé dès l'origine; mais c'eût été une excuse, à défaut d'autre.

Les événements politiques n'ont pas permis jusqu'ici de soumettre la Crète à l'exploration *méthodique* sans laquelle on ne saurait mettre sur pied le XIIIe volume des *IG.* : *Inscriptiones Cretae*; on peut affirmer toutefois qu'il ne sera pas le moins intéressant ni le moins riche. Il est d'autant plus regrettable qu'il doive paraître, suivant toute probabilité, à la suite de tous les autres.

*
* *

En revanche, le volume XIVe et dernier : *Inscriptiones Siciliae et Italiae additis Graecis Galliae Hispaniae Britanniae Germaniae inscriptionibus,* est relativement ancien, puisque les débuts de l'exécution remontent à 1873 et qu'il fut publié en 1890 : il a pour objet l'ouest et le *Far-West* de l'hellénisme. L'auteur, Georges Kaibel (1849-1901), a daté sa préface de Strasbourg *m. Oct. a. h. s. LXXXX*. A l'origine, les *Inscriptiones Graecae Italiae et Siciliae,* auxquelles devaient s'ajouter en appendice les inscriptions grecques des Gaules, de l'Espagne, de la Bretagne et de la Germanie, ne devaient contenir aucune inscription chrétienne; l'auteur s'est ravisé ensuite et a inséré toutes celles qui avaient été découvertes hors de Rome, ces dernières lui ayant paru être l'apanage exclusif de J.-B. De Rossi (*Inscr. christ. urbis Romae* : 1er vol. 1857-61; 2e vol. 1888); il ne s'arrête qu'au VIe siècle ap. J.-C. Le principal de ses collaborateurs fut naturellement Th. Mommsen, *consiliorum auctor, operae adjutor et paene socius,* le maître universellement reconnu de l'épigraphie latine et des antiquités du monde romain.

Dans ce volume de 708 pages de texte figurent, en dehors de

394 numéros apocryphes ou suspects, 2581 numéros authentiques ainsi répartis : Sicile, îles voisines et Sardaigne ; — Grande-Grèce ; — Calabre, Apulie et dépendances ; — Campanie et partie adjacente du Latium ; — Rome et ses dépendances ; — le reste de l'Italie septentrionale. Vient ensuite l'*Instrumentum domesticum Siciliae Sardiniae Italiae* : amphores, tuiles, lampes, vases de toute espèce, balles, cloches, amulettes, masses de plomb, poids, etc., soit au total 21 groupes. Les inscriptions des autres pays comprennent les numéros 2424-2571, suivis, pour toutes ces provinces, de l'*Instrumentum domesticum*. Les index sont au nombre de 15 ; le 5e est celui des consuls et de l'instrument chronologique ; le 14e, celui des *carmina* ; le 15e celui des *litterae singulares notabiliores* ; le 18e, très précieux, donne toutes les références du *CIG.*, qui a fourni seulement 1444 numéros. L'écart, ici, entre le *CIG.* et les *IG.*, n'est guère que du simple au double ; c'est qu'il s'agit de pays dès longtemps bien connus et qui ne devaient pas fournir, même après une exploration complète, une matière aussi riche ; nous avons quitté le vieux sol de l'hellénisme pour les régions coloniales. Ajoutons que le recueil de Kaibel est loin d'être définitif et que l'auteur n'a dépouillé qu'une partie des anciens manuscrits épigraphiques italiens[1].

Il convient d'appeler l'attention sur la collaboration du Français Albert Lebègue, pour la rédaction des *Inscriptiones Galliae* : 114 numéros pour 22 villes, au lieu des 38 textes du *CIG.* Né à Bordeaux en 1845, membre de l'École d'Athènes en 1869, mort professeur à l'Université de Toulouse en 1894, quatre ans après la publication du volume, Lebègue avait eu, en 1873, le bonheur d'inaugurer les fouilles de Délos — et le malheur de passer à côté du véritable trésor de l'île sacrée, sans presque s'en apercevoir. G. Radet a pu dire justement qu'en lui la déférence de l'élève nuisit à l'originalité du savant et que la principale cause

1. Une monographie a été consacrée à G. Kaibel dans le *Jahresbericht* de Bursian (1904, vol. CXXIII B, p. 15-62), par W. Radtke.

de son demi-échec fut le mot d'ordre absolument faux qui lui fut donné au départ. Quoi qu'il en soit, c'était un esprit fort distingué ; il est honorable pour lui d'avoir été, en nom, le premier collaborateur français des *Inscriptiones Graecae*. Sans s'écarter de la disposition générale de l'ouvrage, il résume l'histoire et décrit l'état actuel de chaque pierre : avouons franchement que la grosse majorité en est de toutes façons insignifiante. Certains textes sont bilingues, soit qu'ils présentent une même inscription rédigée en latin et en grec, soit que les contenus soient de sens différents, soit enfin que la partie grecque, placée à la fin, se réduise à quelques mots ou même à une simple signature. Marseille a fourni 35 numéros, Nîmes 18, Lyon 10 seulement.

*
* *

Tel est, à l'heure actuelle, l'état des *Inscriptiones Graecae* de l'Académie de Berlin. L'entreprise est colossale; elle a enregistré jusqu'ici plus de 25.000 inscriptions, sans avoir rien édité encore d'Olympie, de Delphes, de Délos ni de la Crète ! Mais elle est si bien conçue et sur des bases si larges, la sympathie du monde entier lui est si bien acquise, qu'il est permis de compter sur sa complète exécution et d'espérer qu'on pourra se contenter, plus longtemps que pour le *CIG.*, de simples *Suppléments* : si la matière nous arrive toujours en abondance, les cadres des *IG.* sont assez souples pour la recevoir et, en quelque sorte, la *digérer* durant de longues années. Les fondations ne céderont pas de si tôt sous le poids de l'édifice ; nulle refonte, à une exception près, n'apparaît comme très prochaine. Le projet des *IG.* maintenait une centralisation nécessaire, sans prétendre confisquer toute liberté ; la constitution en est plus *fédéraliste* que celle du *CIG.* : l'Allemagne, en conservant la plus lourde charge, a su faire leur part aux efforts officiels de la science française, de la science autrichienne, demain peut-être de la science anglaise : les *Tituli Asiae Minoris*, qui ne font pas partie des *IG.* et conservent toute leur autonomie, en sont pourtant le complément indispensable.

De ce dernier recueil : *Tituli Asiae Minoris conlecti et editi auspiciis Caesareae Academiae litterarum Vindobonensis*, nous ne dirons que quelques mots. D'abord, un seul volume a paru, ce qui n'est guère ; d'autre part, le contenu en est étranger aux *Inscr. Graecae* proprement dites, puisque les 152 inscriptions qu'y a rassemblées Ernest Kalinka (1901) sont écrites en langue lycienne. Otto Benndorf expose, en effet, dans la préface de ce volume, qu'il s'affranchit jusqu'à un certain point de la méthode suivie à Berlin pour le *CIG.*, le *CIL.* et les *IG.* : étant données la situation géographique de l'Asie-Mineure et les vicissitudes de son histoire, il croit devoir composer un *Corpus* global de toutes les inscriptions, en quelque langue qu'elles soient écrites, sans autre distinction préalable que celle des lieux : *Titulos autem ex regionibus locisve inter se vicinos, quos interdum ad eosdem homines eademque instituta pertinere, saepius argumentorum similitudine illustrari, ex ipso usque vicinitatis vinculo vim quandam memoriae adquirere constat..* ; il lui a paru bon de ne pas les séparer pour de *simples* diversités linguistiques. Toutefois, le nombre des inscriptions en langue lycienne était tel, qu'on a cru devoir les isoler des autres textes découverts en Lycie pour faciliter les études qui s'y rapportent et rédiger des index plus immédiatement instructifs.

Dans les volumes qui suivront, province à province, on rassemblera tout ce que les auteurs et les monuments nous ont conservé de l'Asie-Mineure ; pour la Syrie et l'Arménie, on se bornera aux citations d'auteurs, mais jusqu'à l'année 1453, tandis que le *CIL.* s'arrêtait au VIe siècle. Ce qui n'est guère moins nouveau, c'est la reproduction en fac-similés systématiquement exacts de l'inscription avec son monument, au prix d'efforts et de frais considérables, afin de servir l'archéologue aussi bien que l'épigraphiste et leurs intérêts de plus en plus solidaires ; seules seront transcrites en caractères d'imprimerie les inscriptions dont on ne possède ou dont on ne connaît pas l'original. Le *monument d'Ancyre* et l'*Édit de Dioclétien*, à cause de leurs dimensions exceptionnelles, de leur importance, de leur carac-

tère *mondial* et des travaux dont ils ont été l'objet, demeurent exclus des *TAM*.

Ce programme un peu ambitieux, s'il est accompli à la lettre et si l'exécution n'en est pas indéfiniment retardée par l'étendue même à laquelle il prétend, fera des *TAM*. le plus parfait des *Corpus* épigraphiques : il ne leur manque plus que l'existence.

*
* *

En marge des *Inscriptiones Graecae* et des *Tituli Asiae Minoris* et dépassant de beaucoup le cadre du catalogue, édité en 1865 par Froehner, des *Inscriptions grecques du Musée du Louvre*, se place l'énorme publication anglaise : *The collection of ancient greek inscriptions in the British Museum*. Elle se distingue nettement de l'œuvre germanique par le caractère spécial de son dessein et l'emploi, non moins particulariste, de la langue anglaise : les auteurs ont dressé autour d'eux comme frontières les quatre murs de leur Musée. L'idée, certes, n'était pas à condamner; l'ouvrage de Froehner, l'article d'Egger dans le *Journal des Savants* de l'année 1876, mettaient fort bien en lumière l'utilité pratique de la classification par Musées quand les Musées sont riches [1] : or, le Musée Britannique est opulent, et ses bornes restreintes sont loin d'être des bornes étroites ; il a fourni déjà la matière de quatre gros volumes, dont le troisième a deux sections. L'ordre géographique est d'ailleurs respecté, depuis l'Attique jusqu'à la Carie ; le tome Ier (inscriptions attiques) eut pour éditeur E. L. Hicks et parut en 1874; le t. II (autres régions de la Grèce d'Europe) fut l'œuvre de Newton (1883); le t. III (1re section, Priène et Iasos, 1883; 2e section, Éphèse, 1890) est dû encore à E. L. Hicks; enfin, la 1re section du tome IV (Cnide, Halicarnasse, Branchides) eut pour éditeur Hirschfeld et parut

1. Depuis lors, Surutchan et Latychev ont publié une partie des inscriptions du Musée de Kichinev; l''Αρχ. 'Εταιρεία d'Athènes, le catalogue des inscriptions du Musée épigraphique d'Athènes, dont le 1er fasc. (1899) est l'œuvre de Lolling : 'Αρχαϊκαὶ ἀναθηματικαὶ ἐπιγραφαί de l'Acropole; dès 1842, les inscriptions grecques et latines du Musée de Leyde avaient été recueillies et éditees par L. J. F. Janssen.

en 1893. Nous avons nommé déjà ce grand maître en épigraphie grecque que fut Ch. Th. Newton, né en 1816, administrateur, à partir de 1861, des antiquités grecques et latines du British Museum et dont l'*Essai sur les inscriptions grecques* (1876-1878) sert de lumineux préambule au traité d'épigraphie grecque de S. Reinach; les éloges d'E. Egger (*Journal des Savants*, 1885) n'étaient que justice.

D'autres recueils, en Allemagne même, en France, ailleurs encore, composés sur des plans variés et tout à fait indépendants, ne contribuèrent pas moins à l'exécution des *IG.* Les *Inscriptiones antiquissimae praeter Atticas in Attica repertas* d'Hermann Roehl parurent à Berlin en 1882. Cet in-folio de 184 pages, avec ses 4 index, renouvelait la *pars prima* du *CIG.* et, presque au même degré, l'histoire de l'alphabet; ses 600 numéros, joints aux 555 numéros du *CIA.* (vol. I), portent de 43 à 1150 le nombre des textes utiles à consulter pour cet objet. De plus, les inscriptions de Roehl, en grande partie inédites, étaient reproduites à l'aide de la gravure sur bois. Déjà connu et apprécié pour son exécution des index du *CIG.* (1877), Roehl obtint aisément le patronage de l'Académie de Berlin, à une époque où le besoin d'un pareil ouvrage commençait à se faire vivement sentir : « Du train dont marchent les découvertes épigraphiques depuis dix ans, écrivait en 1885 S. Reinach (*Traité d'Ep. gr.* p. XIII), les *Mémoires* de Kirchhoff et de Lenormant sur l'alphabet grec... ne peuvent qu'induire en erreur celui qui fait profession de s'en contenter. » Or, les travaux ainsi démodés ne comptaient alors que 22 ans, que 8 ans d'existence! En 1883, Roehl publiait encore, en 370 fac-similés sur bois disposés dans l'ordre des temps, un recueil de caractère pédagogique, ainsi que l'indique son titre : *Imagines inscriptionum Graecarum antiquissimarum in usum scholarum* » ; il le réédita, mis à jour, en 1894 et, une fois encore, en 1898.

L'étude des dialectes n'était pas moins favorisée et éclairée, dès 1877 (3e éd. en 1883), par les *Morceaux choisis* de P. Cauer intitulés : *Delectus inscriptionum Graecarum propter dialectum*

memorabilium et composés de 557 textes en minuscules; puis vint la *Sylloge inscriptionum Boeoticarum dialectum popularem exhibentium*, de W. Larfeld (1883) et maint autre *choix* du même genre. Mais le principal de ces recueils est évidemment la *Sammlung der Griechischen Dialektinschriften*, œuvre collective de Baunack, Bechtel, Bezzenberger, Blass, Collitz, Deecke, Fick et Meister, éditée à Goettingen sous la direction de Collitz et Bechtel : le premier volume date de 1883, le second de 1885-90, le troisième de 1888-9, le quatrième de 1886.... C'est un *Corpus* dans les *IG.,* la collection devant comprendre, à l'exception des monuments attiques, les textes qui intéressent la totalité des dialectes Grecs.

W. Dittenberger a, mieux que tout autre, prouvé par son exemple que les temps étaient arrivés où la division du travail, rendue nécessaire par l'accroissement de la matière, devenait praticable avec la multiplication des garanties d'authenticité que fournit la science contemporaine : de son propre aveu, dit-on, il n'aurait déchiffré *sur la pierre* qu'une seule inscription, composée d'un seul mot : ΑΓΑΝΗ (*IG.* III, 2974); encore le commentaire dont il l'a illustrée serait-il fort sujet à la critique. L'anecdote, fût-elle rigoureusement exacte, n'enlèverait rien à l'autorité de l'infatigable épigraphiste, non plus qu'à la grande valeur de sa *Sylloge inscriptionum Graecarum,* parue en 1883, avec 470 inscriptions; une seconde édition, revue et considérablement développée en deux volumes (1898-1901), contient deux fois plus de matière, soit 940 inscriptions, dont il faut dire, à la gloire de l'École française, que le quart avait été publié pour la première fois par le *BCH.* C'était alors, depuis le recueil inséré par Franz dans ses *Elementa*, le premier *Corpus* vraiment conçu en vue de l'instruction générale des étudiants; c'est du même esprit que s'inspirent les *Orientis Graeci inscriptiones* du même auteur (Leipzig, 1903-05, 2 vol. in-8). Nous n'en finirions pas, du reste, si nous prétendions apporter ici le détail de tous les recueils plus ou moins étendus, postés comme de précieux auxiliaires sur les flancs des *IG.* et des

TAM., recueils des Inscriptions juridiques tels que celui de Dareste, Haussoullier et Th. Reinach; recueils de vers tels que ceux de Kaibel, Hofmann et Th. Preger; recueils de textes sans commentaires tels que celui de Ch. Michel; recueils historiques, tels que ces *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*, publiées depuis 1901 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France et qui, de la Bretagne à l'Asie-Mineure, embrasseront le monde ancien tout entier.

Les *IG.* n'ont découragé personne; bien au contraire, en 1897, lorsqu'on projeta de faire coïncider avec le cinquantenaire de l'Ecole française la réunion à Athènes d'un Congrès international d'archéologie classique, l'une des questions mises éventuellement à l'ordre du jour était la recherche « des moyens propres à faciliter le travail archéologique, à le rendre plus pratique et plus fécond » ; on sollicitait les avis du monde savant sur le meilleur mode de publication et de reproduction des textes épigraphiques, sur le triple projet d'une Ephéméris épigraphique grecque, d'un recueil épigraphique grec universel de petit format et de prix modéré, d'un recueil des inscriptions grecques, chrétiennes et byzantines.

Le Congrès, empêché par les circonstances politiques, ne devait avoir lieu qu'en 1905; mais le directeur Homolle rédigea, sans plus attendre, la circulaire préparatoire à l'exécution du *Corpus inscriptionum Graecarum Christianarum* (*CIGC.*) par l'École française d'Athènes. Les travaux déjà anciens d'Albert Dumont, qui avait eu la première idée de l'entreprise, d'Heuzey, de Petit de Julleville; l'œuvre de l'*athénien* Bayet : *De titulis Atticae christianis antiquissimis* (1878, 125 inscriptions), *Recherches sur la peinture et la sculpture byzantines*, *Manuel de l'histoire de l'art byzantin*; les investigations récentes de G. Millet au mont Athos [1], à Trébizonde, à Daphni, à Mistra, de Lau-

1. G. Millet, en collaboration avec J. Pargoire et L. Petit, a déjà fait paraître (1904) une première partie du *Recueil des inscriptions chrétiennes du mont Athos*, contenant 570 numéros (cf. le compte-rendu de P. Perdrizet dans la *Revue des Études anciennes*, t. VII, p. 318 *sqq.*).

rent à Constantinople, en Thrace et en Morée, étaient autant de titres et d'encouragements pour l'École à se charger de l'entreprise. Déjà Kirchhoff avait complété le *CIG.* par 1.300 inscriptions chrétiennes, groupe spécial, d'importance secondaire, dont la présence lui avait cependant paru être obligatoire dans le *CIG.*; deux faits, depuis lors, la multiplication des textes chrétiens et la renaissance des études byzantines, rendaient possible, opportune et même urgente, la publication du *CIGC.*

Il s'agissait donc, dans la pensée de Th. Homolle, de « réunir en un recueil tous les documents épigraphiques chrétiens rédigés en langue grecque, des périodes romaine, byzantine et néo-hellénique. » On rassemblerait tous les textes connus ; on les publierait transcrits en caractères courants, en se conformant à leur orthographe ; on placerait avant chacun d'eux un lemme bibliographique, avec une notice historique et descriptive ; on les ferait suivre d'un choix de *variae lectiones*, puis, écartant toute discussion, d'un commentaire réduit aux indications chronologiques et paléographiques rigoureusement indispensables, enfin d'index aussi complets, détaillés et faciles à consulter que faire se pourrait. Les communications devaient être adressées à la Direction de l'École française; Franz Cumont, professeur à l'Université de Gand, préparerait la partie asiatique du recueil; Laurent, ancien membre de l'École, la partie européenne et africaine; une Commission internationale, où siègeraient, pour la France, Duchesne, Schlumberger, Bayet et Diehl, serait constituée et, avec l'Académie des Inscriptions, accorderait à l'œuvre son patronage effectif.

L'administration grecque et la Turquie se montrèrent également disposées à favoriser l'exécution de ce *Corpus*, dont la partie finale formera comme le dernier anneau de la chaîne qui unit à la Grèce contemporaine l'antiquité classique ; si la plupart des textes postérieurs à 1453 n'ont pas en général une haute portée politique ni une grande valeur littéraire — en quoi ils ressemblent à maint texte des *IG.* —, ils conservent toute leur importance de documents pour les trois ou quatre siècles

d'esclavage que la Grèce dut subir avant sa libération : « Négliger ces documents, dit avec raison l'un des promoteurs de l'œuvre, les mépriser, c'est enlever à la Grèce trois siècles obscurs, mais non indignes, de souffrances, de luttes, d'efforts et de progrès ». Les recueillir et les rassembler, c'est combler une lacune dans l'histoire de l'hellénisme et restituer à l'épigraphie, dans l'intérêt de la vérité, une dernière partie de ses trésors longtemps épars.

VII

L'état des choses

De la collaboration indirecte que tous les pays civilisés ont apportée aux *Inscriptiones Graecae* et aux recueils du même genre, nous ne pouvons ni ne voulons présenter ici les détails : il suffit de renvoyer le lecteur aux rapports si complets de Curtius (1873-77), de Roehl (1878-82), de Larfeld (1883-87 et 1888-94) dans le *Jahresbericht* de Bursian ; encore moins tenterons-nous de donner au dernier d'entre eux la suite qu'il comporte et dont personne encore, à défaut de son auteur, n'a osé se charger. Nous nous bornerons à déterminer sommairement le cadre des études entreprises de toutes parts pour la découverte, la publication et l'exploitation du trésor, si longtemps inexploré, des inscriptions de la Grèce antique. Il n'est pour ainsi dire aucune nation qui ne puisse revendiquer l'honneur des travaux individuels ou collectifs et des fondations régulières, académies, chaires, périodiques de toute espèce, qui se sont développées depuis trente ans avec une rapidité inespérée.

La France n'a pas seulement participé à l'exécution des grands recueils : elle a été, nous l'avons vu, la véritable initiatrice en matière d'institutions permanentes. Le *Journal des Savants* (1665), l'Académie des Inscriptions (1716), l'Ecole d'Athènes (1846),

étaient des créations fécondes et, si tardivement qu'ait été créée au Collège de France la chaire d'Épigraphie grecque, il ne faut pas oublier que le Collège lui-même, fondé dès 1530, était propre à toutes les bonnes besognes. Née dans la liberté et grandie dans l'anarchie, l'étude de l'épigraphie en France est maintenant organisée de toutes les manières, sans avoir souffert dans son indépendance; les cadres sont établis, mais largement ouverts; on n'est pressé de s'y enrôler que par les facilités qu'on y rencontre. Le grand instrument de découvertes demeure, plus que jamais, l'École d'Athènes; on pourrait dire qu'il est le seul, tant sa fonction d'institut scientifique s'est aujourd'hui précisée, tant son recrutement s'est amélioré dans ce sens ; le monde grec tout entier a été visité, sinon exploré, par les membres de l'École ; le fruit de leur travail alimente tous les *Corpus*. La méthode rigoureuse de Paul Foucart, leur maître à tous, a été justement résumée dans les cinq règles suivantes :

1° Édition parfaite du texte, vérifié sur des copies ou des estampages pratiqués avec soin ;

2° Grande prudence dans les restitutions ;

3° Reproduction fidèle et minutieuse des caractères graphiques du monument ;

4° Effort pour dater le texte aussi exactement que possible. Tout ce qui précède est à l'usage des recueils.

5° (et ceci est le propre de la méthode exhaustive). S'efforcer d'en extraire tous les renseignements qu'il contient et montrer, sans en exagérer la valeur, en quoi il est instructif.

On dira peut-être que ces règles sont assez vieilles, étant l'expression du bon sens, de la raison et du meilleur esprit scientifique ; ce qui est plus remarquable, c'est la constance avec laquelle le maître s'y est tenu et a su y maintenir ses disciples. Les *Inscriptions céramiques grecques* et les études sur l'*Ephébie Attique* d'Albert Dumont, la collaboration assidue de Th. Homolle aux fouilles de Delphes et de Délos, la nomination récente de M. Holleaux à la direction de l'École (1904), attestent la permanence à l'École de l'esprit épigraphique. Sans insister à nou-

veau sur l'ensemble de ces brillants résultats, dont le *CIGC.* ne sera pas le moindre, on ne saurait passer sous silence le beau livre de Rayet et Thomas (1877) intitulé : *Milet et le golfe Latmique* ; la découverte, à Delphes, et la restitution musicale de deux hymnes à Apollon (*BCH.,* 1895, H. Weil et Th. Reinach) et, entre temps, d'un hymne à la Muse, publiquement interprétés à Paris en avril 1894 et en juin 1897 ; la thèse d'E. Ardaillon sur les mines du Laurion dans l'antiquité (1897) ; les nombreuses *contributions* de S. Reinach, de B. Haussoullier, de M. Holleaux, d'E. Bourguet, de P. Perdrizet, le *Traité d'Épigraphie grecque* de S. Reinach (1885) succédant à son *Manuel de Philologie classique* (1879-83) et codifiant en quelque sorte les détails de notes éparses, tandis que la série de ses *Chroniques d'Orient* allait informer au jour le jour le public français de toutes les conquêtes archéologiques. Un index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines de la Syrie publiées par Waddington (1870) a paru en 1896 dans la *Revue archéologique* (J.-B. Chabot). E. Egger (dans le *Journal des Savants,* 1885) étudiait, d'une manière bien sommaire il est vrai, *l'Epigraphie à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

De nombreux périodiques ont apporté leurs concours à ces études : la *Revue archéologique* depuis 1840, la *Revue critique* depuis 1869, la *Revue de Philologie* et le *BCH.* depuis 1877, l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* (1868) devenu en 1888 la *Revue des Études Grecques* (*Bulletin épigr.* par Th. Reinach), la *Revue des Études anciennes* (Bordeaux), etc., signalent et apprécient les grands travaux et tout spécialement l'œuvre de l'École française. La papyrologie, de fondation si récente et dont les révélations depuis quinze ans ont été vraiment prodigieuses, compte en France, parmi ses représentants, un ancien membre de l'École, P. Jouguet, qui s'est peu à peu détourné de ses études épigraphiques pour se consacrer à cette science presque nouvelle. Nous n'en dirons rien de plus, puisqu'elle est étrangère à notre sujet ; mais il faut bien constater qu'elle est née de l'épigraphie

plutôt que de la paléographie et que, malgré les textes littéraires que nous lui devons, Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote, discours d'Hypéride, poésies de Bacchylide, mimes d'Hérondas, malgré l'inconsistance relative de sa matière subjective, elle se rattache encore par bien des points à l'épigraphie qui l'a fait renaître et qui la soutint dans ses débuts.

La Suisse, la Belgique surtout, ont associé leurs efforts à ceux de la France, tout spécialement depuis l'institution, à Athènes, d'une section étrangère de l'Ecole française ; Franz Cumont est bien connu par ses *Notices épigraphiques* dans la *Revue de l'Instruction Publique* en Belgique et par ses *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (1894 sqq.) ; le *Musée Belge* publie depuis 1899 un bulletin d'épigraphie et d'institutions grecques, auquel ont collaboré Francotte, Roersch et Sencie; Waltzing y a donné en 1901 un premier supplément au *Recueil des Inscriptions grecques et latines relatives aux corporations romaines* et le recueil d'inscriptions grecques de Charles Michel n'a mérité et recueilli que des éloges.

*
* *

De l'Allemagne, nous avons dit l'essentiel dans l'analyse des divers volumes des *IG.* et des détails de leur préparation ; l'Institut d'Athènes est justement célèbre par la collaboration active qu'il y apporte incessamment et, à ne relever que les noms des divers auteurs et fournisseurs des *IG.*, on obtiendrait la liste à peu près complète des épigraphistes d'Outre-Rhin. Kirchhoff, Fraenkel, Koehler, Dittenberger et tous les autres, s'étaient recommandés aux suffrages de l'Académie de Berlin par des travaux antérieurs de grande importance : Kaibel, par exemple, dans ses *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta* (Berlin, 1878), qui étaient dans sa pensée, comme le dit E. Egger, une *Sylloge*, non une *Ecloge*, avait eu presque tous les mérites, sauf justement celui d'être complet (Foucart, *Revue critique* du 11 janvier 1879) : il avait, non sans raison, préféré à l'ordre chronologique celui

des espèces. La *Sammlung Kyprischer Inschriften in epichorischer Schrift* de Moritz Schmidt (Iéna, 1876), est un monument de premier ordre ; le compte rendu qu'en a fait M. Bréal dans le *Journal des Savants* (1877) en est un autre dans son genre. L'Allemagne compte à son actif les belles fouilles de Pergame (1879-86) et, en dehors des rapports de détail rédigés par A. Conze, K. Humann, R. Bohn, L. v. Urlichs, les *Altertümer von Pergamon*, publiés sous les auspices du gouvernement prussien et de plusieurs sociétés savantes. Le VIII[e] volume, *Die Inschriften von Pergamon*, est l'œuvre commune d'Ernest Fabricius, de K. Schuchardt et de M. Fraenkel; la première partie, allant jusqu'à la fin du royaume de Pergame en 129 av. J.-C., parut à Berlin en 1890. La seconde suivit cinq ans plus tard : elle donnait, à la suite de ses 390 numéros consacrés à l'époque romaine, les inscriptions céramiques, les suppléments et les index. C'est de 1890 que datent les *Reisen in Kleinasien und Nord-Syrien*, de K. Humann et O. Puchstein, envoyés en Orient par l'Académie de Berlin ; mais la partie épigraphique en est exclue, parce que, dès 1883, Th. Mommsen avait donné sa 2[e] édition des *Res Gestae divi Augusti* et que les autres inscriptions de Galatie et de Phrygie avaient fait l'objet d'une publication de v. Domaszewski (1883-5), dans les *Archaeol. epigr. Mitteilungen aus Œsterreich.*

E. Fabricius avait été, en 1884, le collaborateur de l'érudit Italien Halbherr, qui, suivant les traces de Thenon (1857) et de B. Haussoullier (1879), avait découvert la totalité de l'inscription juridique de Gortyne ; il en édita le texte, la même année, dans les *Mitteilungen* de l'Institut archéologique allemand. L'importance de ce texte, déjà signalé plus haut, ne saurait être exagérée : c'est l'avis universel et Dareste, avec S. Reinach, déclare qu'il s'y trouve du travail pour toute une génération de philologues et de jurisconsultes (cf., notamment, *Museo Italiano di antichità classica*, 1885 ; D. Comparetti, *Le legge di Gortyna e le altre inscrizioni archaiche cretesi*, 1893 ; Dareste, *Journal des Savants*, 1893-94, etc.). En 1894, dans les *Sitzungsber.* de l'Aca-

démie de Berlin, Brückner et Koehler communiquaient la découverte, qu'ils avaient faite en Troade, d'une importante loi contre la tyrannie et l'oligarchie, datant de la première moitié du IIIe siècle ; la loi a plus de 150 lignes et se présente, a-t-on pu dire, comme un véritable code contre la tyrannie. R. Herzog découvrait à Cos, en 1898, et publiait l'année suivante à Leipzig 223 inscriptions nouvelles. En 1901, W. Spiegelberg donnait à Leipzig la première partie d'une précieuse collection, composée en grande partie d'après des monuments inédits et intitulée : *Ægyptische Griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der Römischen Kaiserzeit.*

Mais l'œuvre capitale de l'Allemagne en Grèce, par sa conduite comme par ses découvertes, ce sont les fouilles d'Olympie ; sur le plan établi par E. Curtius dès 1852, à la suite d'un accord entre les gouvernements de Berlin et d'Athènes (1874), les fouilles, commencées en octobre 1875, durèrent six semestres d'hiver pour se terminer en mars 1881 ; elles coûtèrent un million de francs et furent pratiquées, sous la haute direction d'E. Curtius, du conseiller impérial Friedrich Adler et d'un fonctionnaire des affaires étrangères, par une commission d'archéologues et d'architectes, Hirschfeld, Treu, Weil, Furtwaengler, Purgold, Bötticher, Dörpfeld. L'épigraphie y gagna 50 inscriptions sur bronze, traités, décrets, dédicaces, un nombre considérable d'inscriptions de bases de statues, des listes d'employés du culte, etc. La publication (*die Ausgraben von Olympia*) se poursuivit de 1876 à 1881, comprenant cinq volumes et 118 planches ; en 1882 paraissaient : *die Funde von Olympia,* avec 40 planches ; enfin, le compte rendu définitif, *Olympia*, entrepris par Curtius et Adler et achevé un peu plus de vingt ans après le début des travaux, a réservé aux inscriptions tout un volume, le cinquième : ce volume, petit in-folio de 920 colonnes, contenant 1000 numéros environ et enrichi de nombreux facsimilés, fut spécialement rédigé sous la direction de W. Dittenberger et K. Purgold. L'édition est faite avec la plus grande probité scientifique ; si les textes ne sont pas traduits, le commentaire du moins éclaircit ou signale

à peu près toutes les difficultés. Il est vrai que les inscriptions, dans l'ensemble, sont moins importantes que le *Corpus* de Pergame, à plus forte raison que celui de Delphes et de Délos ; encore la valeur des inscriptions sur bronze antérieures à 350 av. J.-C. est-elle considérable. Ce qu'il faut retenir de ce recueil, c'est que les conclusions des deux auteurs paraissent être sur la plupart des points définitives et qu'il est à tous égards un modèle du genre : à ce titre, il est bien supérieur à sa matière et complète de la façon la plus heureuse la somme des trésors ramenés au jour par les fouilles d'Olympie.

En Allemagne, plus encore que dans les autres pays, nous voyons se multiplier les périodiques qui publient, discutent et restituent, au fur et à mesure de leur apparition, les textes destinés à constituer les *IG*. D'elle-même, pour ainsi dire, la matière se trouve préparée avec le temps ; plus le volume des *IG*. paraît tardivement, plus il se trouve de probabilité pour que le contenu en soit *au point* ; c'est une maturité qu'on serait tenté de croire automatique et naturelle, si l'on ne voyait aussitôt combien d'efforts soutenus, de critique méticuleuse, de patience et de savoir exigent des résultats pareils. Le *Jahresbericht* de Bursian (fondé en 1875, 115 vol. jusqu'en janv. 1903) et ses volumineux *rapports*, les *Göttingische gelehrt. Anzeigen*, les contributions d'Adolf Wilhelm, pour ne citer que l'un des plus assidus, celles de l'Institut d'Athènes, l'influence exercée jusque sur les *IG*. par Th. Mommsen en tant qu'architecte du *CIL*., la *Berliner Philol. Wochenschrift*, le *Philologus*, le *Rheinisches Museum*, les *Sitzungsberichte* des diverses Académies de l'Empire Allemand, l'*Hermes* qui date de quarante ans et l'*Archiv für Papyrusforschung* né d'hier : que de collaborations aux *Inscriptiones Graecae* et au progrès général de l'épigraphie grecque !

A côté ou, pour mieux dire, au-dessus de tout cela, il se prépare un manuel qui, par ses dimensions, l'étendue des informations, le développement des matériaux et l'autorité de son auteur, semble devoir doter le nouveau siècle d'une théorie définitive dans l'état des choses : aux *Elementa* de Franz (1840) répond mainte-

nant le Manuel d'Épigraphie Grecque (*Handbuch der Griechischen Epigraphik*) du Dr Wilhelm Larfeld ; la publication en est commencée depuis 1902. Le deuxième volume est destiné aux inscriptions attiques, le troisième et le quatrième aux inscriptions non attiques ; le premier qui devra, en raison de son contenu, paraître à la suite de tous les autres, comprendra essentiellement : une histoire de l'épigraphie grecque ; une histoire des monuments épigraphiques depuis la conception préalable de l'inscription jusqu'à son incorporation dans les *IG.*, autrement dit depuis son berceau jusqu'au monument où reposeront à jamais ses restes ; une histoire des alphabets locaux de la Grèce à l'exception de l'Attique. C'est Larfeld qui, en 1892, a refondu dans le premier volume du *Manuel* d'Iwan Müller toute la partie consacrée à l'Épigraphie grecque, déjà vieillie et devenue absolument insuffisante depuis sa rédaction en 1884 par Hinrichs ; c'est lui qui a publié dans le *Jahresbericht* de Bursian les deux derniers rapports d'ensemble (1883-87 ; 1888-94) sur les progrès de cette science : on peut être assuré que le *Manuel* en préparation sera la digne synthèse des résultats acquis en moins d'un siècle de labeur scientifique.

L'Autriche a suivi l'Allemagne, dont il convient de la rapprocher pour avoir fréquemment allié ses efforts à ceux de l'empire limitrophe ; elle peut rappeler à son honneur les fouilles de Samothrace en 1873 et 1879, dont les résultats furent publiés à Vienne en 1873 et 1879 par Conze, Hauser, Niemann et Benndorf ; les fouilles en Lycie et Carie de Benndorf et Niemann (1881-82, publications en 1884 et 1889), dirigées avec un égal succès pour l'archéologie et l'épigraphie par la Société archéologique Autrichienne. A l'initiative privée du comte Ch. Lanckoroński, on doit une longue série de fouilles systématiques en Pamphylie et en Pisidie (1882-85), complément des fouilles de Lycie, avec la collaboration de G. Niemann et d'E. Petersen : les *Villes de Pamphylie et de Pisidie*, luxueusement éditées, parurent à la fois en allemand, en français (trad. Th. Colardeau) et en polonais (1890-92). A côté de nombreux monuments figu-

rés, ces volumes présentent en appendice 369 inscriptions, presque toutes grecques, avec d'excellents index.

Au premier rang des périodiques se placent, depuis 1877, les *Archaeol.-Epigraph. Mitteilungen aus Œsterreich-Ungarn*, rédigés par Benndorf, Domaszewski, Gomperz, Gurlitt, Hirschfeld, Jireček, Löwy, Swoboda, qui étudient principalement l'archéologie des pays limitrophes de l'Autriche-Hongrie ; les *Wiener Studien* datent de 1879; la *Zeitschrift für die œsterreich. Gymnasien*, les *Jahresb. des oesterr. archäolog. Instituts* (depuis 1898), les *Denkschriften* et les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, apportent aussi leur contribution régulière.

*
* *

L'Italie avait de qui tenir : de Cyriaque à Maffei et à de Rossi, c'était la terre prédestinée de l'érudition archéologique et l'épigraphie latine n'a jamais absorbé son attention d'une manière exclusive. Elle possède une Direction générale des fouilles, Musées, etc. ; les résultats des fouilles de toute espèce sont consignés dans le supplément des *Atti della R. Accademia dei Lincei* (depuis 1876), dans les *Monumenti antichi publicati dei Lincei* (depuis 1891), dans les *Notizie degli Scavi di antichità* et leurs *Rendiconti* (depuis 1885). L'histoire de l'Académie *dei Lincei*, dont la première fondation date, exactement comme le premier *Corpus*, de 1603, a été composée par De Carutti et publiée à Rome en 1883.

Deux noms italiens dominent tous les autres en matière d'épigraphie grecque : celui de Dom. Comparetti et celui de son élève Fr. Halbherr, avec leurs fouilles de Gortyne et de Phaestos en Crète si fécondes et encore inachevées, mais régulièrement poursuivies. L'édition par Comparetti du *Corpus* des inscriptions archaïques crétoises (*Monum.*, t. III) est, pour l'époque, de tous points irréprochable et complète ; elle a été considérablement augmentée par les *addenda* de Fr. Halbherr.

L'œuvre des Anglais à Knossos :

Contra elata mari respondet Gnosia tellus,

fut plus brillante encore. Les conséquences en sont inappréciables, tant le domaine de l'histoire générale de la civilisation s'en trouve élargi ; malheureusement la plupart des inscriptions découvertes jusqu'ici par le Dr Arthur Evans sont d'une écriture et d'une langue également inconnues. Dès 1895, le Dr Evans avait donné en un volume spécial ses *Primitive pictographs and a praephoenician script from Crete and the Peloponnese* (*Journal of Hell. Stud.* XIV, 2) qui le désignaient si bien pour la tâche difficile qui devait lui échoir à Knossos et dont on ne prévoyait guère alors les magnifiques résultats.

L'effort britannique s'était plutôt tourné, pour des motifs politiques, vers Chypre et vers l'Égypte. Au lendemain de l'occupation militaire, l'*Egypt Exploration Fund* (1882) agissait aussitôt avec le plus grand zèle, en dépit d'assez faibles contributions individuelles ; depuis 1892, il publie un *Archaeological Report* et son action a été décisive pour l'essor de la papyrologie. Les fouilles de Naukratis (1884 et 1886) nous ont donné tous les éléments de l'alphabet milésien du VIIe siècle avant notre ère ; plus de 800 inscriptions sur vases ont paru dans l'ouvrage intitulé : *Naukratis* (1886-1888), dû aux érudits Flinders Petrie, Cecil Smith, Ernest Gardner, Barclay V. Head, Griffith, etc. En 1890, l'*Egypt Expl. Fund* a formulé, sur la proposition de Griffith, le plan général d'une exploration archéologique de l'Égypte ; en 1891, paraissaient à Oxford les *Inscriptions of Cos*, de W. R. Paton (depuis collaborateur des *IG.*, t. V) et T. L. Hicks, avec 437 inscriptions postérieures à 368 av. J.-C. et six index. On doit encore à T. L. Hicks, non seulement une partie des « Inscriptions du Musée Britannique », mais la première édition (1882) du manuel *of Greek historical inscriptions*, revue et augmentée vingt ans plus tard (1901) par G. F. Hill ; les 165 inscriptions de ce manuel sont accompagnées d'un commentaire sobre, avec de nombreux renvois aux auteurs anciens et aux historiens modernes, d'un *index rerum* et d'un *index verborum*, enfin d'une liste chronologique des archontes athéniens qui se sont succédé de 500 à 320 avant notre ère.

L'œuvre de l'*Asia Minor Exploration Fund* est, comme celle de l'exploration de Chypre, le résultat d'une collaboration anglo-américaine. En 1883, W. M. Ramsay, alors professeur à Oxford (depuis, prof. à Aberdeen) et l'Américain J. R. Sitlington Sterrett explorèrent aux environs d'Aïdin l'ancienne Tralles, puis la Phrygie et y recueillirent 450 inscriptions : Ramsay les publia dans le *Journal of Hellenic Studies*, organe de la Société pour le progrès des études grecques (fondée en 1880). En 1884, Ramsay et Smith voyageaient en Carie, en Phrygie et en Pisidie ; les résultats de leur expédition parurent dans le même périodique et aussi dans l'*American Journal of Archaeology*. L'*Historical geography of Asia Minor*, publiée en 1890 par la Société pour le progrès des études grecques, faisait sa juste part à l'épigraphie, de même que l'ouvrage de Ramsay sur la vallée du Lycus et la partie sud-ouest de la Phrygie (Oxford, 1895), dont chaque chapitre est accompagné des inscriptions du pays. Les principaux périodiques anglais sont le *Journal of hellenic Studies* (1880), *he Classical Review* (1887), l'*Hermathena*, *the Journal of Philology*, et surtout, nous l'avons dit, l'*Annual* de l'École Anglaise d'Athènes fondée en 1886.

La participation des États-Unis d'Amérique à l'exploration de Chypre fut plus importante encore, grâce aux travaux du comte Luigi Palma di Cesnola. Né à Turin en 1832, fils d'un philhellène Piémontais, général de brigade dans la guerre de Sécession, consul américain à Chypre en 1869, le comte di Cesnola envoyait à New-York, sous le nom de *Cesnola Collection of Cyprian antiquities*, des milliers d'objets antiques, avec cent inscriptions en langue grecque et cypriote. En 1882, son frère Alexandre édita une série d'inscriptions recueillies principalement aux environs de Salamine, dans son livre : *Salaminia, The history, treasures and antiquities of Salamis in the island of Cyprus*. L'année précédente, avec l'*Archaeological Institute of America*, les Américains avaient collaboré aux fouilles d'Assos en Troade ; c'est du 2 octobre 1882 que date la création de l'*American School of Studies*. Son premier directeur fut le professeur

Charles Waldstein, de New-York. J. R. Sitlington Sterret, le maître incontesté de tous les épigraphistes de l'Union, alla préparer à Assos, en 1883, la publication des résultats de la précédente campagne dans l'organe périodique de l'École, *Papers of the American School* (fondés en 1885, édités à Boston). Le premier volume contient les expéditions d'Assos et de Tralles, le 2e « un voyage épigraphique en Asie-Mineure » ; le 3e est consacré à la Babylonie.

Depuis, l'École a pratiqué des fouilles en Attique, à Sicyone, à Platées, à Anthédon, à Thisbé, et les résultats en ont été régulièrement consignés par C. D. Buck, M. L. Earle, etc., dans l'*American Journal of archaeology and of the history of the fine arts* (Baltimore, depuis 1885). A l'occasion, l'*American Journal of Philology* (fondé en 1880) publie aussi des articles épigraphiques. Le dernier grand ouvrage archéologique dû à l'initiative américaine : *Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, sous le patronage de V. Everit Macy, Benjamin T. B. Hyde, Clarence M. Hyde, I. N. Phelps Stoke (New-York, 1904), consacre sa troisième partie à l'épigraphie classique : *Greek and Latin inscriptions by William Kelly Prentice, Ph. D.* Ces textes, grecs en très grande majorité et pour la plupart inédits, permettent généralement de dater les monuments qui les portent et nous fournissent de nombreux renseignements sur l'histoire politique et religieuse de la Syrie.

*
* *

Tandis que les divers pays d'Occident favorisaient ainsi les fouilles et l'exploration du sol Grec, on pense bien que les gouvernements les plus directement intéressés aux découvertes ne demeuraient pas à l'écart ; la Russie, la Turquie et surtout la Grèce associaient leurs efforts à ceux des autres nations civilisées.

Depuis longtemps, la côte du Pont-Euxin et son archéologie avait attiré l'attention des savants russes. Lorsqu'en 1822 Raoul Rochette eut publié et dédié au tsar Alexandre Ier ses *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, il avait en quelque sorte amorcé toute

une série de publications : celles de J. de Blaramberg qui le critiqua l'année suivante, celles de Peter von Koeppen qui devaient aboutir en 1837 aux *Antiquités de la Propontide et du Taurus*, celles de F. Graefe de 1822 à 1848. D'importantes découvertes suivirent les fouilles pratiquées à partir de 1873, surtout en Crimée : Feodor Sokolov, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, donnait ses *Observations sur les listes des tributs des alliés d'Athènes, sur l'inscription de Krios*, etc.

Une ère nouvelle date de 1880. Sur la proposition du ministre de Russie à Athènes Sabourov, le ministre de l'instruction publique envoya désormais en Grèce de jeunes érudits : Vassilii Latychev, Victor Jernstedt, Dimitri Korolkov, Alexandre Nikitsky, Nic. Novosadsky, Alexandre Stchoukarev, etc., dont le *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* insérait les rapports. Les inscriptions trouvées dans les fouilles de Russie furent publiées par Latychev ; on lui doit le véritable *Corpus* russe, d'abord en deux volumes, sous le titre : *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini Graecae et Latinae*. Le premier volume (1885) contient les inscriptions de Tyra, Olbia, etc., depuis l'embouchure du Danube jusqu'au royaume du Bosphore ; le 2e (1890), les inscriptions de ce royaume même ; puis il a continué la publication, au jour le jour, des inscriptions grecques et latines trouvées dans la Russie méridionale; en 1898 (supplément en 1900), paraissait une collection d'inscriptions chrétiennes de la même région. A tous ces travaux, le Ministère de l'Instruction Publique et la Société archéologique de l'empire Russe avaient accordé leur patronage.

L'influence de la Société d'histoire et d'archéologie d'Odessa et de ses *Mémoires* a été considérable ; la Société archéologique de Moscou a fait publier en 1881 par Pomjalovsky un recueil d'inscriptions grecques et latines de la Caucasie; après les noms de W. Jurgievitch et de P. Becker, il faut citer celui du prince Simon Abamelek Lazarev et ses découvertes de 1881 et 1884 à Palmyre; son livre donne, en appendice, un recueil d'inscriptions inédites, dû au Français Melchior de Vogüé. Si la

Russie n'a pas encore son Institut d'Athènes, elle a déjà fondé son Institut archéologique de Constantinople pourvu, lui aussi, de son Bulletin régulier.

La Turquie a moins souvent agi elle-même que laissé agir les autres nations, non sans intervenir parfois, avec d'absurdes tracasseries, dans les recherches des explorateurs occidentaux et des Sociétés locales grecques (cf. S. Reinach, *Règlement concernant les fouilles en Turquie, Revue archéol.*, 1884). Parmi ces Syllogues ou Hétairies, l'une des plus anciennes est l'*École évangélique* de Smyrne, fondée en 1743 et dont le Μουσεῖον καὶ Βιβλιοθήκη paraît depuis 1873 ; le ἐν Κων'πόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος date de 1861 ; toutes ces sociétés ont leurs périodiques de plus ou moins grande importance. Il s'est néanmoins trouvé des fonctionnaires Ottomans, tels que Hamdy-Bey, directeur depuis 1880 du Musée Impérial des Antiquités à Tchilini-Kiosk, et l'inspecteur Démosthène Baltazzi, pour s'intéresser personnellement aux fouilles, ou les favoriser même dans une certaine mesure ; mais c'est dans la Grèce affranchie seulement qu'on jouit vraiment d'une liberté suffisante ; c'est la Grèce elle-même qui apporte aujourd'hui sa contribution personnelle et considérable aux efforts des érudits de tous pays, qui lui restituent ses archives. Après avoir été tant aidée, elle s'aide à son tour ; il convenait, sinon de commencer, du moins de clore avec elle cette rapide revue.

Trois noms sont particulièrement illustres : ceux de Coumanoudis, de Carapanos et de Cavvadias. Coumanoudis, mort depuis sept ans à peine, est bien connu par ses divers recueils, dont le principal fut, on le sait, les Ἀττικῆς ἐπιγραφαὶ ἐπιτύμβιοι (1871) ; il eut le mérite de fonder le Φιλίστωρ (1861), puis l'Ἀθήναιον, dont la collection jusqu'en 1882 forme dix volumes et reproduit en minuscules, avec un bref commentaire, une quantité d'inscriptions récemment découvertes. En 1883, il inaugura la 3ᵉ série de l'Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, qui avait cessé de paraître depuis dix ans (1874) et dont les transcriptions antérieures avaient souvent manqué de sûreté ; d'autre part, les Πρακτικά, fondés en 1872 et

développés en 1882, apportaient régulièrement à l''Αρχαιολ. 'Εταιρεία des rapports sur les fouilles dirigées par elle. C'est sans injustice à l'égard de ses nombreux collaborateurs, Antoniadis, Basis, Damiralis, Dragoumis, Meletopoulos, Nicolaïdis, Stamatakis, Tsoundas et tant d'autres, qu'on peut saluer en Coumanoudis celui qui, depuis 1860, fut l'âme de l''Αρχ. 'Εταιρεία, la première des Sociétés d'Athènes par son infatigable activité. L'histoire en est instructive : on peut la lire dans l'ouvrage d'Euth. Castorchis (1879) et dans le mémoire de Charles Tsoundas (Λεξικὸν ἐγκυκλωπαιδικόν, 1890).

Constantin Carapanos est connu surtout comme l'auteur des fouilles de Dodone, pratiquées en 1876 ; il en publia les résultats en deux volumes : *Dodone et ses ruines*, édité à Paris en 1878. S'il eut le tort d'y oublier le nom de son devancier, Gaultier de Claubry, qui avait exploré l'Epire vingt ans auparavant, on doit pourtant apprécier à leur valeur ses propres efforts et rappeler sa collaboration au *BCH.*, comme l'assistance qu'il prêta en 1889 à H. Lechat pour ses fouilles du port Hyllaïque à Corfou.

Panagiotis Cavvadias, éphore général des antiquités et des Musées Helléniques, centralise à ce titre tout l'effort des fouilles archéologiques et le favorise de toute son ardeur. Ses fouilles d'Epidaure (1881-86) lui fournirent la matière d'un grand ouvrage rédigé en français, dont le 1er volume parut à Athènes en 1893 : ce volume contient le *Corpus* d'Epidaure constitué presque entièrement par les recherches de son auteur et nous révèle un certain nombre des célèbres stèles, mentionnées par Strabon et Pausanias, qui perpétuent le souvenir de guérisons miraculeuses à la suite de *cas* souvent bien singuliers. Cavvadias fouilla l'Acropole d'Athènes en 1885-86 et, les 5-6 février 1886, eut le bonheur d'en exhumer 14 statues de prêtresses datant du VIe s. avant notre ère ; il fonda en 1888 le Δελτίον 'Αρχαιολογικόν mensuel, qui rend compte sommairement de toutes les découvertes nouvelles. De 1889 date l'Ἀθηνᾶ, organe périodique de la *Société des Sciences d'Athènes*, qui réserve à l'épigraphie sa légitime part; d'autres sociétés ont des organes portant leur nom, Παρ-

νασσός, Ἑστία, Παλιγγενεσία, etc., contribution et coopération permanente aux recherches épigraphiques et dont l'hospitalité est acquise à tous les efforts individuels.

*
* *

L'épigraphie grecque, on le voit, n'est pas seulement une expression, comme il y a cinq siècles, vide de sens et de contenu, sans matière et sans forme scientifique : la matière s'est accumulée, d'abord lentement, puis par grosses masses, on pourrait dire aujourd'hui par avalanches, si le sage dessein des *Corpus* et la salutaire influence des périodiques, ne laissant arriver aux grands recueils que des textes déjà discutés, une substance toute préparée et *assimilable*, ne canalisait aisément tout cet afflux. La méthode de publication à deux degrés était connue d'ailleurs de longue date : tel historien de l'antiquité, comme Tacite, ne composait son histoire générale que d'après des histoires antérieures de moindre envergure ; c'est un procédé analogue que Fénelon recommande à l'Académie française pour l'achèvement de son *Corpus*, qui est le Dictionnaire de la langue française (*Mém. sur les occup. de l'Acad. française*, 1714). Il faut reconnaître aussi que Gruter et ses contemporains du xvii[e] siècle pouvaient plus facilement, ou plutôt moins malaisément qu'aujourd'hui, se passer de ces *préparateurs* : le *CIG.* qui se trouvait, à ses débuts, en présence de 6000 inscriptions, s'achevait avec plus de 11000 ; 50000 étaient connues il y a dix ans ; qui pourrait dire combien attendent aujourd'hui leur incorporation dans les *IG.*, les *TAM.* et leurs nombreux *Addenda*? et combien demeurent encore enfouies sous les ruines des temples et des palais?

Au fur et à mesure qu'apparaissaient les recueils, la science épigraphique se constituait à leurs côtés, sous leur autorité et leur abri, comme il convient à la prudence d'une science de faits ; elle aboutissait, par des progrès continus, aux traités de Franz, de Hicks, de Hinrichs, de S. Reinach, de Larfeld ; on peut dire maintenant, sinon qu'elle est achevée, du moins qu'elle se tient.

R. Cagnat, dans l'article *Inscriptiones* du Dictionnaire de Saglio (1897), a trop bien résumé les conclusions auxquelles on est arrivé, en ce qui touche la restitution et l'histoire même des textes épigraphiques, pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage : l'oubli ou la négligence des hommes fut d'ordinaire leur chance la meilleure; le temps, leur ennemi le moins cruel. Nous ne rappellerons pas non plus les devoirs du futur épigraphiste, les procédés mécaniques, estampage ou photographie, qui sont de nos jours à sa disposition, mais dont le premier est d'usage fort ancien, puisqu'avant sa vulgarisation par Lepsius et Ph. Le Bas vers 1842, Etienne Winants Pighe, dit Pighius (1520-1604), le connaissait et l'utilisait à propos. Les difficultés, l'outillage, le *dénéké*, les principes et les méthodes de l'épigraphiste en campagne, ne sont plus seulement de la science, mais de l'art.

On a fait, en tout ce qui concerne cet art, de nombreux progrès ; ainsi, pour la reproduction des textes, on est arrivé à créer un matériel de signes dont l'emploi, il faut l'espérer, sera bientôt universel : [*lettres perdues au début*], [*au milieu*], [*à la fin* des lignes ; (*abréviations complétées*); ⟨*erreurs du lapicide*⟩, etc. On a conservé l'habitude, assez ancienne, de numéroter de 5 en 5 lignes, en respectant la division linéaire de l'original, de publier en fac-similés les indications chronologiques, de traduire les textes difficiles ; il n'est pas nécessaire d'insister là-dessus ; il suffit de songer à la maxime de Fraenkel et de considérer, en éditant une inscription, que le texte doit en être un instrument tout prêt pour le service.

L'inscription une fois acquise, au sens le plus large du mot, ou reconquise, la *Critique* et l'*Herméneutique* se présentent comme les deux grandes divisions, comme les deux moitiés solidaires de la science épigraphique ; Boeckh nous a dit combien sont étroits les rapports qui les unissent. Elles ne sont pas, assurément, sans analogie avec la discussion et l'interprétation de tous les textes anciens ; ce qui est spécial à l'épigraphie, c'est la matière subjective, la structure des inscriptions, la ques-

tion de la copie et de la restitution des fragments. Les textes gravés ont leur vocabulaire particulier, comme l'a montré Coumanoudis dans sa Συναγωγὴ (7506 mots) λέξεων ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς Ἑλληνικοῖς λεξικοῖς (Athènes, 1883); leur grammaire propre, dont K. Meisterhans a résumé les particularités pour une région, dans sa *Grammuire des Inscriptions Attiques*, éditée une première fois en 1885, complétée et rectifiée par O. Riemann dans la *Revue de Philologie* la même année, rééditée en 1888; ils méritent d'être étudiés au point de vue linguistique et dialectal (Cauer, Baunack, Larfeld), au point de vue métrique (Hagenbuch, Zurich 1844; Bonada, Rome 1751-3; Welcker, Bonn 1850); en tant que documents de l'histoire religieuse et notamment du christianisme (J. Ritter, Berlin 1877-80; C. Bayet, 1878) et de la langue officielle, comme l'a fait P. Viereck, en 1878, dans son livre intitulé : *Sermo Graecus quo S. P. Q. R. magistratusque populi Romani usque ad Ti. Caesaris aetatem in scriptis publicis usi sunt examinatur*; nous pourrions citer beaucoup d'autres *mémoires* du même genre.

La critique et l'herméneutique historiques sont rendues fort malaisées par notre ignorance de la vie publique et surtout de la vie privée des anciens, choses que les rédacteurs des inscriptions supposent naturellement connues. Et puis, les inscriptions sont des œuvres de circonstances, et de circonstances que nous ignorons le plus souvent, si bien qu'on a pu comparer la critique épigraphique à la paléontologie. Il faut examiner les fautes et les lacunes, imputables soit au modèle, soit au lapicide; travailler à déterminer très exactement les dates exprimées et à conjecturer les autres d'après le contenu, la langue, les formules, la forme et la disposition des lettres, le monument lui-même, le lieu de la découverte et le lieu présumé de son origine; distinguer, après Boeckh, les inscriptions apocryphes, heureusement assez rares, par les caractères intrinsèques ou extrinsèques, les falsifications totales ou partielles, les altérations antiques ou modernes. L'individualité de l'auteur est généralement sans importance; elle peut néanmoins se manifester, principalement

dans les inscriptions métriques, ainsi que l'a si bien montré U. von Wilamowitz-Möllendorf à propos de l'inscription d'Isyllos à Epidaure (*Philolog. Untersuch.* t. VIII).

L'étude des alphabets épigraphiques, capitale en l'espèce, a fait d'énormes progrès, depuis qu'en 1791 R. Payne Knight publiait à Londres son *Analytical Essay on the greek alphabet*; les *Elementa* de Franz en 1840 — il faut toujours les citer et à propos de tout —, le mémoire de Rougé en 1860, les *Studien* de Kirchhoff depuis 1863, la découverte en 1868 de la stèle de Mésa par le missionnaire français Klein et le commentaire de Clermont-Ganneau en 1870 sur cette écriture moabite de 896 av. J.-C., l'article *Alphabetum* de F. Lenormant en 1877, les travaux plus récents de J. Taylor (*An Account of the origin and development of Letters*) en 1883, de K. Schlottmann (*Schrift und Schriftzeichen*) en 1884, de Clermont-Ganneau dans les *Mélanges Graux* la même année, de Salomon Reinach dans son *Traité d'Epigraphie Grecque* en 1885, de G. Hinrichs (1884) et de W. Larfeld (1892) dans le *Manuel* d'I. v. Müller, de E. S. Roberts en 1887 dans la première partie de son *Introduction à l'épigraphie grecque* : *The archaic inscriptions and the greek alphabet*, ont créé de toutes pièces une science nouvelle, riche par elle-même et féconde en résultats. L'une des parties de cette science, non des moindres, est l'étude des abréviations d'écriture et de mots, ligatures, monogrammes, de la sténographie, des signes de prononciation et de ponctuation, etc.

Ce qui est tout à fait nouveau et intéressant, c'est moins l'examen des formules traditionnelles et de leurs lois fondamentales, que la constitution d'une sorte d'alphabet ou de notation spéciale, dont W. Larfeld nous donne à la fois les éléments et l'application, depuis le VIe siècle av. J.-C. jusqu'au Ier siècle de notre ère (*Handb. Iwan v. Müller,* éd. de 1892, p. 558-559 et 560-572).

Ainsi, les substantifs les plus fréquents sont désignés par des lettres majuscules, comme aussi d'ordinaire les locutions équivalentes à des noms; les nombres placés avant les noms signifient l'article, [1]*nominatif*, [2]*génitif*, [3]*datif*, [4]*accusatif* :

$^{2}\mathrm{B}$ = τῆς βουλῆς,
$^{4}\mathrm{B}$ = τὴν βουλήν.

Mieux eût valu peut-être suivre l'ordre logique des cas, nominatif, accusatif, génitif, datif, aux lieu et place du fâcheux ordre traditionnel. Placés après le nom, ces mêmes chiffres désignent le cas du nom employé sans article; les chiffres une fois soulignés marquent le pluriel ; deux fois soulignés, le duel :

ἐΠ^{4} = ἐς πόλιν,
$\mathrm{A}\theta^{\underline{2}}$ = Ἀθηναίων,
$^{\underline{\underline{4}}}\Sigma$ = τὼ στήλα.

Après les verbes, ou plutôt après les signes qui les représentent, les exposants a, d, e, f, marquent respectivement les modes indicatif, impératif, infinitif et participe; s'ils sont soulignés, c'est que le verbe est au pluriel :

$\mathrm{K}^{\underline{d}}$ = καταθέντων,
K^{e} = καταθεῖναι.

Une formule exceptionnelle est suivie d'un astérisque, etc. A l'aide de ces signes et d'environ 150 abréviations de mots ou d'expressions, W. Larfeld a pu constituer, sous une forme d'apparence algébrique, les principales formules employées dans les décrets attiques, du moins à titre de spécimens.

On a regretté parfois la rigidité excessive de cette notation : les lois épigraphiques, a-t-on objecté, ne sont que des usages, des traditions et rien de plus. Mais, si l'on réfléchit qu'il s'agit de noter ce qui est, nullement de déformer la réalité pour la soumettre aux brutales exigences d'un *canon* imaginaire ; de dégager, dans un texte épigraphique, l'élément constant de l'élément spécial à un texte donné ; de distinguer, comme nous le dirions aujourd'hui d'un papier administratif, la partie imprimée d'avance du blanc qu'il a fallu remplir, — on ne voit vraiment pas pourquoi l'on blâmerait cet intéressant effort de simplification et, en quelque sorte, d'analyse automatique. Qui ne sait combien la notation chimique a servi les progrès de la chimie théorique et, par consé-

quent, les progrès de la chimie appliquée ? Il y a là tout autre chose qu'une constitution d'indéchiffrables rébus. On n'en reconnaîtra que mieux les formules dédicatoires, les en-tête, les dispositifs des lois, décrets ou édits, les locutions ordinairement employées pour les décrets honorifiques, les considérants et les buts, les éloges, les entretiens au Prytanée, les collations de couronnes, les érections de statues, les privilèges conférés, les documents financiers ou juridiques.

*
* *

Les courtes indications qui précèdent suffisent à montrer combien l'épigraphie grecque s'est développée de nos jours en tant que science ; ses progrès ont été aussi rapides qu'ils étaient tardifs, sans qu'on soit en droit de s'en étonner. Venant pour ainsi dire après l'épigraphie latine, elle a bénéficié, quelque diverses que fussent les matières, des améliorations réalisées ; d'autre part, comme un flot longtemps endigué qui triomphe à la fin d'obstacles séculaires, la science des inscriptions a repris sa course, impétueuse et irrésistible, quand l'affranchissement de l'antique Hellas et le contre-coup ressenti aussitôt jusque dans les provinces encore asservies la débarrassèrent à jamais de ses entraves les plus lourdes.

On a peine aujourd'hui, malgré tant d'efforts pour coordonner les recherches et enregistrer les résultats, on a peine à embrasser d'un regard la tâche accomplie : la difficulté est plus grande encore de saisir dans une synthèse sommaire le travail simultané des explorateurs et des instituts, des bulletins qui enregistrent au jour le jour, des Académies qui envoient les expéditions, des périodiques où se critique tout le butin de l'épigraphiste en campagne et de l'épigraphiste sédentaire, d'un Foucart et d'un Dittenberger, la charrue qui ouvre le sillon, la faucille qui moissonne, le grenier où s'accumulent des trésors. Comment, à plus forte raison, apprécier aussi en un rapide mémoire la valeur *alimentaire* de la moisson, les profits immenses qu'en a retirés déjà l'histoire des mots et

des idées, des lettres et des mœurs, des sciences et des religions, mais en même temps l'*humanité* même, s'il est vrai qu'à chaque nouvelle étape dans la connaissance de ce qui est, ou de ce qui fut, doit correspondre un progrès dans la connaissance de ce qui doit être; si l'esprit humain, en étendant son champ d'observation, développe d'autant sa valeur intellectuelle et morale ; si l'on peut dire enfin que le γνῶθι σαυτόν de Delphes, formule antique de réaction contre des spéculations excessives et prématurées, ne saurait toujours suffire et doit se compléter par un γνῶθι τἄλλα sans mesure?

Il semble, en vérité, qu'on le comprenne chaque jour davantage et qu'on sache de mieux en mieux combien la science la plus désintéressée est, en somme, la plus avantageuse. On rechercha d'abord les inscriptions par l'effet d'une curiosité quelque peu puérile, comme des enfants s'amusent et s'intéressent à tout ce qui est nouveau pour eux : l'épigraphie grecque eut son enfance, une enfance qui dura longtemps et dont il n'est pas dit que nous ne gardions encore quelque chose. N'en médisons pas trop : cette curiosité fut à l'origine de toute science et Platon déjà le savait bien. Vint ensuite la période utilitaire, celle au cours de laquelle on chercha pour trouver un profit déterminé et prochain; c'est ainsi qu'en 1829 Philippe Le Bas, dans sa thèse *Sur l'utilité qu'on peut retirer de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens*; que Letronne, étudiant (1842-48) les inscriptions de l'Égypte « dans leur rapport avec l'histoire politique, l'administration, les institutions civiles et religieuses de ce pays », songeaient surtout aux résultats. Ces résultats, il semble que depuis un demi-siècle on ait regardé comme le meilleur moyen de les obtenir le procédé qui consiste à n'y pas songer à toute heure, à traiter comme une fin en soi l'épigraphie grecque et les *Corpus* comme des lexiques, à pratiquer consciencieusement la règle *Age quod agis* (nous ne disons pas : *Ne sutor ultra crepidam*, tant la tâche propre de l'épigraphiste est à la fois ardue et noble !) : quant au reste,

ipse volens facilisque sequetur.

On se rend parfaitement compte que l'épigraphie, quel qu'en soit le développement dans le présent et dans l'avenir, est une science auxiliaire de l'histoire, un simple rameau du grand arbre de science aux fruits duquel nous goûtons de plus en plus ; mais c'est, elle aussi, un rameau d'or. Le temps est loin où Boeckh ne la considérait même pas comme une feuille distincte, comme une *discipline* spéciale ; personne toutefois n'a travaillé autant que lui à la rendre capable et digne d'en être une presque aussitôt.

Cet avenir dont, même à l'heure de sa mort (1867), il ne pouvait prévoir tout l'éclat, nous est-il permis aujourd'hui d'en définir et d'en déterminer les lignes essentielles pour la période qui va suivre? Nous espérons, certes, que l'achèvement des *Inscriptiones Graecae* et de leurs dépendances ne sera pas l'affaire d'un trop grand nombre d'années ; nous croirions volontiers que les suppléments s'y ajouteront sans faire éclater un cadre si judicieusement élargi ; mais que penser en présence des découvertes de Knossos et du reste de la Crète, qui reculent indéfiniment, dans l'aube des temps historiques, l'origine de l'écriture grecque et la date première des *inscriptiones antiquissimae*? Ne semble-t-il pas que l'horizon va s'étendre à l'infini et que l'affranchissement, trop lent à venir, du plus vieux sol hellénique, de la patrie de Zeus et de Minos, marquera une date aussi considérable que la libération de Délos et d'Athènes? La papyrologie, de si fraîche date, ne va-t-elle pas doubler le nombre des textes jusqu'ici connus ?

Quelle que puisse être l'abondance des nouvelles sources, on est armé désormais, à ce qu'il semble, pour les exploiter. On pratique les fouilles d'une manière plus savante et plus sage : la photographie en conserve indéfiniment les produits les plus fragiles; les érudits sont installés à demeure sur la terre à conquérir. Les inscriptions de la Grèce antique débutaient souvent par les mots :

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ

Travaillons, et disons comme elles !

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

(Les chiffres renvoient aux pages, les chiffres gras aux passages essentiels.)

D

E

F

G

H

I

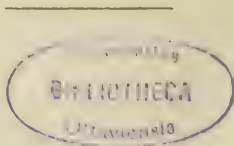
J

K

R

S

INDEX ANALYTIQUE



ANGERS. — IMPRIMERIE DE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER


a39003 001788081b

